
3 1761 06890345 9


PAR TERNIS SUPPAR
Lord Northwick.



Ali Pacha,
Visir de Janina.

VIE
D'ALI PACHA,
VISIR DE JANINA,
SURNOMMÉ ASLAN, OU LE LION.

PAR M. ALPHONSE DE BEAUCHAMP,
Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

AVEC PORTRAIT.



PARIS,
CHEZ VILLET, LIBRAIRE ET COMMISSIONNAIRE,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ, N° 20.

1822.



PRÉFACE.

Un homme extraordinaire a paru au fond de l'Épire; il s'est élevé en même temps que la révolution française. Quoique placé dans l'éloignement, il est devenu si célèbre à côté de tant d'événemens mémorables, qu'il a fini par fixer l'attention de l'Europe, et par se créer une renommée en quelque sorte vulgaire. Cet homme, c'est Ali Pacha. Mort presque en même temps que Bonaparte, mais d'une mort bien plus digne de sa fortune et de son grand caractère, sa destinée aussi s'est accomplie. Sa vie appartenait essentiellement à l'histoire con-

temporaine, et je m'en suis emparé. En l'offrant sans lacunes et dans toutes ses circonstances, j'étais sûr, si ce n'est de plaire au public, au moins de l'attacher à une lecture d'un intérêt soutenu et varié par les situations les plus fortes. Traiter un sujet pareil était donc une bonne fortune historique. Je trouvais d'ailleurs à écrire la vie d'Ali Pacha un autre avantage, celui de ne point choquer ou irriter directement aucune des passions qui nous divisent et nous agitent : la tyrannie d'Ali ne s'est point exercée dans notre sphère. Que pouvais-je désirer de plus ? Le sujet, enfin, est tout-à-fait dans l'esprit d'un siècle si fécond en événemens dramatiques. Un auteur qui veut se faire lire doit consulter le goût de ce public qui court aux mélodrames et a besoin de sensations violentes. « Ali est le mons-
» tre le plus romantique dont l'histoire
» ait fait mention ; c'est l'une des plus

» belles horreurs que la nature ait pro-
» duites (1). » Tel est le jugement que vient d'en porter l'un de nos plus habiles critiques, si distingué par son style ingénieux et piquant.

Je terminais mon livre, et je faisais à peu près les mêmes réflexions sur Ali Pacha, lorsque je tombai sur le passage suivant du même critique : « Comme
» l'histoire d'Ali occupera une grande
» place dans celle des fléaux de l'hu-
» manité, j'ai vu, avec peine, qu'elle
» ait été morcelée et disséminée par
» fragmens dans les cinq volumes de
» M. Poucqueville (*Voyage dans la*
» *Grèce*, etc.); et le conseil de les réunir
» mérite, peut-être, d'être médité par
» l'auteur. Oh! sans doute, son livre tel
» qu'il est, sera recherché et lu avec at-
» tention par tous les hommes qui ont

(1) M. Hoffman, *Journal des Débats* du 7 juin.

» de l'instruction ou qui veulent en ac-
» quérir; mais ceux qui lisent par dé-
» sœuvrement, et le nombre en est im-
» mense, ne s'attachent qu'aux événe-
» mens et n'estiment que les sensations
» fortes. Ali Pacha est le héros qui leur
» convient, et l'histoire spéciale de cet
» épouvantable despote aurait cent fois
» plus de prix à leurs yeux que les sta-
» tistiques les plus exactes, les discus-
» sions les plus lumineuses et l'érudi-
» tion la plus profonde. Pourquoi donc
» M. Pouqueville ne publierait-il pas, *à*
» *part*, tout ce qui concerne le grand
» Pacha de Janina, en y joignant les
» circonstances qui ont accompagné la
» chute de ce colosse (1)?

Ce que n'a point fait M. Pouqueville, je l'avais déjà entrepris dans un genre d'écrire qui ne m'est pas tout-à-fait étran-

(1) Même journal.

ger. Le dirai-je? j'étais dans une situation plus favorable à l'impartialité de l'histoire, que l'estimable savant à qui notre littérature doit l'excellent *Voyage dans la Grèce*, etc. Moi-même, dans le cours de cet ouvrage, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de rendre à ce savant un éclatant hommage. Il était impossible, en effet, d'écrire la vie d'Ali Pacha sans y faire intervenir et figurer M. Pouqueville qui, pendant dix années, a été consul-général de France à Janina. La position d'un honnête homme qui se trouvait placé en face d'un despote féroce, explique assez la sainte indignation et la haine profonde de M. Pouqueville contre Ali Pacha, dont il a été en quelque sorte le Suétone et quelquefois le Tacite. De puissans intérêts politiques envenimèrent la haine de l'un et le ressentiment de l'autre. On verra dans quelle situation critique s'est trouvé

notre estimable consul à la cour du féroce Albanais.

Quant à moi, dégagé de toute espèce de prévention et de ressentiment, je ne me suis pas borné, comme historien, à consulter et à suivre les précieux mémoires, morcelés par fragmens, dans les cinq volumes de M. Pouqueville. J'ai consulté et étudié les relations de Smart Hughes, de Holland, de Hobhouse, de Vaudoncourt, et un premier voyage à Janina, fait de 1798 à 1801, par des officiers français prisonniers, voyage rédigé par M. Pouqueville lui-même; enfin, j'ai eu sous les yeux le tableau historique et politique, sur Ali Pacha, par M. Malte-Brun, inséré dans le tome VI de ses nouvelles Annales des Voyages, morceau remarquable par des observations et des vues politiques fort saines. C'est de la confrontation et de la combinaison de ces divers matériaux qu'est

sortie la vie d'Ali Pacha, telle que je l'offre au public. Outre cette espèce de fusion, le plan et le style m'appartiennent en propre. J'ai usé pleinement de mes droits comme historien. Ceci exclut toute idée que j'aie entrepris un panégyrique ou une satire d'Ali.

Dans la première partie de sa vie, qui se compose de l'obscur recueil d'une suite de faits racontés diversement, j'ai éprouvé quelqu'embarras à suivre exactement l'ordre chronologique, le seul qui répande un véritable jour sur l'histoire. Cette première partie qui est très-romanesque, ne pourra jamais être écrite d'une manière authentique, puisqu'elle n'a pour base que de simples traditions et des relations rédigées sur des traditions. Elles sont peu d'accord soit dans le narré des faits, soit dans l'assignation des causes. C'est-là où j'ai eu besoin particulièrement de cette habi-

tude d'investigation qui conduit au discernement historique. J'ai trouvé que M. Pouqueville différait avec M. Hughes sur plusieurs détails. L'autorité de M. Smart Hughes, sans être aussi imposante que celle de M. Pouqueville, m'a paru d'un grand poids. Ce voyageur anglais, très-éclairé, avait obtenu des éclaircissemens sur la première partie de l'histoire d'Ali, de la propre bouche de ce Visir. Il a aussi consulté les vieux gouverneurs Albanais des villes, des forteresses et des sérails où l'ont conduit ses excursions en Epire. La plupart, anciens amis d'Ali dans sa jeunesse, avaient partagé ses travaux et joui de ses succès. Leurs récits peuvent être soupçonnés de partialité il est vrai, mais au moins n'en saurait-on révoquer en doute la base historique, quand ils s'accordent sur le fond des événemens. Je les ai comparés avec les relations écrites et avec

les observations de quelques personnes d'un jugement sain qui ont vu et suivi l'enchaînement des faits. Quant à ceux qui se rattachent à l'époque où Ali s'est fait un nom, où il a fondé ses domaines et formé des liaisons politiques avec les nations voisines, je les ai trouvés bien mieux éclaircis et offrant à la vérité de l'histoire bien plus de garanties et de certitude. Je les ai liés aux grands événemens de la guerre de la révolution par des linéamens imperceptibles, mais qui m'ont paru nécessaires à la clarté et à l'intérêt du sujet, sur lequel je n'ai jamais négligé de répandre la couleur locale. C'est dans M. Pouqueville que j'ai puisé les détails des principaux événemens de la guerre dans laquelle Ali Pacha s'est trouvé engagé contre le Grand-Seigneur. Quand on a sous les yeux de si bons mémoires, il est facile de leur donner la forme et l'impulsion histori-

que. « En lisant cette continuation des » fastes criminels du moderne Jugurtha, » dit M. Pouqueville, on sera convaincu » que le récit de sa révolte servira, un » jour, d'introduction à l'histoire de la » révolution qui a éclaté, au mois de » mars 1821, dans les principales pro- » vinces de la Turquie. »

Il me restait à remplir un vide de 14 mois, jusqu'au dénouement de ce grand drame; c'est-à-dire, la catastrophe d'Ali. Je n'ai eu ici, dans le choix des relations et des documens publics, d'autre guide et d'autre investigateur que moi-même.

A présent que j'ai fait connaître mes sources et mon plan, je passerai au caractère d'Ali et à l'examen de ses actions, en y apportant aussi les lumières de la critique. Il semblerait, en effet, qu'aucune crainte de remords, aucun respect humain, aucune affection

tendre, ne fut capable de tempérer son humeur cruelle. Cependant, quelle que soit sa vie (et on en pourra juger), quels que soient les crimes dont il s'est couvert, jamais Ali, à l'instar de tant de monstres de l'Orient, n'a commis des atrocités uniquement pour le plaisir de se baigner dans le sang de ses semblables. Sa férocité naturelle paraît suspendue aussitôt qu'il s'agit de ses proches et de ses amis. Il a montré constamment le plus vif et le plus sincère attachement pour sa mère, pour sa sœur, pour ses fils et ses petits-fils, pour Eminéh sa première femme, et pour Reine Vasiliki, le dernier objet de sa tendresse. Il traita de même, avec les plus grands égards, l'esclave circassienne qui le rendit père de son troisième fils.

On ne l'en a pas moins accusé de parricides, du meurtre d'un de ses neveux. La renommée, de concert avec

ses ennemis, lui a imputé des forfaits imaginaires. Ali, sans doute, a commis assez de crimes, sans qu'on ait besoin de lui en attribuer de controuvés. Aussi, ai-je eu soin d'écarter de ma narration les bruits populaires dont il a été l'objet, et qui ne doivent inspirer aucune confiance. Ali Pacha n'était ni un insensé ni un furieux. Il a conservé jusqu'au dernier moment cette jeunesse d'esprit, cette inquiétude turbulante qui donne à toute sa vie une couleur particulière d'agitation orageuse et romanesque.

INTRODUCTION.

La célébrité européenne du visir Ali, pacha de Janina, réclamait, sur ce *tyran classique*, un morceau de biographie complet, où la vérité de l'histoire ne fût pas défigurée par des exagérations ou des mensonges. La tyrannie, en elle-même, est assez odieuse sans qu'on ait besoin d'en altérer ou d'en outrer les proportions. Le tableau fidèle de la vie d'un tyran peut même offrir des leçons à des peuples qui, vivant au sein du repos sous le règne des lois, sont tourmentés par la maladie des révolutions politiques. Il est utile de leur montrer que les caractères pervers et les sentimens atroces découlent nécessairement de la tyrannie.

Nul doute qu'Ali Pacha, pour peu qu'on le considère dans son élévation et dans sa

chute, ne doive figurer, dans l'histoire contemporaine, comme un personnage du premier ordre. Son caractère offre des traits saillans et prononcés; mais on le saisirait mal, si on le jugeait indépendamment du pays qui l'a vu naître, des circonstances où il a vécu, du gouvernement auquel il dut son élévation, et des mœurs guerrières et féroces des peuplades qu'il fut appelé à commander. Les Albanais ont chanté les hauts-faits de ce vieux guerrier couvert de cicatrices, de ce satrape blanchi sous les armes. Ils l'ont regardé, après Pyrrhus, comme l'un des héros les plus distingués de l'Epire. Ali racontait lui-même avec complaisance comment, de chef de bande, il était devenu visir; il s'extasiait en croyant se voir revivre dans un de ses petits-fils, et il pensait en faire le plus bel éloge en disant que ce rejeton de sa race serait comme son grand-père, un brave voleur qui dévorerait ses frères et ses voisins. Au moins n'y avait-il aucune hypocrisie dans la vanité de ce moderne oppresseur de l'Epire : tous les conquérans n'ont pas été

d'aussi bonne foi. Il racontait avec la même candeur la longue série des assassinats politiques au moyen desquels il s'était assuré le pouvoir, et son âme n'en était point émue!

Mais n'oublions pas que le mahométisme a porté au dernier point de dépravation les mœurs dures et sauvages des Albanais ou Epirotes de nos jours; qu'Ali, se proposant de les discipliner et de les assujétir, se vit forcé d'étendre sur eux une main de fer, et qu'il ne fit qu'adopter le système de gouvernement propre au régime despotique.

Sans avoir lu Machiavel, il prétendait que pour être absolu et tranquille dans sa domination, il fallait que tous ses subordonnés fussent expropriés et ne tinssent leurs moyens d'existence que de sa volonté et de sa faveur. Quelle conformité avec ce que nous avons vu nous-mêmes! On peut juger par-là que, sans avoir besoin d'être érigées en préceptes, les grandes maximes de tyrannie sont de tous les temps et de tous les pays. Dans un siècle où l'usurpation, par la ruse et par la force, joue un si grand rôle sur la scène du monde,

la longue prospérité d'Ali ne peut manquer d'intéresser les partisans du gouvernement de fait.

Nous suivrons avec soin, dans tous les pas de sa carrière politique et militaire, le moderne satrape de l'Epire. Il sera curieux de voir comment il subjugua de proche en proche toutes les tribus albanaises, n'ayant eu d'abord d'autres élémens de puissance que son activité, son intelligence et son courage. Le tableau de sa cour, de ses exactions, de ses ses iniquités, de son gouvernement; le récit de ses exploits, de ses intrigues; le détail de ses relations politiques tantôt avec la France, tantôt avec l'Angleterre, selon que son intérêt lui en faisait une loi; enfin la narration de sa révolte ou plutôt de sa proscription par le Grand-Seigneur et de sa catastrophe, au moment même où l'attention de l'Europe se portait et sur lui et sur la Grèce (s'efforçant de briser ses fers); tous ces traits réunis formeront un des morceaux de biographie contemporaine les plus piquans et les plus variés.

Nous le ferons précéder par quelques notions préliminaires sur l'Epire ancienne et moderne, sur le caractère de ses habitans et sur les révolutions dont elle a été le théâtre jusqu'à nos jours.

Située au nord de la Grèce, l'Epire, appelée aujourd'hui Albanie, est un pays âpre et rude, très-élevé, d'une température froide, offrant peu de plaines, mais des pâturages excellens; ses lacs sont encaissés dans des montagnes couvertes de chênes aussi antiques que le monde. Le nom d'Epire signifie en grec *continent* ou *terre-ferme;* elle fut ainsi appelée par les Grecs des îles Ioniennes qui l'avaient en regard et par opposition avec le pays qu'ils habitaient. Cette terre est comme un abrégé de tous les pays et de tous les climats, comme une miniature des régions sévères des Alpes. Elle s'étend sur les bords de la mer, depuis les monts Acrocérauniens, pendant un espace de quarante-cinq lieues, jusqu'au golfe d'Ambracie, aujourd'hui d'Arta. Sa profondeur est de vingt-cinq à trente

lieues environ, depuis le cap Chimerium jusqu'au Pinde.

La chaîne de ses montagnes et le niveau de ses vallées s'étagent en s'élevant depuis le rivage de la mer ionienne jusqu'à l'arête supérieure du Pinde, qui sépare géographiquement l'Epire de la Macédoine et de la Thessalie. Le Pinde, fameux dans les siècles mythologiques, pour avoir été consacré aux Muses, peut être classé dans les montagnes du second ordre.

Les habitans de l'Épire n'ont pas un caractère moins âpre ni moins sauvage que leurs montagnes. Réputés robustes, braves et bons soldats depuis la plus haute antiquité, les Epirotes se divisaient en quatorze peuplades différentes dont quelques-unes dominèrent tour-à-tour.

La partie de l'Epire d'abord connue des Grecs, fut la partie orientale. Là, quelques villes éparses remplacèrent les premières bourgades où l'on ne s'était d'abord nourri que de glands. Les Thesprotes, qui se rappro-

chaient de la mer, furent les plus promptement policés. Les Grecs regardaient les monts de l'ancienne Thesprotie comme la dernière région de la terre, terre des ténèbres, région antique des ombres, royaume de Pluton enfin. Ils y placèrent leurs enfers, à cause qu'étant placés eux-mêmes à l'orient, et par conséquent à l'opposite, ils voyaient chaque jour disparaître le soleil derrière ces montagnes. Là se trouvait le fameux marais achérusien, aujourd'hui vallon d'Oraco, d'où sortaient deux fleuves jadis redoutables, le Cocyte et l'Achéron ou fleuve noir. Ni l'un ni l'autre n'offrent plus rien de terrible aujourd'hui, si ce n'est que leurs eaux sont par fois troubles et infectes.

A l'orient des Thesprotes étaient les Molosses, peuples belliqueux, qui habitaient aux environs de Dodone, où était le fameux oracle établi par les Pelasges, temple d'abord rustique, élevé en plein air, consacré à Jupiter dodonéen, et environné de chênes qui rendaient des sons prophétiques. Un autre prestige consistait dans un vase d'airain sans

cesse frappé par un automate armé d'un fouet à lames de fer que les vents mettaient en mouvement. De toutes les parties de la Grèce, on venait consulter le fameux chêne consacré à Jupiter, chêne qui prédisait l'avenir, et qui passait pour le plus ancien des arbres connus. Des colombes perchées sur ses branches rendaient les oracles.

Néoptolême, fils d'Achille, s'étant emparé du pays (1), devint la tige d'une longue suite de rois appelés Pyrrhides, du nom de Pyrrhus (2), qu'il avait porté dans son enfance, et qu'il donna depuis à l'aîné de ses fils. Les princes qui lui succédèrent étant tombés dans la barbarie, leur puissance et leurs actions restèrent ensevelis dans une profonde obscurité. Le premier dont l'histoire fasse mention est nommé par Plutarque Tarrutas, et par Pausanias Tarypus. Ce n'est point à lui, mais à Aribbas, son petit-fils, que Justin attribue la civilisation des Molosses. Ce prince avait

(1) Environ 2200 ans avant J.-C.

(2) Nom qui, en grec, signifie roux.

été instruit lui-même à Athènes, où il s'était formé aux mœurs des Grecs et à la culture des lettres. « Plus il surpassait par ses con-» naissances tous ses prédécesseurs, dit Jus-» tin (1), et plus il devint agréable à son peu-» ple. Il fut le premier des rois d'Epire qui » donna des lois à ses sujets, qui créa un sé-» nat avec des magistrats annuels, et institua » une forme solide de gouvernement. Néop-» tolême ou le premier Pyrrhus avait fondé le » royaume. Arybbas donna aux Epirotes des » mœurs plus douces et plus polies. »

C'était à Passaron, chef-lieu des états de l'Épire, que les rois, à leur avénement au trône, après avoir sacrifié à Jupiter guerrier, juraient aux peuples de régner suivant les lois, et les peuples de leur côté juraient de défendre la royauté conformément aux lois (2).

Ainsi, le pays où l'on vit peut-être pour la première fois l'union du pouvoir monarchique et de la liberté, c'est l'Épire qui,

(1) Liv. XVII, ch. 3.

(2) Plutarque, Vie de Pyrrhus.

après deux mille ans, est devenu, en quelque sorte, la terre classique du despotisme.

Fils d'un père détrôné et massacré par ses sujets (1), Pyrrhus II, le célèbre Pyrrhus, y jeta le plus grand éclat. Non-seulement il descendait d'Achille, mais tous les auteurs sont d'accord qu'Olympias, mère d'Alexandre, était de sa race et sa proche parente. Aussi, prenant Alexandre pour modèle, voulut-il succéder à sa gloire. Dépouillé de son royaume, il le recouvra les armes à la main. On le vit ensuite livrer bataille à Panthacus, qu'il renversa dans un combat singulier. Les Epirotes excités par la victoire de leur roi et plein d'admiration pour son courage, rompirent la phalange macédonienne. Pyrrhus, proclamé roi de Macédoine, perdit ce royaume avec la même rapidité qu'il l'avait conquis; car le désir de ce qu'il n'avait pas l'empêchait de s'assurer la possession de ce qu'il avait. Il cherchait toujours à réparer ses pertes par de

(1) Eacidas, l'un des successeurs d'Aribbas.

nouvelles entreprises. Les Tarentins l'appelant à leur secours il passe en Italie, défait les Romains et s'avance presque jusqu'aux portes de Rome; mais jugeant bientôt qu'il pouvait battre ces fiers républicains mais non les vaincre, il courut à une autre guerre. Il mit à la voile de Butrotum, lieu de sa résidence, pour aller conquérir en vingt jours Corcyre et la Sicile. Engagé dans une suite de guerres interminables et emporté par un courage bouillant, il périt à l'attaque d'Argos, blessé d'abord par la main d'une femme et achevé par un soldat. Pyrrhus fut un des plus grands capitaines de l'antiquité, et mérita qu'Annibal lui assigna, parmi les grands généraux, la seconde place après Alexandre; il eut d'ailleurs l'esprit élevé et le cœur généreux. Point cruel dans ses châtimens ni dans ses vengeances, il ne trempa jamais les mains dans le sang de ses sujets. Après lui, vinrent deux ou trois règnes faibles. Les Epirotes, las d'être gouvernés par des rois sans caractère, se constituèrent en différentes républiques ou anarchies. Ils devinrent bientôt la proie

de la dynastie macédonienne, et restèrent soumis aux rois de Macédoine jusqu'à la défaite de Persée. Les destins, qui avaient présidé à la fondation de ce royaume sous Caranus, marquaient alors le terme de sa destruction. Vainqueur de Persée, le consul Paul-Émile se vengea cruellement de l'invasion de Pyrrhus. Ce fut de Passaron, principale ville de l'Epire, où il avait porté son quartier-général après la conquête, que partirent ses ordres cruels. Un seul jour suffit pour exécuter le sac et la ruine de 70 villes et l'esclavage de 160,000 Epirotes ou Macédoniens. Ces malheureux furent transférés et vendus à Rome. Ainsi s'évanouirent la splendeur de l'Epire et de la Macédoine, jusqu'alors si florissantes, dont le crime était de s'être opposé à l'ambition du peuple-roi qui ne voulait de gloire, de liberté et d'indépendance que pour lui seul.

Les nations épirotes, après ces scènes de désolation, furent gouvernées par des préfets romains. Deux fois l'empire du monde fut disputé dans l'étendue de l'ancienne domina-

tion de Pyrrhus et de Persée, sur terre dans les plaines de Pharsale, et sur mer dans le golfe d'Actium ou d'Arta. Là, Octave, vainqueur d'Antoine, fonda Nicopolis, ou ville de la Victoire, pour immortaliser la bataille d'Actium, qui l'avait rendu maître de l'univers romain. Nicopolis fut créée comme par enchantement par la puissance d'Auguste, sur le même rivage soumis jadis à la puissance de Pyrrhus, et non loin d'Ambracie, ville d'abord augmentée par les Corinthiens, et qui avait été une des principales du royaume de ce prince. Après y avoir transplanté les habitans des villes voisines, Auguste y fit élever des monumens, y établit un sénat, institua des jeux, accorda des priviléges nouveaux. En peu de temps, Nicopolis fut une des villes les plus florissantes de l'Epire, qu'Auguste, pendant son règne, rangea dans les provinces sénatoriales, de même que la Macédoine et l'Illyrie. On comprit l'Epire dans la province de Pannonie, sous Constantin-le-Grand. De même que le reste de la Grèce, elle fut favorisée par l'empereur Ju-

lien, qui répara plusieurs de ses villes. Ce fut à Nicopolis que Saint-Paul porta les semences de la foi chrétienne qu'il avait prêchée en Macédoine, d'où elle se propagea au-delà du Pinde. La religion de Constantin devint la religion des Epirotes soumis aux successeurs dégénérés de ce prince, qui avait transporté à Constantinople le trône des Césars avec la croix. Son empire touchait à son déclin. Rien de ce qu'avait souffert la malheureuse Epire, depuis le temps de Paul-Emile, ne peut se comparer aux dévastations qu'Alaric, chef des Goths, y commit quand il envahit la Grèce avec ses hordes du Nord. Attila lui fit aussi éprouver tous les fléaux de la guerre, vers le milieu du cinquième siècle. L'Epire fut encore ravagée par une terrible invasion de Huns et de Bulgares, qui s'y établirent vers la fin du siècle neuvième. Chaque tempête guerrière qui agitait l'Europe, semblait y jeter une vague qui, en se retirant, y laissait une partie de son limon impur. On vit s'y établir successivement diverses tribus esclavonnes, qui, se mêlant aux

naturels du pays, contribuèrent à changer leurs mœurs et à corrompre leur langue. Mais une antique peuplade prédominait, et l'emportant sur toutes ces hordes, commençait à donner à l'Epire avec son nom une face politique nouvelle; je veux parler des Albanais, peuple différent des Grecs, peuple féroce, robuste et guerrier, connu des anciens, sans qu'ils en aient assigné positivement l'origine. On les croit Asiatiques et enfans du Caucase. Etablis en Epire de temps immémorial, ils y étaient demeurés confondus avec les Illyriens, tour-à-tour sujets ou ennemis des rois de Macédoine, suivant les vicissitudes des temps et de la fortune; et du haut de leurs montagnes, ils assistèrent à la chûte des empires. Le nom d'Albanie s'étendit sur la plus grande partie de l'Illyrie et de l'Epire, pendant les désordres auxquels donna lieu la faiblesse des empereurs d'Orient. Étrangers aux démarcations qui ont fait tour-à-tour de l'Epire des préfectures, des provinces consulaires et sénatoriales, des thèmes, des éparchies, et plus tard des pacha-

licks, les Albanais se sont classés par dialectes ou idiômes, dont la racine est commune à leur quatre grandes tribus ou familles, savoir : les Dgedges, les Mirdites, les Toskides et les Tziamides, d'où dérivent plusieurs autres branches collatérales.

Doués d'une organisation énergique, les Albanais, en se rapprochant des Grecs, et en se mêlant avec eux, ne s'étaient point laissés amollir par les arts. Ils étaient entrés lentement dans la vie sociale, en adoptant le paganisme; mais quand le secret de l'éternité fut révélé aux Grecs, quand le dieu de l'Evangile fut annoncé aux nations de la terre, les peuplades encore à demi sauvages de l'Epire courbèrent leur front devant la croix. Après cette révolution, qui améliora les mœurs, les Mirdites prirent une direction à part. Soumis aux Césars du bas-empire, ils furent les plus fermes appuis du trône, aussi long-temps que le monarque respecta leur conscience; mais quand le schisme vint troubler l'Eglise, quand une ambition fatale sépara Rome de Constantinople, les Albanais

de l'Illyrie macédonienne s'attachèrent par sentiment à l'Occident, d'où la foi avait été portée à leurs ancêtres. Ils restèrent ce qu'ils avaient été, et on les appela *latins*, à cause de l'Eglise à laquelle ils demeurèrent fidèles. Fiers d'avoir conservé leur religion, les Dgedges et les Mirdites, unis par les liens de la valeur et de la charité, déployaient la majesté du culte catholique dans les villes de la Haute-Albanie.

Tout présageait des jours de paix aux chrétiens, lorsqu'un orage, formé dans l'Orient, vint fondre sur la moderne Epire. Les Turcs, descendus du Caucase, maîtres de l'Asie-Mineure et de la Thrace, allaient se précipiter sur la Grèce, qui était divisée par le schisme et amollie par le luxe. Le nom des Turcs retentit bientôt dans l'Albanie. On était au XIVe siècle. Les Génois occupaient Chio, les Vénitiens les Cyclades et la Morée, tandis qu'une partie de l'Epire était gouvernée par le Crâle ou roi de Servie, prince nommé Etienne, qui s'était emparé de Janina, ville

du moyen âge, devenue depuis le chef-lieu et la capitale de l'Albanie.

Ce ne fut qu'au printemps de 1380 qu'on vit arriver les premiers Turcs qui eussent encore osé s'aventurer au-delà du Pinde. Ils avaient déjà envahi la Grèce et les terres de la Macédoine. Poursuivant le cours des victoires de ses ancêtres, le sultan Bajazet Ilderim (la Foudre) avait franchi les montagnes et les fleuves; il était maître de la Haute-Albanie, et il se préparait à passer le Pinde avec le gros de son armée, lorsque le bruit des armes de Tamerlan, qui ravageait l'Asie-Mineure, le rappela dans l'Orient, où il perdit dans les plaines d'Ancyre (1) le trône et la liberté. Cet événement fameux dans l'histoire ne fit qu'ajourner la conquête de l'Epire par les Mahométans.

Amurath, neuvième monarque de la dynastie des Ottomans, étant monté sur le trône en 1422, reprit aussitôt les plans de ses prédéces-

(1) En 1401.

seurs contre la Grèce et le Bas-Empire. En vain les Epirotes lui disputèrent d'abord avec avantage l'entrée des défilés du Pinde. Epouvantés par une sommation que ce prince leur adressa de son camp devant Thessalonique, ils résolurent de se soumettre. Une capitulation ayant été réglée avec le sultan, les Turcs prirent, le 9 octobre 1431, possession de Janina : c'était déjà une ville florissante.

Cependant le vainqueur des Albanais, aigri par plusieurs révoltes partielles, et enflammé par l'esprit de prosélytisme, commanda aux vaincus d'embrasser la religion du prophète. Ses officiers et ses soldats, à son exemple, furent intolérans et oppresseurs. Mais si les habitans des plaines se montraient disposés à obéir, les Mirdites, restés inébranlables, faisaient tête à l'orage, voulant rester fidèles à l'unité de l'Eglise. Les orthodoxes qui purent gagner les montagnes se replièrent vers les cantons de la Chimère, de Souli, de Parga, et ceux que les rochers ne purent défendre, passèrent dans le Péloponnèse, toujours harcelés et poursuivis par les Turcs. Il n'avait

fallu rien moins que le courage des Mirdites pour arrêter les hordes musulmanes aux pieds de leurs montagnes; partout ailleurs des tribus entières et plusieurs villes enveloppées par le débordement de ces guerriers fanatiques n'avaient eu que le choix entre l'esclavage, la mort, ou la honte d'abjurer leur religion. Plusieurs choisirent ce parti, et l'apostasie eût été générale sans l'apparition de Georges Castriot, le héros de l'Epire chrétienne. Il était connu dans la Haute-Albanie sous le nom de Scanderbeg ou le bey Alexandre, et tenait le titre de bey du sultan même, à la cour duquel il avait été élevé comme ôtage, de même que jadis les Romains formaient les fils des rois tributaires de leur empire. Instruit de la détresse de ses compatriotes, il brise ses fers et vole à leur secours. Au nom du nouvel Alexandre, se réveillent des souvenirs pleins de gloire, qui enflamment tous les chrétiens de la Haute-Albanie; ils courent aux armes, guidés par leur nouveau chef, et disputent avec courage la possession de l'Epire aux Musulmans. Le

rocher de Croïa, place d'armes de Scanderbeg, devient le terme des ravages et des succès d'Amurath. Dans cette guerre d'un genre nouveau, les Ottomans furent battus toutes les fois qu'ils attaquèrent. Leur armée fut renouvelée sans cesse, quoique leur ennemi ne fît que se défendre. La lutte se prolongea sous deux règnes, sous Amurath et sous Mahomet II. D'abord, de plus vastes desseins occupèrent le belliqueux Mahomet. Il oublia un moment Scanderbeg au fond de ses montagnes. Ce héros chrétien n'était à ses yeux qu'un rebelle isolé, qu'il pouvait sans danger différer de punir; cependant il ne le perdait pas de vue. Tout en combattant, en écrasant des ennemis qu'il jugeait plus redoutables, il entretenait une armée, sinon pour détruire Scanderbeg, du moins pour le contenir dans son territoire montueux. Toute la gloire fut pour le prince albanais, dans cette guerre célèbre, que le fier Mahomet fut contraint le premier de suspendre. En 1465, il envoya un ambassadeur à son ennemi, avec de ri-

ches présens, et proposa la paix, ou plutôt une trève, qui fut acceptée.

Les historiens de Scanderbeg donnent aux possessions de ce prince plus d'étendue que n'en avait le territoire des anciens rois de Macédoine. Mais on sait aujourd'hui qu'il ne possédait, à proprement parler, que Croïa, Lissa, Dyrrachium et la partie du Musaché qui s'étend le long de la rive droite de l'Ipsus. Il n'occupait ni Janina, ville déjà conquise par les Turcs, ni le château de Bérat, dont Amurath s'était rendu maître, en 1440. Le prétendu royaume de Scanderbeg se réduisait donc au modeste territoire de Croïa; l'illustration de ce prince tenant plus à ses vertus guerrières qu'à l'étendue du pays qu'il possédait à titre de monarque. En sa qualité de soldat de J.-C. (titre dont il se faisait gloire), il était chef d'une ligue de seigneurs latins, qui tenaient, sous divers titres de ducs, de comtes et de barons, les principales contrées de la Haute-Albanie.

Sa paix avec Mahomet II fut de courte

durée. Scanderbeg était devenu aussi l'allié du Pape, des Vénitiens et du roi de Naples. Les princes chrétiens s'armaient contre les Ottomans; et Mahomet, dans la crainte que le commandement des forces des croisés ne fût donné à son habile adversaire, lui offrit de renouveler le traité de paix. Scanderbeg s'y refusa, sur une lettre du pape Pie II, annonçant qu'une armée chrétienne débarquerait bientôt en Epire. Il entra en campagne, et pilla le territoire ottoman; mais il ne fut pas soutenu.

Les alarmes de Mahomet s'étant éloignées pour jamais avec les croisés, toute sa fureur et toute sa puissance retombèrent sur Scanderbeg et sur l'Albanie. Il y envoya une nouvelle armée; elle essuya trois défaites qui coûtèrent la vie à trente mille Turcs. Mahomet vint en personne avec deux cent mille hommes. Le danger était pressant. Scanderbeg ne s'enferme dans aucune de ses places. Retiré avec un camp volant d'Albanais dans ses montagnes qui étaient ses forteresses naturelles, il harcelait, attaquait et détruisait l'armée

ennemie. Mahomet ne s'attacha pas non plus à prendre Croïa; mais traversant l'Albanie d'une frontière à l'autre; la ravageant, passant les assiégés au fil de l'épée, au mépris des capitulations, emmenant tout ce qu'il n'exterminait pas, il força son valeureux antagoniste, encore plus affaibli que vaincu, de lui céder le terrain qu'il ne pouvait plus défendre. Scanderbeg s'étant retiré à Lissa, ville vénitienne, y mourut de maladie, après avoir lutté avec gloire pendant vingt-quatre ans contre les forces d'Amurath et de Mahomet. Tous ses efforts n'avaient fait que suspendre le cours de la fortune des Ottomans. Maîtres sans retour de la Macédoine et de l'Epire, ils y établirent peu à peu leur despotisme accablant, qui serait sans limites s'ils n'avaient pour frein les principes religieux.

Après la mort de Scanderbeg, l'apostasie ne fit d'abord que des progrès lents parmi les Albanais. Les Turcs avaient enfin adopté un système de tolérance pour ne pas trop aigrir ces peuplades belliqueuses. Mais vers la fin

du 16e siècle, la religion de Mahomet y fit de nombreux prosélytes. A cette époque, la Porte publia une loi qui assurait la possession de leurs biens aux familles albanaises qui élèveraient un de leurs membres dans la foi musulmane. Cette loi produisit un double effet; d'abord, il en résulta qu'il s'établit en Épire un moins grand nombre d'Osmanlis que dans le reste de la Turquie; ensuite elle fit passer la plupart des propriétés entre les mains des Musulmans. Depuis, on vit, à diverses époques, des villages, des villes, des districts entiers renoncer volontairement à la religion de leurs pères, pour obtenir quelques avantages politiques, et de pareils exemples ne sont pas rares encore aujourd'hui.

D'un autre côté, les chrétiens partout ailleurs esclaves, en prenant rang parmi les guerriers du Croissant, étaient affranchis du tribut servile du caratch, et jouissaient d'une considération particulière auprès des Turcs, qu'ils faisaient quelquefois trembler. Ils obtenaient par leur courage des cantons libres,

des capitaines particuliers pour les commander, avec le titre de bey, et des franchises garanties par des capitulations avec les sultans. Ainsi, les Albanais ont, les uns des mosquées, les autres des églises; mais les Turcs ne les reconnaissent pas plus pour vrais Musulmans, que les Grecs pour chrétiens orthodoxes; ils ont, en général, la réputation de n'avoir d'autre Dieu que leur intérèt et d'autres lois que leur sabre.

Rangée depuis Mahomet II sous le joug des Turcs, l'Albanie oublia et la gloire antique de Pyrrhus et la gloire récente de Scanderbeg, pour s'attacher aux sultans qui règnent à Constantinople, et dont ses guerriers sont les meilleurs soldats, les sujets les moins accessibles aux suggestions étrangères. Dès les règnes de Bajazet et d'Amurath, ils avaient pris rang dans les *Ortas* ou *hordes* des janissaires; ils avaient paru dans tous les démêlés sanglans de ces deux règnes; ils avaient figuré successivement, mais toujours en corps de nation, à la bataille de Varna et à la journée de Cassovie. Depuis cette époque,

on les rencontre comme volontaires soudoyés (sous le nom d'Arnautes) dans tous les Pachalicks de l'empire ottoman et dans les régences barbaresques.

Mais les Albanais ne composent pas toute la population de l'Epire moderne; on y trouve de nombreuses tribus de Serviens, de Bulgares, de Valaques, de Turcs et de Grecs. La population grecque et juive domine à Janina. Il n'est pas rare d'entendre parler dans une même ville toutes les langues de ces différens peuples, ou une espèce de jargon formé de leur mélange.

Toutefois les Albanais sont les plus nombreux; c'est d'ailleurs le peuple armé, le peuple dominateur. Sobres, adonnés à une vie dure, et accoutumés au pillage, ils sont robustes, ils ont le regard fier. L'usage de laver le sang avec le sang est en pleine force parmi eux, et le plaisir qu'ils ont à le verser, atteste une férocité caractéristique. Incapables de l'astuce musulmane, ils déclarent une haine franche, en manifestant sans détour leur estime ou leur mépris. Chez ce

peuple, d'ailleurs, le brigandage est considéré comme une partie de l'industrie nationale, et la carrière du vol public est celle des premières armes d'un Albanais. C'est pour eux le chemin qui conduit aux premières dignités de l'empire, lorsqu'au titre de Musulman ils joignent l'audace et le succès. Ce fut par cette voie que de nos jours s'élevèrent Passevend-Oglou au pachalick de Vidin; Ismaël-Bey de Serrès au commandement de la Macédoine transaxienne; et Ali Pacha (celui dont nous offrons l'histoire) au pachalick de Janina et à l'éminente dignité de visir. Le fameux visir Mustapha Bairactar et Méhémet-Ali, vice-roi actuel d'Egypte, reçurent également le jour en Albanie.

VIE

D'ALI PACHA,

VISIR DE JANINA.

ALI PACHA naquit vers l'an 1750, selon l'opinion la plus générale; mais ayant toujours affecté de paraître plus jeune qu'il ne l'était en effet, l'année de sa naissance n'est pas exactement connue. Il vit le jour à Tépéleni, ville moderne située à vingt lieues au nord de Janina, sur la rive gauche de l'Aous (1), dans un vallon d'un aspect sinistre, environné de montagnes nues et sauvages. Le peu d'importance de Tépéleni, qui renferme à peine deux cents maisons, aurait condamné cette bourgade à une éternelle obscurité, si elle n'avait pas eu le triste avantage de voir naître Ali Pacha. Sa famille distinguée par le surnom d'*Hissas*, faisait partie de la tribu des Toskides, qui se disent anciens mu-

(1) Ou Voïoussa.

sulmans. Ali lui donnait une origine asiatique, et prétendait qu'elle avait passé en Epire avec les hordes de Bajazet. On la croyait plutôt indigène, descendue d'Albanais, qui embrassèrent le mahométisme à l'époque de la conquête. Quoiqu'il en soit, on n'a guère que des notions contradictoires ou confuses sur les circonstances auxquelles les ancêtres d'Ali furent redevables de leur élévation et de leur fortune. Il paraît qu'ils embrassèrent la profession lucrative de *Kleftes*, sorte de brigandage avoué et public, à l'ombre duquel ils envahirent le domaine de Tépéleni. C'était une espèce de fief, placé originairement sous la suzeraineté du Pacha de Bérat, et qui fut transmis à l'aïeul d'Ali, nommé Mouctar, guerrier célèbre, mort les armes à la main au siége de Corfou.

Quant à Vely-Bey, père d'Ali Pacha, il s'enrichit selon les uns, par le brigandage et par la violence; selon d'autres, c'était un homme d'un excellent naturel, plein d'humanité pour les Grecs, et qui obtint par le crédit de ceux du Fanar, le pachalick de Delvino, qu'on lui ravît ensuite par intrigues. Devenu premier aga de Tépéleni, sa ville natale, il épousa la fille du Bey de Conitza, ce qui lui valut l'alliance des principales familles

du pays, notamment de Courd Pacha, visir de Bérat. On est plus généralement d'accord sur les suites de ses démêlés avec les Beys et les Agas, ses voisins, qui, abusant de ses malheurs, le dépouillèrent d'une grande partie de ses domaines. Vely-Bey se voyant dans l'impossibilité de résister à la ligue de ses ennemis, mourut de chagrin à 45 ans, laissant les débris de sa fortune à sa veuve Khamco, mère et tutrice de son fils Ali et de sa fille Chaïnitza, qu'on verra figurer dans les événemens tragiques de cette histoire. Vely-Bey laissait en outre une seconde femme qui était esclave, et qui l'avait rendu père d'un troisième enfant.

Ali, trop jeune encore pour défendre la faible portion des domaines de son père que ses ennemis ne lui avaient point encore ravis, en aurait été dépouillé entièrement, si sa mère n'eût pris les rênes de l'administration. Jusqu'alors Khamco, fille du Bey de Conitza et veuve de Vely-Bey, n'avait paru qu'une femme ordinaire. A peine Vely-Bey eut-il fermé les yeux, qu'elle montra une grande capacité et une force d'âme extraordinaire; mais un caractère implacable, ayant quelque ressemblance avec Olympias, mère d'Alexandre, née comme elle en Epire. N'ayant plus

d'autre but que d'assurer toute la succession de son mari à son fils Ali qu'elle chérissait tendrement, elle dirigea d'abord tous ses soins et toutes ses démarches vers le rétablissement de la fortune de sa maison.

Ali avait alors près de 14 ans. Son esprit turbulent et son extrême vivacité s'étaient manifestés de bonne heure. En vain son père avait voulu fixer son attention et le porter à l'étude ; il échappait de ses mains et de celles de son précepteur, se dérobant à la maison paternelle, allant courir les montagnes, errant tantôt au milieu des neiges, tantôt dans les forêts. On remarquait en lui une pétulence peu ordinaire aux jeunes turcs, naturellement composés et altiers. Ce ne fut qu'après avoir perdu son père, que tournant toutes ses affections vers sa mère chérie, il se soumit à ses volontés, apprit à lire, parut s'apprivoiser, et n'eut plus d'autres règles que les conseils de Khamco. « Je dois tout à ma » mère, dit-il un jour au consul-général de » France (1), car mon père en mourant ne » m'avait laissé qu'un *trou* et quelques champs. » Mon imagination enflammée par les conseils » de celle qui m'a donné deux fois la vie,

(1) M. POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, etc.

» puisqu'elle m'a fait *homme* et *visir*, me
» révéla le secret de ma destinée. Dès-lors je
» ne vis plus dans Tépéleni que l'aire natale
» de laquelle je devais m'élancer pour fondre
» sur la proie que j'avais en idée. Je ne rêvais
» plus que puissance, trésors, palais, enfin
» ce que le temps a réalisé et me promet en-
» core ; car le point où je suis arrivé n'est pas
» encore le terme de mes espérances. »

En effet, Khamco élevant Ali pour être son appui et le restaurateur de sa fortune, l'entretenait dans des maximes qu'il n'était que trop disposé à suivre. « Mon fils, lui disait-elle
» sans cesse, celui qui ne défend pas son pa-
» trimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souve-
» nez-vous que le bien des autres n'est à eux,
» que parce qu'ils sont forts ; et si vous l'em-
» portez sur eux il vous appartiendra. »

Telles étaient d'ailleurs les mœurs des chefs de l'Albanie, qui n'était point encore soumise à l'autorité d'un visir absolu. Chaque canton, souvent même chaque ville et chaque village, formait une sorte de république divisée en *pharès* ou partis. Au milieu de ces associations anarchiques, de grands feudataires contrebalançaient l'autorité des Pachas envoyés par la Porte ; ils se réunissaient pour empêcher les empiètemens et surtout l'ina-

movibilité de ces gouverneurs, dont les commissions n'étaient jamais délivrées que pour une année lunaire, et ils les faisaient souvent déposer à leur gré. A peine libres des craintes que leur inspiraient des Pachas mal affermis, les Albanais tournaient leurs armes, peuplades contre peuplades, familles contre familles. Cet état de guerre intestine qui coûtait peu de sang, mais qui attaquait la propriété, avait d'un autre côté l'avantage d'entretenir l'esprit belliqueux d'un peuple chez qui la Porte-Ottomane recrutait ses meilleurs soldats.

Favorisée par les progrès de l'anarchie, la veuve de Vely-Bey, loin de plier sous les coups de la fortune, et méditant de redonner à sa maison sa splendeur première, s'éleva au-dessus de la faiblesse de son sexe. On la vit renoncer aux douceurs du harem, et, nouvelle amazone, prendre le mousquet, monter à cheval, réunir les partisans de son mari et ceux de ses vassaux qui lui étaient restés fidèles, leur montrer le rejeton sur qui elle fondait ses espérances; et remplissant à la fois les devoirs de général et de soldat, essayer dans des escarmouches, ses forces contre les ennemis de sa maison. En même temps elle donnait à son fils Ali une éducation toute

militaire, l'accoutumant à tous les exercices d'un palikar ou guerrier albanais, et à l'aide d'une vie active et de la tempérance, elle fortifiait sa constitution naturellement vigoureuse. Les progrès d'Ali répondaient aux espérances de sa mère. A quatorze ans, aidé par quelques vagabonds, il avait commencé ses premières armes en volant des chèvres. Prenant bientôt un plus grand essor, il fit des courses et du butin dans les terres des ennemis de sa famille et se vit ainsi en état, avec l'argent qu'il amassait et avec les économies de sa mère, de solder un parti pour former des entreprises plus sérieuses. Khamco animait son zèle et entretenait son émulation, en lui racontant l'histoire et les exploits de ses ancêtres. Elle avait soin aussi d'éclairer sa témérité impétueuse par les lumières de l'expérience. Dans ses excursions, elle se faisait accompagner à cheval par son fils, lui montrant de loin les terres qu'on lui avait enlevées, et les lieux où résidaient les ennemis qu'il aurait à combattre.

Cependant les peuplades voisines de Tchormowo et de Gardiki, alarmées de ces préparatifs et de cette influence extraordinaire d'une femme, craignant pour leur indépendance, se préparèrent au combat et pri-

rent l'initiative en déclarant la guerre à Khamco. Sans s'étonner, la mère d'Ali parut elle-même à la tête de ses bandes, et sut résister aux attaques de ses ennemis confédérés. Mais ses succès ne furent pas sans mélange de revers : elle éprouva même toute la rigueur d'une destinée affreuse. Dans une surprise nocturne, les habitans de Gardiki, ville assez considérable située non loin d'Argyro-Castron, au milieu des âpres montagnes de Liakuria, réussirent à l'enlever de Tépéleni, elle et sa fille Chaïnitza, qui était dans toute la fleur de sa beauté et de sa jeunesse. Ali leur échappa; il se trouvait absent pour une expédition, selon les uns; et suivant d'autres, attiré par les fêtes d'un mariage. Traînées en triomphe à Gardiki, sa sœur et sa mère qu'on accusait d'avoir empoisonné sa rivale, et immolé même son enfant pour concentrer tous les droits de succession sur Ali, furent enfermées dans un cachot d'où chaque jour on les retirait pour les exposer à tour de rôle à la brutalité des principaux habitans : ils semblaient ne leur laisser la vie, que pour les abreuver des plus sanglans outrages. L'horreur de leur captivité excita la compassion d'un Bey de la famille de Dosti, appelé aussi à les déshonorer à son tour. Cet homme gé-

néreux, aidé par des domestiques fidèles, les prenant en pitié, les fit sortir de la ville à ses risques et périls, et les ramena en sûreté à Tépéleni. Là, on trouva bouillant d'indignation et de colère, Ali, occupé à réunir toutes ses forces pour voler au secours de sa sœur et de sa mère. Les Gardikiotes s'apercevant de la fuite de leurs captives, se mettent à leur poursuite; mais ne pouvant les atteindre, ils retournent sur leurs pas. En rentrant dans leurs murs, ils livrent aux flammes et réduisent en cendres la maison de celui qui les avait délivrées.

Ali furieux, regarda cette tache faite à l'honneur de sa maison, comme ne pouvant être effacée que par le sang. Tout l'ascendant que sa mère avait sur lui et les perpétuelles doléances de sa sœur, héritière des qualités de sa mère, nourrirent de plus en plus dans son cœur, la flamme de la vengeance. Khamco ne cessait de conjurer son fils de ne prendre aucun repos avant d'avoir exterminé une race coupable; Chaïnitza, dans toutes les conversations avec son frère, finissait toujours par lui dire qu'elle ne mourrait sans regret qu'après avoir rempli les coussins de son appartement, de la chevelure des femmes gardikiotes. On verra dans le cours de cette his-

toire, que la vengeance de ces deux furies offensées, ne fut assouvie qu'après un laps de quarante ans: mais elle fut terrible.

Rendue à elle-même, Khamco ne s'occupa qu'à élever le jeune Ali pour être son vengeur. Elle lui présenta comme premier but, auquel il devait atteindre, de se concilier l'attachement de sa tribu; il y réussit en cultivant avec assiduité la société de ses Albanais fidèles, en écoutant leurs plaintes, en se faisant l'arbitre de leurs querelles, en adoptant leurs coutumes et en flattant leurs préjugés. Dans ses excursions militaires, il parcourait à pied, le mousquet sur l'épaule, tout ce pays montagneux, acquérant ainsi une connaissance parfaite des localités et de tous les endroits favorables à la défense comme à l'attaque. Il fortifiait à la fois son corps et sa mémoire naturellement très-heureuse: tous les faits, tous les noms s'y gravaient sans retour, ainsi que les traits de chaque personne, lors même qu'il ne l'aurait vue qu'une seule fois. Il excellait tellement dans tous les exercices du corps, qu'il fut reconnu bientôt pour le coureur le plus agile, le tireur le plus adroit et le meilleur cavalier de son temps. C'est ainsi que, laissant de côté les livres et les sciences, il apprit non par théo-

rie, mais par une application journalière, l'art de connaître les hommes et l'art de les gouverner.

Ali brûlant d'essayer ses forces contre les ennemis de sa maison, et las d'être toujours sous le joug de sa mère, parvint à lui arracher, presque malgré elle, son consentement pour tenter l'expédition qu'il projetait contre la ville de Tchormowo. Il obtient d'abord quelques succès; mais il n'a ni assez d'argent ni assez de troupes; attaqué et défait à son tour, il prend la fuite, et rentre des premiers à Tépéleni. Sa mère, trompée dans ses espérances, l'accable de reproches, éclate en injures, et lui présentant une quenouille: « Va, lui dit-elle, va filer avec les femmes » du harem; lâche! ce métier te convient » mieux que celui des armes! »

Chassé de sa ville natale, serré de près par ses ennemis et privé de toutes ses ressources, Ali se vit réduit un jour à soixante parats pour solder les albanais, compagnons de son infortune. Il fut obligé d'errer dans les monastères, et de se cacher successivement chez plusieurs de ses amis, qui lui donnèrent un asile et le sauvèrent; enfin il se vit réduit à l'extrémité de vendre son sabre pour acheter de quoi se nourrir. « Un jour que, retiré dans

» les ruines d'un vieux monastère (dit-il lui-» même au colonel Vaudoncourt), je réflé-» chissais sur ma situation désespérée, je ne » voyais aucun moyen de me soutenir contre » la puissance prépondérante de mes enne-» mis; je fouillais machinalement la terre » avec la pointe de mon bâton, lorsque tout » à coup j'entends résonner quelque chose » qui me résiste. Je continuai à fouiller, et je » trouvai un coffre rempli d'or; on l'y avait » sans doute caché dans un temps de guerre » civile. Avec ce trésor, je levai deux mille » hommes, et rentrai triomphant à Tépé-» leni. »

Ali, enrichi tout-à-coup, avait alors 24 ans; il prit un rang distingué, entre les beys du pays. Sa longue chevelure blonde, ses yeux bleus remplis de feu et d'esprit, son éloquence naturelle et surtout son dernier succès, lui méritèrent le cœur et la main de la belle Eminéh, jeune personne accomplie, fille de Capelan, Pacha de Delvino, qui faisait de la ville forte d'Argyro-Castron, le siége d'une petite tyrannie indépendante.

Ayant ainsi étendu ses liaisons, Ali résolut de reconquérir tous les biens de son père, en faisant un dernier effort contre ses ennemis. Il leva des troupes et partit à la tête

d'un rassemblement nombreux, plein de l'espoir de vaincre. Cette fois, sa jeune épouse et sa mère le suivirent : celle-ci croyant pouvoir modérer son impétuosité, ou du moins le diriger par ses conseils et son expérience; mais tout devint inutile ; Ali n'avait pas encore subi toutes les épreuves de l'adversité. Les Beys confédérés de Goritza, de Tchormowo, de Kaminitza, de Gardiki, d'Argyro-Castron, et d'autres encore, mirent en campagne des forces supérieures et taillèrent en pièces la troupe du jeune Ali, dont les débris ne trouvèrent de refuge que dans les montagnes de Mertrika. Ali paraissait sans ressources, quand il prit et exécuta une de ces déterminations qui décèlent plus que le courage : un caractère décidé et entreprenant.

Il délibérait avec sa femme et sa mère dans la maison d'un de ses adhérens, autour de laquelle venaient se rallier les fuyards, lorsqu'il apprit qu'une partie de l'armée ennemie était campée plus bas dans la plaine, et que les chefs de Gardiki et d'Argyro-Castron, les plus puissans de ses antagonistes, venaient de se retirer avec leurs troupes.

Sans rien laisser échapper de son plan, qu'il combine à l'instant même, il part seul et sans suite, à minuit, pour le camp des

confédérés, et au lever du soleil, il paraît devant ceux qui avaient juré sa perte. « Ma vie » et ma fortune sont entre vos mains, leur » dit-il d'un ton modeste mais intrépide; » l'honneur et l'existence de ma maison dé» pendent de votre volonté. J'ai combattu » jusqu'à ce que mes moyens fussent épui» sés; me voici sans ressources, et je me » livre à votre pouvoir. Il faut que vous » acheviez ma ruine, ou que vous me sou» teniez contre l'acharnement de mes en» nemis. Ne vous abusez pas en vous ima» ginant que la mort d'Ali puisse vous être » utile; mes ennemis sont les vôtres, ils ne » désirent ma perte que pour arriver plus » sûrement à vous asservir vous-même. Les » chefs de Gardiki et d'Argyro-Castron, déjà » trop puissans pour la liberté de leurs voi» sins, profiteront, n'en doutez pas, de ma » chûte pour assujétir à leurs lois tout le dis» trict. Tépéleni, défendue par la nature, » fortifiée par l'art, ayant mes fidèles Albanais » pour garnison, offrirait une barrière invin» cible à leurs projets ambitieux. Mais si une » fois ils s'en emparent, qui pourra leur ravir » les moyens non-seulement d'attaquer leurs » voisins, mais de se mettre à l'abri de toute at» taque? Faites moi donc périr, si vous le

» voulez, mais soyez bien sûrs que ma perte » sera le prélude de la vôtre. » L'homme accablé par l'infortune, et qui implore volontairement la protection d'un chef Albanais, non-seulement n'a rien à craindre, mais est assuré au contraire d'en obtenir une escorte pour sa sûreté ; cette protection s'accorde même à un brigand, à un proscrit. La fermeté d'Ali, son air de franchise, et surtout les germes de jalousie qu'il sut semer avec adresse dans l'esprit des Beys, les décidèrent en sa faveur, et leur firent prendre la résolution, non-seulement d'épargner sa vie, mais de se ranger sous ses drapeaux.

Cependant sa mère ne trouvant point Ali au point du jour, et apprenant son départ furtif, s'était précipitée hors de sa retraite ; elle avait pris la même route que son fils, et l'appelait à grands cris dans les montagnes, qui retentissaient de ses lamentations et du nom d'Ali, mon cher Ali ! Khamco s'arrachant les cheveux, s'avançait l'esprit égaré, quand elle rencontra son fils marchant à la tête des troupes qui venaient d'embrasser sa cause, et dont le secours le mettait en état de résister à ses ennemis les plus acharnés. Ali ayant ainsi déconcerté leurs projets, en obtint paix et amitié ; par là, il consolida la

fortune de sa maison. De cet acte décisif, datent les commencemens de sa célébrité et de sa puissance.

Reconcilié avec ses voisins, et d'ailleurs peu en état de les attaquer, Ali jugea que le moment était venu de se rendre maître absolu de Tépéleni, sa ville natale.

Ici laissons-le narrer encore lui-même: « Je » sentais, dit-il (1), la nécessité de m'établir » solidement dans le lieu de ma naissance. J'y » avais des partisans disposés à me servir, et » des adversaires redoutables qu'il fallait trou- » ver en faute pour les exterminer en masse, » et je conçus le plan par lequel j'aurais dû » débuter dans ma carrière.

» J'avais coutume après mes parties de » chasse, de me reposer, pour faire la *sieste*, » à l'ombre d'un bois voisin de la Beutcha, » où je fis proposer par un de mes affidés, à » ceux qui me haïssaient, de me guetter afin » de m'assassiner. Je donnai le plan de la cons- » piration contre mes jours, et après avoir » devancé mes ennemis au rendez-vous, je fis » attacher sous la feuillée, une chèvre garot- » tée et muselée, que je couvris de ma ca- » pote. Je regagnai ensuite sous un travestis-

(1) *Voyage dans la Grèce*, déjà cité, p. 276 et suiv.

» sement, mon sérail, en prenant des chemins
» détournés, tandis qu'on m'assassinait par
» une décharge faite sur l'animal, sans s'as-
» surer du succès; car un piquet de mes gens
parut au bruit des armes à feu. Mes pré-
» tendus meurtriers rentrent à Tépéleni, en
» criant : *Vély-Bey n'est plus, nous en*
» *sommes délivrés!* Cette nouvelle ayant re-
» tenti jusqu'au fond du harem, j'entendis
» les gémissemens de ma mère, et les vocifé-
» rations de mes ennemis. Je laissai se déve-
» lopper le scandale; j'attendis qu'ils fussent
» ivres de vin et de joie, et après avoir pris
» conseil de ma mère, que je désabusai, je
» tombai sur eux avec mes partisans, à un
» signal convenu. *La justice était de mon*
» *côté;* tous furent exterminés avant le re-
» tour du soleil; je distribuai leurs biens et
» leurs maisons à mes créatures; et dès ce
» moment, je pus dire que Tépéleni était à
» moi. »

Ali ayant grossi le nombre de ses adhérens, résolut de suivre le chemin qui, en Albanie, conduit à la fortune, et souvent aux plus hauts honneurs. Il devint chef de bandes, et en sa qualité de Kleftes, il ravagea d'abord les districts montagneux de Zagori et de Kolonia, étendant ensuite ses dépréda-

tions dans les différentes provinces de l'Épire, de la Macédoine, de la Thessalie, et échappant à tous les dangers à force d'intelligence et d'adresse. Deux fois il fut fait prisonnier, d'abord par les troupes du Pacha de Bérat, qui lui rendit généreusement la liberté; puis par celles du Pacha de Janina qui, pressé par les Beys des districts voisins, balança s'il ne lui ferait pas subir une mort honteuse dans cette même capitale où Ali devait régner un jour en souverain. Son étoile l'emporta. Il sollicita avec instances de marcher contre des chefs qui venaient de se révolter contre la Porte, fit agréer ses services, montra une grande valeur et une intelligence parfaite, et obtint avec le pardon du Sultan, un premier grade militaire.

Cependant Ali n'était encore qu'un partisan fameux, sans titre et sans emplois publics; et pourtant il ne rêvait que dignité, pouvoir et richesses, décidé à saisir la première occasion qui lui en ouvrirait la route: elle ne tarda pas à se présenter.

L'Épire, qui jouissait d'une sorte de liberté anarchique, était gouvernée alors par trois Pachas, ceux de Janina, de Paramithia et de Delvino. Les cantons et les bourgades de la Chimère, Gardiki, Zoulati, Argyro-Castron

et Souli, étaient regardés comme des cantons et des villes libres sous leur patronage. Courd, Pacha de Bérat, Visir puissant et redouté, gouvernait la moyenne Albanie : les Albanais les plus belliqueux étaient à ses ordres ou bien à sa solde. Selim-Bey-Coka, issu d'une des premières familles de la Zapourie avait reçu de la Porte l'investiture du Pachalik à deux queues de Delvino, chef-lieu de la Chaonie. Ce Sangiac confinait alors avec les possessions de Vénise, en terre ferme, par le territoire de Butrinto, dont l'occupation avait toujours été le sujet de démêlés entre les Turcs et les chrétiens établis sur cette partie de la côte Ionienne. Sélim Pacha, laissant le système de ses devanciers, s'étudiait au contraire à entretenir des relations amicales avec les provéditeurs de Corfou. Sa conduite, loin de lui mériter des éloges, le rendit suspect à un divan naturellement ombrageux. Ali, qui avait accès auprès de Sélim, fut chargé d'observer sa conduite.

Ne cherchant qu'à le perdre dans l'espoir d'obtenir ses dépouilles, et fertile en expédients, il en trouva une occasion facile. Sélim venait de vendre aux Vénitiens, une forêt située près du lac Pélode. Ali le dénonce à son

gouvernement comme coupable d'avoir aliéné une portion du territoire de sa hautesse. En terminant son rapport, il ajoute qu'il lui en coûtait de faire connaître les malversations de Sélim, son bienfaiteur; mais que l'intérêt seul du Sultan son maître, l'avait déterminé à une pareille révélation qui intéressait la religion et l'État. Sans former d'enquête juridique, le divan lui adresse un firman de mort contre Sélim, et le charge de son exécution.

Ali, de retour à Delvino, y est reçu avec la même tendresse, par le vieux Pacha, qui le loge dans son sérail. Là, au mépris des saintes lois de l'hospitalité, il prépare sourdement, aidé par quelques sicaires à ses ordres, le lâche assassinat, dont il attend son élévation. Tous les matins il se rendait auprès de son hôte, pour lui faire sa cour selon l'usage du pays. Un jour, prétextant une indisposition, il le fait prier de passer dans son appartement pour recevoir de lui une communication importante. L'invitation acceptée, il faitcacher les assassins dans une armoire, en leur faisant connaître le signal à la suite duquel ils sortiront de leur réduit, et poignarderont Sélim. A peine ce malheureux vieillard a-t-il paru comme il l'avait annoncé, qu'il est assailli et tombe percé

de coups en prononçant presque les mêmes paroles que César : *et c'est toi mon fils qui m'arraches la vie !* Ses gardes accourent au tumulte; ils trouvent Ali au milieu des assassins, tenant à la main un firman déployé, et criant d'une voix menaçante : « J'ai tué le traître par ordre de notre glorieux » Padischa. Voici son commandant impérial! » A ces mots et à la vue du diplôme, les Osmenlis s'inclinent, et le cœur glacé d'effroi, restent immobiles, en voyant trancher la tête à Sélim qui nageait dans son sang. Ali fait aussitôt apposer les scellés sur le palais, et n'en sort qu'en emmenant comme otage Moustapha bey, fils du malheureux Pacha.

Lui-même est nommé en récompense, lieutenant du nouveau Derwend-Pacha de Romélie. Ce n'était qu'un emploi secondaire qui satisfaisait peu son ambition, mais qu'il sut exploiter pour augmenter ses richesses. Chargé de purger le pays de brigands et de voleurs, il fit commerce d'autorisations particulières qu'il vendait aux Kleftes, moyennant une somme fixe, outre sa part du butin. Le mal s'accrut à un tel point par ce trafic, qu'on ne pouvait plus voyager dans plusieurs provinces. Le Derwend-Pacha, rappelé à Constantino-

ple, paya de sa tête les crimes de son lieutenant. Ali, plus prudent, éluda de se rendre à la sommation; il envoya pour appuyer ses rapports captieux un bon coffre-fort à sa place; et le fruit même de ses rapines, lui servit à s'en faire absoudre.

Sa réputation militaire se trouvait si bien établie alors, qu'on lui confia dans la guerre qui éclata, en 1787, entre la Turquie et les deux cours impériales d'Autriche et de Russie, un commandement important sous les ordres du grand Visir Jouzouf. A la suite des services qu'il rendit dans cette campagne, la Porte lui conféra le pachalick à deux queues de Tricala en Thessalie, avec le double titre de Derwendgi Pacha ou grand prévôt des routes dans toute la Romélie. Une des conditions de ces deux dignités réunies et des pouvoirs qui y étaient attachés, consistait à maintenir libre et sûre, la route de Constantinople à Janina, en nétoyant toute la vallée du Penée d'un grand nombre de chefs de bandes qui y exerçaient une plus grande autorité que les officiers du Sultan. Ali saisit cette occasion de tenir ouvertement un corps de troupes à sa solde; il le porta de trois à quatre mille hommes, tous arnautes, et il fit voir bientôt ce qu'on pouvait en attendre ainsi

que de son activité et de sa vigilance. Se portant lui-même à la tête de ses Albanais sur les routes infestées par les brigands, il battit, dispersa et relança dans les montagnes les bandes qui désolaient le plat pays. En même temps, il sut par sa sévérité en imposer aux habitans de Larisse; et la terreur de son nom fut telle, dès son début dans les hautes dignités du gouvernement, que l'ordre et la sécurité reparurent, depuis la chaîne du Pinde jusqu'au pas des Thermopiles. Ainsi, en purgeant les grands chemins, de ces bandes dont il avait fait partie lui-même, il obtenait la réputation d'un administrateur habile et les moyens de se rendre formidale à la Porte, en devenant lui-même un grand vassal redouté, car l'idée de l'indépendance absolue germait déjà dans son cœur.

Ali prenait soin d'enfler sa renommée et de justifier l'idée de sa capacité, en faisant des libéralités aux officiers du Grand Seigneur, et en leur montrant les cours de son palais, parées de têtes coupées. Affermi dans son gouvernement, et voyant grossir ses trésors, il forma le projet de marchander le pachalick de Janina qui, en le plaçant au centre de l'Épire, le mettrait à portée de régner en maître sur les Albanais.

Dans l'intervalle, sa mère Khamco, atteinte d'hydropisie, et se voyant au bord de la tombe, lui expédia courrier sur courrier, pour le voir à son heure dernière. Ali accourt, mais n'arrive à Tepéleni qu'une heure après la mort de sa mère; il verse des larmes sincères sur ses restes inanimés. S'étant fait relire son testament de mort, qui lui prescrivait, ainsi qu'à sa sœur Chaïnitza, d'exterminer dès qu'ils le pourraient, les habitans de Kardiki et de Tchormowo qui les avaient si indignement outragées l'une et l'autre, il jura sur le corps de sa mère, et en joignant ses mains à celles de sa sœur, de poursuivre et d'anéantir jusqu'au dernier des ennemis de sa maison.

L'ambition unie à la soif de la vengeance, lui faisait convoiter de plus en plus le pachalick de Janina. Les grains de la fertiles Thessalie étaient indispensables aux habitans de cette ville; et Tricala dont il était alors Pacha, domine la route commerciale de l'Épire à Constantinople, notamment les communications entre Janina et la Thessalie. Depuis la conquête, les habitans de Janina avaient conservé une demi-liberté sous le gouvernement de leurs Pachas qu'ils faisaient révoquer à leur gré. En 1716, ils avaient

été soumis au caratch pour la première fois, et à l'autorité d'un Pacha à deux queues, qui d'abord s'était vu sous la dépendance du visir de Tricala en Thessalie. C'était sur cet ancien usage, qu'Ali fondait ses prétentions sur Janina. Il s'y était fait un parti à la faveur de l'esprit grec qui s'y repaissait d'intrigues et de séditions. Les Beys, qui y exerçaient une grande influence, reléguaient les Pachas dans un vieux château situé près du lac, les menaçant de les faire révoquer s'ils s'opposaient à leurs pratiques séditieuses. Aussi Janina était-elle plutôt considérée comme une arène de factieux, que comme une place soumise au Grand Seigneur. Ali y entretenait des agens pour fomenter les dissensions et augmenter la détresse publique. Calo-pacha, qui gouvernait Janina depuis quinze ans, étant venu à mourir, non sans soupçon d'avoir été empoisonné ; les Beys les plus puissans et les plus ambitieux, cabalèrent pour lui succéder. Des dissentions sanglantes eurent lieu entre les chefs rivaux ; des meurtres se commirent en plein jour ; le bazar même devint désert.

Ali jugeant le moment favorable, lève des troupes, et entre dans les plaines situées au nord de Janina, après avoir passé la chaîne

du Pinde. A son approche les Beys consternés, oubliant leur inimitiés, réunissent leurs forces et viennent livrer bataille à l'ennemi commun, près de la partie supérieure du lac. Ils sont battus, et forcés de rentrer dans la ville : Ali campe sous les murs avec son armée victorieuse. De là il se met à piller les villages et les propriétés de ses adversaires. N'ayant point assez de forces pour risquer un assaut, il emploie les dons et les promesses, et décide un grand nombre de ses partisans à dépêcher à Constantinople une députation, pour demander qu'il soit nommé au pachalick. La Porte lui renvoie ses députés avec l'ordre de licencier ses troupes, et de rentrer dans son gouvernement. Prévenu que ses émissaires ont échoué par un des députés qui avait pris le devant, il se décide à frapper un de ces coups de politique presque infaillibles devant un gouvernement faible et corrompu. Après s'être concerté avec le député, sa créature, et avoir mis ses collégues entièrement dans ses intérêts, il les fait rentrer à Janina. Les Beys instruits du résultat de la députation, s'avancent jusque dans les faubourgs, afin de recevoir le firman impérial. On le tire de son enveloppe cramoisie; chacun d'eux le porte à son front, en signe de soumission aux ordres du

Sultan. On en fait la lecture : il nommait Ali, Pacha de Janina, et ordonnait qu'on reconnût son autorité à l'instant même.

Quel coup de foudre pour les Beys! Les uns soupçonnent Ali d'avoir falsifié le firman, d'autres croient à son authenticité. La ville se partage; mais le plus grand nombre, par une prompte soumission, cherche à se concilier la bienveillance de l'homme sous le pouvoir duquel chacun prévoit que va tomber le pachalick. Ses partisans redoublent d'intrigues, les Beys se découragent, et tandis qu'ils délibèrent, Ali entre dans la ville au milieu des acclamations du peuple. Ses ennemis n'ont plus d'autre parti que la fuite, et traversant le lac, ils se dispersent dans les districts d'Acarnanie, d'Etolie et d'Arta.

Le premier soin d'Ali, après avoir jeté une forte garnison dans le Castron, qui lui assurait la possession de Janina, fut de calmer les craintes, de promettre au peuple sa protection, aux Beys, restés dans la ville, des honneurs et des richesses. Après avoir récompensé ses amis, il se concilia ses ennemis mêmes par un air d'affabilité et de franchise. Le nombre de ses partisans s'accrut, et il envoya une nouvelle députation à Constantinople, plus nombreuse que la première, com-

posée des hommes les plus notables de la ville. Ils étaient porteurs d'une seconde pétition plus pressante, et de présens considérables pour les principaux membres du divan : Ali ne tarda pas à voir son usurpation revêtue du sceau de l'autorité légitime. C'est ainsi que dans l'ordre naturel des événemens, le despotisme d'un seul succède presque toujours aux troubles et aux déchiremens des factions. Le peuple de Janina vit ce changement, arrivé vers la fin de 1788, avec plus de satisfaction que de regrets. Il comblait les vœux d'Ali Pacha. Sa dignité politique consolidée, le plaçait parmi les grands de l'empire Ottoman.

Riche, puissant et redouté, il avait déjà pour appui ses deux fils, Mouctar et Véli, dont Eminéh l'avait rendu père ; jeunes encore, ils se distinguaient par leur courage et par leur tournure, à la fois noble et martiale. Son influence dans plusieurs provinces de l'empire n'eut bientôt plus de bornes. Le visir de Bérat qui avait autrefois dédaigné son alliance, ne ferma plus l'oreille à ses ouvertures. Ibrahim, Pacha de Bérat ou de la moyenne Albanie, avait épousé la fille de Courd-Pacha, l'un des plus nobles seigneurs de la race arnaute; il était lui-même d'un sang illustre. Par ce

mariage, il avait enlevé au jeune Ali, quelques années auparavant, une amante et l'espoir de parvenir au pachalick de Bérat. Ali, alors simple Bey de Tépéleni, avait même essuyé dans cette occasion des reproches humilians et mal fondés sur son origine. Non-seulement il nourrissait dans son cœur le désir de la vengeance, mais ici la politique du nouveau Pacha de Janina s'accordait parfaitement avec les passions de l'homme.

Soumise au Pacha de Bérat, la moyenne Albanie, riche et fertile, était la conquête la plus naturelle, la plus nécessaire et en même temps la plus facile pour le Pacha de la Basse-Épire. Comme chef de Kleftes, comme Bey de Tépéleni, Ali avait formé de nombreuses liaisons dans ce pays, dont il connaissait toutes les localités. Non-seulement la proximité, la richesse de la moyenne Albanie, surtout la belle race de chevaux qu'elle nourrit, devaient en rendre la possession désirable. Mais il importait surtout au nouveau Pacha de Janina, d'enlever aux petits Beys des cantons indépendans de l'Epire, l'appui constant qu'ils trouvaient dans le Pacha de Bérat. S'emparer par force de ce pachalick tout entier, et s'en emparer sous les yeux de la Porte, eût été une entreprise difficile et hasardeuse.

Ali l'entreprit par des moyens obliques, et l'acheva plus tard avec une habileté et une persévérance admirables. Devenu plus puissant et plus célèbre qu'Ibrahim, Pacha de Bérat, il l'obligera d'abord à donner ses filles en mariage à ses deux fils, Mouctar et Véli; et sous prétexte de faire doter ses brus, il lui arrachera un district après l'autre. La première concession d'Ibrahim, fut de consentir à fiancer aux deux fils d'Ali deux de ses filles, et une troisième avec son neveu Mahmoud.

Ali avait comprimé les Beys, admis des grecs dans son conseil, et trompé la multitude par des paroles artificieuses; car nul ne possédait à un plus haut degré le prestige de la parole. Il crut pouvoir satisfaire enfin aux dernières volontés de sa mère et aux besoins de sa vengeance. Ce fut d'abord contre Tchormowo qu'il résolut de tourner ses armes; c'était d'ailleurs aux pieds de ses rochers qu'il avait éprouvé jadis, la honte d'une défaite. Tchormowo fut pris moitié par ruse, moitié par force. Ali à la tête de ses soldats, y pénétra, et, plein de colère, fit massacrer une partie des habitans, vendre comme esclaves les enfans et les femmes, et raser la ville. L'un des primats, nommé Prifti, à la

brutalité du quel avait été livrée Kamhco, étant tombé en son pouvoir, il le fit tenailler et rôtir à petit feu, confiant cette barbare exécution à son frere de lait, fils d'une esclave noire.

Ce trait horrible de vengeance répandit la terreur dans tous les districts environnans; plusieurs tribus se soumirent. Voulant ensuite ouvrir une communication libre et sûre entre Janina et le territoire de Tépéleni sa ville natale, Ali attaqua et pris le poste formidable de Klissura, où l'Aoüs entre dans un profond défilé, à l'endroit même où Philippe (1) arrêta les légions romaines jusqu'à ce que trahi par un berger de Charopus, qui indiqua la clef de sa position, il se vit obligé d'évacuer l'Épire. L'occupation de Klissura par Ali, fut suivie de la conquête d'Ostanizza, de Premeti, de Conitza, chefs-lieux de districts importans, qui le rendirent maître de tout le cours de l'Aoüs depuis sa source dans le Pinde jusqu'à Tépéleni.

Se livrant à de plus vastes pensées, Ali commença dès-lors à poursuivre son grand plan, qui consistait à se fonder un pouvoir indépendant en Épire, contrée que la nature

(1) Philippe II, roi de Macédoine, père de Persée.

elle-même protége par les barrières de ses montagnes. Pour arriver à ce but, il lui fallait amasser des trésors, soudoyer des agens à la cour Ottomane, inspirer au Divan des soupçons contre les autres pachas ses rivaux, s'agrandir de leurs dépouilles, et se rendre utile à tout état européen qui pourrait favoriser ses vues et reconnaître ses services.

Mais soit qu'Ibrahim Pacha, eût déjà pénétré les vues ambitieuses d'Ali, soit qu'il ne pût voir avec indifférence les empiètemens du chef de la Basse-Épire, qui envahissait des cantons dépendans de son Sangiac, il menaça de prendre les armes, et l'on vit la discorde éclater de nouveau entre les familles de Bérat et de Janina, quoiqu'unies par des alliances. Ibrahim n'osant attaquer Ali à force ouverte, l'arrêta dans ses projets en fomentant la ligue dû Chamouri, et en soulevant les Souliotes.

Ce peuple était le seul, dans l'Épire, qui soutînt la réputation de l'ancienne Grèce et qui conservât l'esprit d'indépendance de ses premiers enfans. Il habitait une espèce de citadelle formée par la nature au milieu des montagnes de la Cassiopie où l'Achéron se précipite dans un abîme sombre entouré de bois et de forêts. Des rochers élevés bordant cette vallée mystérieuse, sont couron-

nés de tours fortifiés, et les sentiers qui y conduisent, permettent à peine à deux personnes d'y passer de front.

La république de Souli, qui ne faisait remonter son origine que vers le milieu du dix-septième siècle, s'était formée, vraisemblablement, des débris de ces peuplades chrétiennes du Taygète et de l'Acrocéraune, qui s'étaient retirés les armes à la main, devant les mahométans. Leur confédération ne se composait, vers l'an 1660, que de quatre bourgades ou grands villages situés dans une belle plaine concave, élevée à environ deux mille pieds au-dessus de l'Achéron. Ce grand boulevart naturel, taillé à pic, descend jusqu'à cette rivière, et par derrière s'élève une chaîne de montagnes énormes qui sert d'ornement et de défense à toute la vallée. Un sentier étroit, circulant à travers des bois épais sur la rive droite, conduit, en deux heures, à un défilé nommé aussi Klissura, admirablement placé pour arrêter les progrès d'un ennemi. Ce défilé était commandé par un fort nommé Tichos, et, tout auprès, était le premier village des Souliotes nommé Avaricos. De là, une montée graduelle conduisait au site de la seconde bourgade nommée Somoniva ; on arrivait ensuite à Kiapha,

nom qui signifie une hauteur; et enfin, à Souli, capitale de la tribu, nommée généralement Kako-Souli, située à quatorze heures de distance de Janina et à treize de Prévésa sur la plage Ionienne. Près du lieu où le sentier quitte les rives de l'Achéron, pour circuler autour des précipices, entre Kiapha et Kako-Souli, on voit un rocher de forme conique suspendu sur la route et nommé Kunghi. Là, s'élevait sur le sommet, Aghia-Paraskevi ou Saint-Vendredi, principale forteresse des Souliotes. Telle était la situation de cette république singulière dont la population s'étant accrue au bout de quarante ans, fonda sept nouveaux villages en pays conquis, participant aux droits de la communauté et faisant partie de la ligue générale appelée *confédération guerrière.* Ces tribus du dehors devaient contribuer à la défense du pays dont elles étaient les sentinelles avancées. Comme elles pouvaient être attaquées ou surprises par les Musulmans avec lesquels on n'avait jamais que des trêves simulées, ces peuplades placées au pourtour des montagnes, transportaient, au premier avis, leurs familles et leur butin dans le berceau primitif de la république, qui était sa forteresse naturelle.

Là, se réduisait la prévoyance des Soulio-

tes. Chaque village, suivant un usage établi par les Albanais, se subdivisait en *pharès* ou partis qui avaient pour magistrats leurs Gérontes ou vieillards. Les Souliotes ne suivaient point de lois écrites ; des coutumes conservées par la tradition leur servaient de règles. Les affaires publiques se décidaient ordinairement par le capitaine du pharès et, dans les cas difficiles, par un conseil des chefs pris dans les quatre villages principaux et qui s'assemblaient à Kako-Souli. Les armes, le brigandage, le soin des troupeaux, telles étaient les occupations exclusives des Souliotes. Exercer un métier, s'adonner au commerce, diriger un soc eût été déroger. Dès l'âge de dix ans, les enfans mâles, élevés dans la haine des turcs, entraient dans la carrière des armes. Tel était l'esprit belliqueux de ce peuple, qu'aux jours de dangers les femmes mêmes, partageant ou plutôt excitant l'enthousiasme, combattaient à côté de leurs maris, de leurs frères et de leurs enfans. Comme dans les anciens temps, leur système de guerre consistait en escarmouches plutôt qu'en batailles rangées, en entreprises audacieuses, en attaques soudaines, en promptes retraites. La population de cette république chrétienne s'étant accrue et deve-

nant envahissante, avait attiré déjà l'attention de ses voisins ; elle avait eu plusieurs guerres à soutenir tant contre les Beys de Margariti et de Paramithia, que contre les Pachas d'Arta et de Janina. Mais toujours défendue par sa situation imprenable au milieu de ses rochers, elle avait été bravement défendue par ses citoyens et avait même étendu ses limites bien au-delà de son ancien territoire. A la veille de leur première guerre contre Ali Pacha, les Souliotes possédaient soixante-six villages tous conquis par leurs armes, et pouvaient compter dans leurs rangs quatorze cents soldats aguerris, soumis à des capitaines ou à des Polémarques dont les fonctions étaient temporaires. Malgré leur infériorité comparativement aux forces d'Ali, les leurs suffisaient pour défendre des défilés regardés jusqu'alors comme inaccessibles.

Les trois mille hommes qu'Ali détacha contre eux au printems de 1790, les trouvèrent embusqués dans leurs montagnes et n'osèrent les attaquer. Mais ils firent main-basse sur les paysans, sur les vivres et sur les bestiaux de tous les villages de la plaine, que les Souliotes n'avaient pas eu le temps d'évacuer. A cette vue, les montagnards pleins de

colère font sortir de leurs rochers un fort détachement de troupes d'élite qui tombent à l'improviste sur les soldats du Pacha et en font un grand carnage; ils arrachent ainsi de leurs mains ceux qu'ils traînaient en captivité, reprennent les dépouilles dont ils étaient chargés et poursuivent les fuyards jusqu'à la vallée de Janina, brûlant partout sur leur passage les maisons de campagne et les mosquées.

Ali jugea par l'issue de cette première entreprise, que les Souliotes n'étaient pas des ennemis à mépriser. Il en fut plus convaincu encore, dès le printemps de l'année suivante. Les Souliotes sortant de leurs retraites, ravagèrent l'Amphilochie, osant même se répandre jusques dans les défilés du Pinde où, sans de nombreuses escortes, on était presque toujours sûr d'être attaqué.

Ali comprit alors que, pour les réprimer, il fallait d'abord leur ôter l'appui clandestin du Pacha de Bérat. Il lui fit entendre qu'il était de leur intérêt commun d'écraser une confédération chrétienne qui ne tendait qu'à détruire les sectateurs de Mahomet et la puissance de la Porte. Il finit par ébranler Ibrahim : telle est la haine de tout Musulman contre les chrétiens qu'Ibrahim crut faire une

œuvre méritoire en abandonnant les Souliotes à eux mêmes. Il signa sa réconciliation avec Ali Pacha, en donnant les mains à la célébration du mariage de la cadette de ses filles, déjà fiancées avec Véli Bey, second fils d'Ali.

Se résignant à souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher, Ibrahim eût même la faiblesse de contribuer à étendre la puissance d'Ali, en lui envoyant un corps d'auxiliaires destinés à attaquer les Souliotes. Ali, plein d'espoir dans cette seconde expédition, en fit les préparatifs au printemps de 1792; il rassembla environ dix mille Albanais, y compris les forces des aïans de la Thesprotie et le corps auxiliaire d'Ibrahim Pacha. Il aurait voulu surprendre les Souliotes, en leur inspirant une fatale sécurité. Prétextant certains griefs contre la ville d'Argyro-Castron et, en même temps, le dessein de la punir, il feignit de rendre hommage à la bravoure des Souliotes, en les invitant à faire partie de son armée. La lettre qu'il écrivit à leurs deux plus illustres capitaines, était conçue en ces termes :

« Mes amis, capitaine Botzari et capitaine » Tzavella, moi, Ali Pacha, je vous salue et » vous baise les yeux ; connaissant votre cou- » rage et votre zèle, je crois avoir grand besoin » de votre secours. Je vous prie donc, au reçu

» de cette lettre, de ne songer qu'à rassem-
» bler tous vos palikars, et à venir me joindre
» pour que je marche contre mes ennemis.
» Voici l'instant et l'occasion où j'ai grand be-
» soin de votre aide et où je m'attends que
» vous me prouverez votre affection et votre
» amitié. Votre paie sera double de celle que
» j'accorde à mes Albanais, car je sais que vo-
» tre valeur est supérieure à la leur. Comme
» je ne me mettrai pas en campagne avant
» votre arrivée, je vous prie de venir promp-
» tement. Voilà ce que j'avais à vous dire, et je
» vous salue. »

Botzari et Tzavella convoquent une assemblée de leurs concitoyens, et là, font lecture de la lettre du Pacha : très-peu de Souliotes sont dupes de ses artifices et de sa duplicité. On lui répond que les guerriers de Souli ne peuvent quitter leur pays natal; mais que, voulant cultiver son amitié, ils permettent au capitaine Tzavella de le suivre à la victoire, avec soixante-dix palikars.

Cette petite troupe étant arrivée, Ali, pour qu'on ne conçoive aucun soupçon sur ses projets, se met en marche dans la direction d'Argyro-Castron, pendant environ vingt mille, puis il ordonne de faire halte et de camper. A peine les Souliotes ont-ils quitté leurs armes

pour se livrer à leurs jeux militaires, tels que le saut, la course et la lutte, qu'ils sont enveloppés par ordre d'Ali et chargés de fers. Deux d'entre eux, qui avaient encore leurs armes, se défendent jusqu'à la mort; un troisième, se confiant à son agilité, passe la Kalamas à la nage, sous le feu des mousquets dirigés contre lui. Il gagne les montagnes, et parvient à Souli à temps pour mettre ses concitoyens en garde contre la perfidie du Pacha.

Faisant lui-même diligence, il parut dans leur district dès le lendemain, avec toute son armée. Il trouva les Souliotes averti ; et différant alors son attaque, il essaya de nouveau l'effet d'une négociation artificieuse. On amène devant lui le capitaine Tzavella, auquel il promet les plus grandes récompenses s'il décide ses concitoyens à se soumettre ; mais en même temps il le menace de l'horrible alternative d'être écorché vif s'ils persistent dans leur résistance. «Rendez-moi donc la liberté, » s'écrie Tzavella, car jamais mes concitoyens » ne se soumettront tant qu'ils me verront » dans vos indignes fers ! — Et si tu ne réussis » pas dans ta négociation, quelle garantie me » donnes-tu de ton retour, réplique Ali? — » Mon fils unique, Foto, répond Tzavella, dont » la vie m'est mille fois plus chère que la

» mienne. » A cette condition, il est mis en liberté aussitôt, et un nombre égal de Souliotes et d'Albanais font l'échange des prisonniers, au pied d'une montagne.

Arrivé à Souli, le père de Foto convoque une assemblée de tous les chefs, leur explique la conduite et les projet du Pacha, les exhorte à préparer une vigoureuse résistance, sans songer à lui ni à sa famille. Mais d'abord il fait traîner en longueur les négociations, afin d'avoir le temps d'achever les préparatifs de défense. Tout étant prêt, il envoie au tyran la lettre suivante :

« Ali Pacha, je me réjouis d'avoir trompé » un trompeur. Je suis prêt à défendre mon » pays contre un brigand. Mon fils est dévoué » à la mort, mais j'en tirerai une vengeance » terrible avant de mourir. Si nous sommes » vainqueurs (et Dieu bénira nos armes), » j'aurai d'autres enfans, car ma femme est » jeune encore. Avances donc, si tu l'oses, » traître! car j'ai soif de vengeance et je suis » ton ennemi juré! »

Ali, furieux de voir échouer son stratagême, ne fit pourtant pas périr Foto; il l'envoya prisonnier à Janina. Donnant le signal de l'attaque, il fit marcher ses troupes vers les gorges et les défilés. D'abord les Souliotes

battent en retraite devant un ennemi bien supérieur en nombre; mais, s'arrêtant au premier défilé, ils commencent leur feu contre les Turcs, et chaque coup porte la mort dans leurs rangs. Ali, placé sur une montagne en face, voyant l'hésitation et le désordre régner parmi ses soldats, promet 500 bourses à celui qui entrera le premier dans Kako-Souli. Animés par les promesses et par les regards de leur Pacha, les Albanais font un dernier effort; ils emportent le défilé; et, poussant le cri de victoire, poursuivent les Souliotes, tandis que le Pacha, suivant les mouvemens de son armée à l'aide d'un télescope, se croit déjà maître de tout le pays. Jamais les Mohémontains n'étaient parvenus si avant dans les montagnes. A cette vue, les Souliotes jettent un cri qui retentit dans leurs retraites les plus éloignées: ce cri annonçait le danger public. C'en était fait de Souli, sans une héroïne, sans la célèbre Mosco, femme du capitaine Tzavella. Digne émule d'un tel époux, elle appelle toutes les femmes aux armes; et, faisant faire aux guerriers qui battaient en retraite volte-face, elle les rallie, les encourage, les ranime. Tous enflammés du même amour de la patrie, les Souliotes, hommes et femmes, n'ayant plus qu'une même âme, et pour ainsi

dire qu'un même corps, saisissant ensemble des blocs de pierre, des quartiers de rochers, de fortes poutres garnies de pieux, et les faisant rouler sur les assaillans, écrasent et rompent leur colonne par son centre. La retraite de ceux qui ont osé gravir ces hautes montagnes est coupée en même temps par une sortie de la garnison de Tichos. Alors, ceux qui n'ont plus de refuge, tombent d'un côté sous le feu de la mousqueterie, et de l'autre sous une grêle de pierres. Les Souliotes, victorieux, jettent par centaines dans l'Achéron les cadavres des Musulmans, après leur avoir coupé la tête. Ils fondent même bientôt sur les troupes qui entourent le Pacha, de retour dans la vallée, et qui, effrayées d'un tel revers de fortune, abandonnent le champ de bataille. Ali est entraîné lui-même, laissant ses bagages et ses munitions, et creve deux chevaux dans sa fuite vers Janina. Il ne parvint à rallier que mille hommes, avec lesquels il rentra de nuit dans la ville. Pour cacher sa défaite, il s'était fait précéder d'une proclamation portant défense aux habitans de se tenir aux fenêtres et de paraître dans les rues. A la faveur des ténèbres, il ensevelit sa honte dans son palais, où, pendant plusieurs jours, il ne se laissa voir et approcher que par ses con-

fidens intimes. Sa perte fut énorme dans cette fatale journée du 20 juillet. Son arrière-garde ne s'était dégagée qu'en laissant sept cent quarante morts : les Souliotes formèrent un trophée de leurs têtes. Ali perdit en tués et en blessés près de la moitié de son armée. Environ trois mille hommes qui s'étaient dispersés dans les bois et les montagnes, ne se rallièrent à Janina que plusieurs semaines après leur déroute.

Renonçant alors à conquérir le pays des Souliotes, Ali entra de nouveau en négociation avec leurs chefs, et leur offrit une trève : elle fut glorieuse pour les montagnards ; ils restèrent en possession du territoire conquis par eux jusqu'à Dervitziana. Le Pacha leur rendit en outre les prisonniers qu'il avait faits par trahison, et paya une somme considérable pour la rançon de ses soldats captifs.

Ali, ayant échoué dans toutes ses tentatives contre les Souliotes, s'arma de patience, vertu qu'il possédait au plus haut degré. Il fit des alliances avec les Beys voisins, et s'occupa d'anéantir les brigands qui dévastaient une grande partie du pays. Il s'appliqua surtout à amasser des trésors, qu'il regardait non-seulement comme le nerf de la guerre, mais comme le mobile de la puissance à laquelle

il aspirait; aussi, les habitans de l'Albanie furent-ils accablés de taxes, et virent-ils diminuer successivement la quantité d'or et d'argent monnoyé en circulation. Ces inconvéniens furent en partie balancés par la sûreté des routes et par la protection accordée au commerce. L'un des traits caractéristiques du système politique d'Ali, fut aussi la tolérance religieuse. D'ailleurs il ne déployait point encore dans son entier cette sévérité de caractère dont il donna depuis tant de preuves par des actes d'une cruauté réfléchie. Il commençait aussi, vers cette époque, à s'occuper de fortifier et d'embellir Janina, qui, située sur les bords d'un beau lac, se déploie sur le penchant et à la base des côteaux qui la dominent à l'occident. On la découvre en entier une lieue avant d'y arriver, par la route d'Arta, avec ses palais, ses mosquées, et sa presqu'île, qui s'avance au milieu du lac. Un vieux château, un nouveau sérail, quatorze mosquées, sept églises, un hôpital et un collége, tels étaient les édifices publics de la capitale de la moderne Épire, résidence d'Ali Pacha. Sa population, mélangée de Juifs, de Turcs, d'Albanais, de Grecs et d'Arméniens, s'élevait à plus de quarante mille âmes. Après Constantinople et Salonique, c'était la plus

importante et la plus riche ville de la Turquie d'Europe ; centre de la puissance militaire d'Ali Pacha, il y avait ses gardes, ses officiers, ses pages, ses écuyers, ses secrétaires, et un conseil ou divan.

Attentif aux événemens politiques, Ali sut profiter, pour s'agrandir, de la révolte de Cara-Mustapha, Visir de Scodra ou Scutari, dans la Haute-Albanie, contre lequel il reçut l'ordre de marcher. Cara-Mustapha ayant été déclaré *fermanli*, c'est-à-dire mis au banc de l'empire, Ali accourut avec tous les autres Pachas voisins, pour combattre le proscrit. Il eut l'adresse de se charger de la seule attaque qui pût réussir, s'empara d'abord de la forte position de Geortcha, et prit de force Ochrida, dont il fit égorger les habitans. Une fois en possession d'Ochrida, il engagea dans son parti les Beys voisins, maîtres de la Macédoine occidentale, naturellement jaloux de l'autorité de la Porte. La province d'Ochrida, située dans les montagnes entre la Macédoine et la Moyenne-Albanie, renferme tous les défilés par lesquels on puisse pénétrer dans le pachalick de Bérat, en venant de Constantinople. Ainsi, grâces à ses combinaisons, Ali avait presque coupé le chemin entre Constantinople et la Haute-Albanie, débordant

par-là, au nord, les possessions d'Ibrahim, Pacha de Bérat, et pouvant désormais l'inquiéter de toutes parts, excepté du côté de la mer. Ali s'était donné en même temps une excellente position militaire, la forte position de Geortcha, couvrant du côté du nord une grande partie de ses domaines, tandis qu'à l'est il était maître de la chaîne entière du Pinde, qui sépare l'Épire de la Thessalie.

Toujours dirigé vers le même but, Ali empiétait et se fortifiait sans que les Souliotes y prêtassent la moindre attention. Ils se bornèrent à commettre des dégâts et des brigandages qui déshonorèrent leur cause, au lieu de saisir le moment des opérations du Pacha dans la Haute-Albanie, pour attaquer Janina, dont il avait confié la défense à ses deux fils, Mouctar et Véli, tous deux jeunes et inexpérimentés. De leur côté, les Beys, presque toujours divisés et en guerre, se nuisaient entre eux. Tel était l'état anarchique de l'Épire, que les peuples en général y appelaient par leurs vœux, et y favorisaient par leur inertie, les envahissemens successifs de leur Pacha, préférant être esclave d'un seul, que de servir sous des maîtres capricieux, dissolus et hautains.

A la guerre contre le Visir de Scodra, dont

Ali seul sut tirer avantage, et que la Porte maintint dans ses honneurs, n'ayant pu le soumettre, succédèrent les mouvemens de Passevend-Oglou, qui éleva bientôt l'étendard de la révolte, sur les remparts de Vidin. L'empire ottoman semblait toucher à sa dissolution sous le règne de Sélim, prince faible et pacifique. L'esprit de révolte s'emparait successivement de tous les Pachas. Plus avisé, Ali ne songeait encore qu'à se fortifier et à s'agrandir, lorsqu'un événement inattendu attira toute son attention et généralement celle de l'Épire.

La guerre de la révolution et la conquête de l'Italie par Bonaparte, amenèrent en 1797 le traité de Campo-Formio, entre la France et l'Autriche. En vertu de ce traité, le directoire français, après avoir vendu l'indépendance de la république de Venise, respectable par son antiquité et par sa sagesse, l'effaça du rang des puissances, et s'empara des îles Ioniennes avec leurs dépendances de terre ferme, savoir : Prevesa, Vonitza, Parga et Butrinto. Cette nouvelle, qui retentit dans la Grèce, parvint bientôt à la cour d'Ali Pacha. Au lieu d'un gouvernement qui avait vieilli au milieu de l'Europe, sans se douter de sa décrépitude, Ali allait avoir dans son voi-

sinage une puissance colossale qui s'était érigée en république militaire, turbulente et conquérante. Le 5 juillet 1797, le général Gentili, consommant au nom de la France l'occupation, arbora le drapeau tricolore sur les donjons de Corfou, dont il trouva les fortifications garnies de 510 bouches à feu. L'arrivée des Français fit une grande impression dans les mers d'Ionie. Leur voisinage inspira d'abord de vives inquiétudes au Pacha de Janina. Il lui importait singulièrement que les Français n'adoptassent pas le système politique qu'avaient suivi les Vénitiens, à l'égard de l'Épire. Les Vénitiens établis à Corfou et sur les rivages opposés, ayant remarqué la tendance à l'anarchie, de la noblesse albanaise, avaient organisé une ligue des Beys de la côte et de toutes les peuplades indépendantes qui, divisées par des intérêts particuliers, ne manquaient jamais de se réunir contre les empiètement des Pachas. Ainsi, depuis Butrinto jusqu'à Prevesa, Venise même dans ses derniers temps, couvrait ses possessions de terre ferme par les confédérations informes de la Chimère, de Conispolis et de Philates qui tenaient en bride le pacha de Delvino, le plus limitrophe. D'un autre côté, au moyen des Beys de Margariti et

de Paramithia, elle arrêtait sans coup férir les entreprises du Pacha de Janina ; et pour contenir les Beys mahométans, elle faisait agir à son gré les peuplades chrétiennes de Souli et de l'Acrocéraune, de sorte qu'elle avait une prépondérance marquée dans les affaires de l'Albanie. Bien plus, vers l'an 1788, la république de Venise avait obtenu un firman qui défendait au Pacha de l'Épire, d'élever aucune batterie à la distance d'un mille italien de la mer, de sorte qu'il ne pouvait pas même fortifier sa maison de douane, à Salamona, au fond du golfe d'Ambracie. Cette disposition fut vigoureusement maintenue, tant que Venise exista comme puissance. On sent quel parti les Français auraient pu tirer d'une semblable politique. Ali Pacha démontra facilement à la Porte-Ottomane que les avantages possédés sans inconvéniens par une puissance pacifique deviendraient funeste à l'empire turc, s'ils passaient entre les mains d'une puissance ambitieuse et conquérante. Il fut bientôt rassuré par les démonstrations et par les premières démarches des Français. Le général Gentili, d'après les instructions de Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, fit partir pour Janina l'adjudant général Roza, chargé de son-

der Ali, et de le gagner à la cause de la France. Ali combla d'honneurs et de présens l'émissaire de Bonaparte, qui venait *fraterniser* avec le Pacha de l'Épire; il le serra dans ses bras et reçut de ses mains la cocarde tricolore. Toutes les fois qu'il paraissait à sa cour, il l'accueillait avec les honneurs qu'on rend aux Pachas, et se disait hautement son ami. L'ayant admis dans son intimité, il lui fit épouser une jeune Grecque, appelée Zoïtza, et assista aux cérémonies du mariage. L'émissaire français poussa la crédulité jusqu'à se persuader qu'il était appelé à jouer un rôle important sous les auspices d'Ali. Plus adroit que le missionnaire de Bonaparte, le rusé Arnaute, en répondant avec une effusion simulée à l'apôtre des nouvelles doctrines, profita habilement de son inexpérience; il lui persuada sans peine qu'il était et qu'il serait toujours le meilleur ami des Français. Il traita sur ce pied avec le gouvernement des îles Ioniennes, et se plaignant des procédés hostiles des Vénitiens qui n'avaient jamais cessé d'assister sourdement ses ennemis, ou plutôt ceux de la Porte, il demanda expressément qu'on se désistât de cette politique peu loyale. Le gouverneur ne manqua pas de se départir des sages maximes

de Venise, et se montra même disposé à faire des concessions au Pacha, pour peu qu'il voulût prêter les mains aux approvisionnemens de Corfou. Des convois de bœufs filèrent aussitôt vers la côte.

Ali vit tous les avantages qu'il pourrait tirer de ses nouvelles relations politiques, et il agit en conséquence dans les intérêts de son gouvernement et dans ceux du pachalick qui lui était confié. Il avait obtenu de la Porte, à titre de ferme, le Vaivodilick d'Arta, qui lui donnait des ports dans le golfe célèbre, appelé par les anciens golfe Ambracique. C'est là que, voulant étendre ses domaines, il convoitait les deux peuplades indépendantes de Nivitza Bouba et de Saint-Basile, situées dans la chaîne maritime des monts Cérauniens. Elles étaient restées libres sous la protection du Visir de Bérat, moyennant une légère redevance. Du côté de la terre ferme, les Tziamides s'opposaient à l'exécution des projets d'Ali; et Moustapha, fils de Sélim, Pacha de Delvino, que le Grand Seigneur avait rétabli dans l'emploi et les biens de son père, lui fermait la route la plus directe de l'Acrocéraune. Il ne lui restait plus qu'à mettre des armemens en mer, et il ne le pouvait qu'en trompant les Français : il y parvint en caressant

les chimères de leurs chefs, en flattant leur vanité et leur enthousiasme, en serrant dans ses bras avec effusion ces jeunes républicains qui, à leur tour, étaient charmés des manières du despote de l'Epire, qui leur donnait des fêtes, leur fournissait des vivres, et leur donnait des femmes grecques.

Soupçonnant Bonaparte d'avoir des projets sur la puissance chancelante du croissant, l'astucieux Pacha commença par intriguer avec le général français victorieux. Il lui dépêcha un agent confidentiel à son quartier général, dans le nord de l'Italie, sûr de le trouver préparé par les rapports de l'adjudant-général Roza. La lettre qu'il lui adressa contenait l'hommage de son admiration; elle flatta tellement Bonaparte, qu'il la fit insérer dans presque tous les journaux. Il entra aussitôt en négociation avec Ali, et se promit d'en faire un puissant instrument pour la réussite de ses desseins. Ainsi ces deux hommes également rusés et dignes l'un de l'autre, cherchèrent dès-lors à se tromper mutuellement, chacun n'ayant pour but que de faire servir l'autre à l'accomplissement de ses vues.

Ali, voulant retirer de cette alliance un avantage immédiat, sollicita la faculté de faire passer sa flotille dans le canal de Corfou,

au mépris des traités précédens. Aucune protestation ne lui coûta. Dans un de ses voyages vers le golfe Ambracique, il assura le commandant français de Preveza qu'il était le plus fidèle disciple de *la religion des jacobins*, et protesta qu'il voulait être initié au *culte de la carmagnole*, prenant le jacobinisme et ses orgies pour une nouvelle religion. Un Pacha devenu jacobin était une trop belle conquête pour qu'on pût lui rien refuser. Aussi eut-il la liberté de préparer son expédition en secret au fond du golfe; et, mettant à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, il arriva la veille de Pâques, après le lever du soleil, dans une anse voisine de Loucovo, où il opéra son débarquement. Se remettant aussitôt en marche, il surprend les habitans des deux bourgades de Nivitza et de Vasili, tandis qu'ils assistaient au service de l'église le jour de la résurrection de Notre-Seigneur, et il les fait tous massacrer. L'épouvante qu'inspire ce carnage amène la soumission volontaire de tous les villages de la côte, jusqu'à Port-Panorme, où Ali fait élever aussitôt un fort, ainsi qu'au monastère de Saint-Basile, dont il fait passer les religieux au fil de l'épée.

S'étant ainsi établi sur les bords de la mer en face de Corfou, au milieu des plus riches

et des plus formidables tribus indépendantes de l'Albanie, il se trouvait prêt à profiter de tous les avantages que l'avenir pourrait lui présenter, après avoir tiré en quelque sorte un cordon autour du pachalick de Delvino.

Aux yeux des Français, il colora ses empiètemens par le désir de se mettre en point de contact avec ses nouveaux alliés, dans le cas d'une coopération devenue nécessaire; aux yeux des Turcs et du divan, son expédition fut généralement agréable, n'ayant coûté la vie qu'à des chrétiens. Ses agens à Constantinople ne manquaient pas de lui en faire un mérite, en le représentant comme n'ayant agi que dans l'intérêt de la Porte, et pour soumettre à son joug des infidèles. Ali confirma ce rapport en payant au Sultan un tribut pour chaque place qu'il avait conquise, et en déclarant qu'il n'en gardait la possession qu'au nom du Grand-Seigneur.

Il acheva de gagner les bonnes grâces du divan et de son souverain, en proposant de se mettre lui-même à la tête du contingent des troupes albanaises qui devait joindre le Grand-Visir dans sa campagne contre le rebelle Passevan-Oglou. La réputation nouvelle de capacité qu'il venait d'acquérir dans son abominable expédition contre les chrétiens,

qu'il avait surpris et égorgés en trompant la France, lui valut le titre d'*aslan*, ou lion, dans les firmans de guerre que lui adressa le Divan pour marcher contre le Pacha rebelle de Vidin.

Laissant le soin de son gouvernement à son fils Mouctar, Ali se mit en marche, précédé d'un nom fameux, et emmenant avec lui un corps de huit mille Albanais d'élite. Quarante Pachas de l'Asie-Mineure et de l'Europe, réunis pour réduire Passevan-Oglou, se trouvaient campés devant Vidin, sous le commandement d'Hassein, capitan-pacha et grand-visir. Ali venant grossir cette confédération imposante, ne se montra point au-dessous de sa réputation de valeur et d'habileté.

Témoin de la défaite du capitan-pacha et de la mort d'Alo Pacha, qui périt dans les embûches du grand-amiral, il ne dut lui-même sa conservation qu'au sage parti de rester au milieu de ses Albanais, et de ne jamais se rendre aux invitations du Visir. Un jour, sous prétexte de donner des marques d'approbation publique à sa conduite, Hussein le mande en sa présence pendant qu'il tenait un divan. Ali, qui se défiait d'une cour flatteuse mais perfide, s'y rendit néanmoins hardiment, mais suivi de six mille Albanais

fidèles, qui entourèrent la tente du grand-visir. Grâce à cet appareil formidable, il en reçut le meilleur accueil, mais la conférence fut courte. Les Pachas réunis apprirent devant Vidin le débarquement de Bonaparte en Égypte. Ali prévoyant que la guerre éclaterait entre la France et la Turquie, obtint sans peine du grand-visir l'autorisation de se rendre à Janina ; il y revint en poste, afin d'épier les événemens et de les faire tourner à son avantage.

De retour dans son pachalick, au lieu de répandre l'alarme, il parut plus que jamais favorable aux Français ; il s'empressa même d'écrire au gouvernement de Corfou qu'il regardait les circonstances actuelles comme l'événement le plus heureux pour lui, puisqu'il y trouvait l'occasion de prouver de plus en plus son attachement à la France, dont il voulait rester l'allié. On ne devait pas s'étonner, ajoutait-il, s'il rappelait ses troupes de Vidin, s'il en levait de nouvelles, n'ayant d'autre intention que de tenir une neutralité armée vis-à-vis de son gouvernement. Trompé par ces assurances que lui confirmaient ses agens, le général français ne comprit pas les conséquences de l'armement d'Ali, qui déjà se

préparait à une guerre provoquée par la plus injuste agression.

Vainement Bonaparte, après avoir envahi l'Égypte, envoya-t-il un aviso en France, avec ordre de toucher aux îles Ioniennes pour donner l'éveil aux généraux qui commandaient à Corfou. Ils s'abusèrent jusqu'au dernier moment sur les dispositions d'Ali Pacha, qui, toujours attentif à profiter des circonstances, prévoyait que les îles Ioniennes pourraient bientôt changer de maître.

Il fut instruit de bonne heure par les agens qu'il entretenait à la Porte-Ottomane, qu'une déclaration de guerre à la France était imminente; qu'un armement considérable de Russes et de Turcs se préparait à arracher les Sept-Isles à une puissance qui avait manifesté l'intention d'en faire un point central d'où l'on pût attaquer la Turquie d'Europe. Ali forma aussitôt le plan de s'en emparer lui-même par ruse. Il fit offrir son alliance aux généraux français, à la condition de lui livrer Sainte-Maure, les postes de Terre-Ferme, et d'admettre une partie de ses troupes dans la place de Corfou, pour coopérer à sa défense. Mais on ne put s'entendre, soit que cette ouverture de la part d'Ali ne parût qu'un arti-

fice, soit qu'elle se trouvât contraire aux instructions données par le gouvernement français aux généraux qui commandaient dans l'archipel ionien.

Malgré tous les efforts du général Chabot, qui avait succédé au général Gentili dans le gouvernement de Corfou, sa division se trouvait dans un état de défense incomplet : le défaut de communication prompte et fréquente avec l'armée d'Italie en était cause. Depuis l'expédition d'Égypte, d'ailleurs, presque tous les bâtimens de guerre français avaient quitté l'Adriatique. Les forces de terre étaient réduites à trois mille six cents hommes. Le général Chabot ne pouvant plus se dissimuler sa position critique, fit d'abord une tournée militaire dans les îles et les arrondissemens continentaux de sa division. Il partit le 13 septembre 1798, accompagné du général Verrières, commandant l'artillerie, et de plusieurs officiers d'état-major.

De son côté, Ali Pacha, décidé dans sa marche politique, et affichant un grand zèle pour le Croissant, expédia courrier sur courrier à Constantinople, pour représenter que les villes maritimes ci-devant vénitiennes occupant les points les plus importans de la côte, privaient l'Épire de toute communication

avec la mer, et de toute défense militaire extérieure. Il ajoutait que, sans la possession de la côte, il n'aurait jamais ni liberté de commerce ni sûreté contre une attaque. Ayant ainsi inspiré au divan la résolution de s'emparer des villes ex-vénitiennes de terre-ferme, il offrit d'agir de concert avec les alliés, en se chargeant lui-même de réduire ces villes, qui étaient au pouvoir des Français. Ses offres ayant été acceptées, il reçut carte-blanche pour agir, et commença immédiatement à faire quelques démonstrations contre Prévéza.

Le général Chabot avait déjà résolu de mettre ce point à l'abri de toute attaque; et, faisant reconnaître sur l'isthme une position qu'on pût fortifier, il la choisit près de Nicopolis, ordonnant de construire une ligne de petits postes retranchés, terminée par deux fortes redoutes dont les feux pussent se croiser.

Ali, instruit par ses espions que trois cents Français et cinq à six cents Prévézans travaillaient sans relâche au camp retranché de Nicopolis, ordonna, vers la fin de septembre, à ses lieutenans, de rassembler ses bandes turques et albanaises, et de se préparer à marcher contre les Français. Ses ordres furent

exécutés avec tant de promptitude, que, dès les premiers jours d'octobre, un grand nombre de Turco-Albanais se cantonnèrent dans les villages voisins du fort de Butrinto, et envoyèrent des patrouilles en avant. Dans la vue de dissiper tout soupçon sur sa fidélité envers la Porte-Ottomane, Ali commença les hostilités contre les Français par un trait de perfidie.

Il écrivit à l'adjudant-général Roza, qui, pendant la tournée du général Chabot, commandait à Corfou, pour l'inviter à une conférence dans le bourg de Philatès, situé en Basse-Albanie. Cet officier, qu'Ali avait comblé de marques d'amitié et d'honneur, se persuada qu'il n'existait aucune duplicité dans l'âme du Pacha, et se rendit près de lui sans défiance. Ali le reçoit avec un air de bonté et des manières prévenantes; il l'invite à dîner et tire de lui, dans l'épanchement, des informations sur la situation militaire de Corfou. Le repas fini, on saisit le général français par son ordre; on le garrotte sur un cheval, et on le conduit à Janina, où il est jeté dans un cachot infect, comme un espion envoyé de Corfou pour exciter une révolution en Épire. Avant que rien ne se divulgue, Ali veut essayer le même stratagème envers le commandant

du fort de Butrinto ; mais ce dernier se borne à envoyer au lieu fixé pour la conférence, le sous-lieutenant Steil, accompagné du chapelain grec du fort : tous deux éprouvent le sort de l'adjudant-général Roza.

Ali, levant tout-à-fait le masque, fit suivre cette double perfidie par l'attaque du fort de Butrinto, qui fut presque entièrement investi par un corps d'Albanais. Le général Chabot y accourt avec un renfort. Dans une reconnaissance, il est subitement enveloppé par la cavalerie d'Ali Pacha. Il était prêt à se donner la mort pour ne pas tomber vivant dans les mains de pareils ennemis, quand un peloton de grenadiers survient et le délivre. « Général, » lui dit l'un d'eux, je viens de voir trancher » la tête à un de mes camarades blessé. » Tel était, en effet, l'usage féroce des troupes albanaises. On n'eut que le temps de rentrer dans le fort, après avoir perdu cinquante soldats et deux officiers. Les généraux étant repassés à Corfou, le conseil de défense décida qu'on évacuerait et qu'on ferait sauter le fort de Butrinto, ce qui fut exécuté aussitôt ; mais on crut devoir garder Prévéza, comme si un promontoire isolé pouvait être de quelque importance ! Déjà les plus riches habitans, intimidés par les menaces d'Ali, s'enfuyaient

à Corfou et à Saint-Maure avec leurs familles et leurs effets les plus précieux. Chargé de défendre Prévéza, le général Lasalcette vint à Nicopolis, fit reprendre et pousser les travaux du camp, et arma les Grecs. Ils paraissaient enflammés de courage, ayant tout à perdre si Ali restait victorieux. D'un autre côté, on venait d'accepter les offres des Souliotes, qui, d'eux-mêmes, avaient proposé de se ranger sous les drapeaux français. On se hâta de leur faire passer des armes et des munitions. Que n'allaient pas faire les Grecs, animés du double désir de la vengeance et de la liberté, avec l'appui des vainqueurs de l'Italie? Telle était l'illusion de nos généraux.

Mais Ali voulait attaquer les Français avant qu'ils ne fussent à couvert derrière de nouveaux ouvrages. On n'avait encore pu élever qu'une seule redoute et quelques parties de retranchemens, lorsque, le 22 octobre, on le vit s'avancer à la tête de son armée, forte de quatre mille fantassins et de deux à trois mille chevaux. Ali était accompagné de son fils Mouctar, qui alors le surpassait en réputation de cruauté. Le général Lasalcette, n'ayant sous ses ordres que sept cents hommes, dont quatre cents Français environ, éta-

blit aussitôt ses troupes sur la ligne des retranchemens, qui n'étaient encore qu'ébauchés. Vers minuit, l'avant-garde d'Ali, composée de cinq cents Albanais d'élite, vint attaquer la tête du camp. Un feu vif la repoussa avec perte, jusqu'à l'ancien théâtre de Nicopolis.

Cependant les Souliotes ne paraissaient point : on apercevait une incertitude sinistre dans les rangs des auxiliaires grecs. Les émissaires d'Ali s'étaient introduits à Prévéza, où ils semaient la terreur, la discorde, et des germes de défections. Au point du jour, toute son armée descend des hauteurs en face du camp, brandissant ses armes, et poussant des cris sauvages. Ali allait combattre sur le lieu même où s'était posté le vainqueur d'Antoine après la bataille d'Actium, prêt à fuir au premier signal d'un revers. Lui-même, au premier coup de canon, montant sur la tour de Micalitcheli, vit, à l'exemple d'Auguste, commencer l'action qui allait décider de son existence politique. Son armée, traversant le vallon avec rapidité, malgré les boulets et la mitraille, se précipita sur la ligne française avec une impétuosité égale à la bravoure que leur opposèrent les Gallo-Grecs : ils étaient placés sur deux rangs, soutenus par plu-

sieurs bouches à feu, dont la mitraille jonch'a en un instant la terre des cadavres de leurs ennemis. Un moment effrayés, les Albanois reculent; mais à ce premier sentiment de terreur succède une fureur aveugle excitée par les encouragemens de Mouctar et par l'idée qu'aucun de leurs mouvemens n'échappait à la vue perçante d'Ali-Pacha. Ils reviennent plus terribles à la charge, vers le centre de la ligne. Là, plusieurs capitaines prévézans prenant la fuite, entraînent les soldats qu'ils commandent. Le général français voyant ce désordre au centre, veut faire serrer les ailes: il n'en a pas le temps. Mouctar se précipite à la tête de sa cavalerie dans l'espace laissé vide; une partie de l'armée turque pénètre après lui, et les deux ailes de la ligne française se trouvent enveloppés à la fois. Alors il n'y eut plus d'espoir de salut; mais que d'actions pleines de valeur signalèrent la glorieuse agonie de cette poignée de braves! Gabory, Richemont, vous avez mérité dans cette lutte inégale la mention de l'histoire! Plusieurs de nos soldats présentaient encore des groupes isolés qui résistaient aux flots des Musulmans, dont ils faisaient un affreux carnage avant de succomber sous le nombre. Le général Lasalcette, ralliant vingt-cinq hommes de différens

grades et de différens corps, venait de s'enfermer dans une redoute ; mais là, se voyant sur le point d'être forcé, il arbora un mouchoir blanc au bout de son sabre. A ce signal, les Turcs entrent dans la redoute et il remet ses armes à l'un des lieutenans d'Ali. Le reste des siens suit son exemple; un sous-lieutenant et deux grenadiers préfèrent mourir les armes à la main, et sont à l'instant massacrés. Ali, comme Octave, n'était descendu de sa retraite que pour assister au massacre des blessés et au partage des dépouilles des vaincus. Des torrens de flammes et de fumée annonçaient déjà que les habitans de la malheureuse ville de Prévéza expiaient leur lâche désertion. C'était en vain qu'ils avaient espéré désarmer le vainqueur : leurs femmes violées ou fuyant sur des barques, leurs maisons, qui s'écroulaient au milieu d'un vaste incendie, étaient les présages affreux du sort qui leur était réservé.

Cependant Ali à cheval, à la tête de ses gardes, courait de tous côtés pour faire cesser le carnage et sauver les Français, que la mort avait épargnés ; mais la nuit seule qui survint, put mettre enfin un terme à l'effusion du sang. Déjà les Turco-Albanais avaient élevé sur le champ de bataille un épouvan-

table trophée à la victoire avec les têtes des morts et des blessés.

Le lendemain, le soleil éclaira une scène de barbarie plus froide et plus atroce. Ali voulait encore du sang pour célébrer sa victoire; c'était pour lui la fête de la vengeance. Tel que l'ange de la mort, il apparut sur les ruines fumantes de Prévéza. Placé sur le balcon de la douane que le feu avait épargné, il commande d'amener devant lui cent soixante et dix Grecs pris les armes à la main, et qui invoquaient une capitulation. Il les fait tirer lentement, l'un après l'autre, de la sentine d'un vaisseau où ils avaient été jetés la veille : on les traînait par les cheveux. En vain ils élèvent vers lui leurs mains suppliantes; il ne répondait à leurs gémissemens, qu'en donnant le signal qui faisait tomber chaque tète. A mesure que les victimes étaient frappées, des acclamations se faisaient entendre, et on se précipitait sur leurs dépouilles! Cependant vers la fin des supplices, le bras du nègre qui n'avait cessé de frapper s'arrêta; ses genoux fléchirent et soit épuisement, soit suffocation produite par l'exhalaison des cadavres, il rendit, sur le tas de victimes qu'il avait lui-même immolées, le dernier

soupir aux yeux même d'Ali, dont il était le féroce instrument.

Là ne s'arrêtèrent point encore les suites du désastre de Nicopolis et de Prévéza. Une centaine de Français prisonniers, conduits d'abord vers un monceau hideux qui n'offrait aux regards qu'un mélange de cheveux et de sang, y reconnurent les têtes de leurs infortunés compagnons d'armes. On les contraignit à force de coups de bâtons et de sabre, à dépouiller ces têtes, à en saler les peaux et à les transporter eux-mêmes à Janina. Les outrages les plus sanglans, les traitemens les plus barbares leur furent prodigués sur la route et dans la capitale de l'Albanie. De là on les fit partir pour Constantinople à travers tout le nord de la Grèce, par l'hiver le plus rude; beaucoup de ces infortunés périrent de froid, de faim et de fatigue. Dès que l'un d'eux paraissait se traîner avec peine, un de ses féroces conducteurs le terrassait, lui coupait la tête, et la donnait à porter à ses compagnons. Arrivés à Constantinople, officiers et soldats furent jetés dans un bagne. On n'enferma aux Sept-Tours que le général Lasalcette, l'adjudant-général Roza et le chef de brigade Hotte.

Le nom d'Ali venait d'acquérir par ces affreux exploits, une célébrité extraordinaire. La Porte-Ottomane voulant récompenser l'heureux Pacha, lui envoya la troisième queue. Sa puissance s'accrut avec sa renommée. Les Albanais, dont les derniers succès avaient exalté le courage, occupèrent militairement Butrinto, Prévéza, Vonitza et toute cette côte d'où ils dominaient le golfe d'Ambracie et le revers méridional des montagnes de Souli. Ali Pacha pouvait désormais surveiller les mouvemens des Souliotes, ainsi que ceux de Parga, réfuge de ses ennemis. Telle était déjà sa réputation européenne, que l'amiral Nelson arrêtant sa flotte au milieu de la mer Égée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Prévéza, et lui témoigner combien il eut désiré descendre lui-même aux rivages de Nicopolis, pour venir embrasser le *héros de l'Épire.*

Enflé de ses succès, complimenté par Nelson, comblé d'honneurs par son gouvernement, Ali Pacha fut invité par les alliés à concourir aux opérations du siége de Corfou, déjà commencé par les escadres combinées de la Russie et de la Porte. Les Russes, secondés par les habitans de l'île, venaient de se rendre maîtres de quelques points fortifiés. Quoique

la saison fut déjà avancée, le détroit qui sépare Corfou des côtes voisines de l'Épire n'avait point encore perdu le charme de ses perspectives ni les grâces de la verdure qui l'embellissent. Le canal était animé par la scène variée d'une multitude de vaisseaux qui, déployant leurs voiles, fendaient les ondes avec rapidité pour examiner ce qui se passait à l'horison, ou pour aller provoquer le feu de l'artillerie française. La différence de construction, de mâture et de couleurs, de coupe dans les vaisseaux de haut-bord, dans les frégates et jusque dans les barques légères qui allaient sans cesse de la terre ferme à la flotte, ce faste de tant de pavillons, parmi lesquels le croissant brillait sur un fond écarlate, étalaient une pompe nouvelle sur ces mers témoins de tant de batailles.

Cependant, on pouvait juger par le défaut d'ensemble dans les rapports et jusque dans l'ordre des signaux, de la méfiance qui régnait déjà entre deux nations que les combinaisons d'une politique forcée unissaient momentanément. D'autres indices étaient de nature aussi à dissiper toute illusion; car, si les Russes traitaient les Turcs avec mépris, ceux-ci, par une haine concentrée, mais qui se décélait, montraient leur antipathie pour

des alliés qu'ils auraient traités plus volontiers en ennemis naturels.

Dans ces alliés incommodes, Ali Pacha trouva des contempteurs qui s'étudièrent à faire échouer ses projets dans l'archipel Ionien. Tandis que leur flotte, qui mettait dans ses mouvemens autant de lenteur qu'Ali apportait de célérité dans les siens, effectuait lentement ses opérations dans les parages de Zante et de Cerigo, le Pacha parut, tout-à-coup, à la tête de son armée, sur le rivage de Playa, en face de l'île et de la ville de Sainte-Maure, qu'il somma aussitôt de se rendre, à peine d'être traitée comme Prévéza. L'épouvante semant la division parmi les insulaires, une partie se montrait disposée à se révolter contre la garnison française et à se déclarer pour Ali. Mais un capitaine grec, nommé Vlosopulo, attaché au service de Russie, ayant appris par hasard le danger auquel Sainte-Maure était exposée, fit voile dans cette direction. Rencontrant d'abord la flotille d'Ali, qui s'était emparée de cinquante barques remplies de malheureux Prévézans, il se rendit avec l'uniforme russe à bord du bâtiment que montait le commandant de la flotille. Là, il lui ordonne, par l'entremise d'un interprète, de mettre en liberté les Pré-

vézans avec leurs barques et tout ce qui leur appartenait, à peine de déplaire à l'amiral russe Oczakoff. Pris par surprise, le commandant Albanais obéit; et Vlosopulo après avoir escorté et mis en sûreté les fugitifs, ne perd pas un instant pour faire voile vers Sainte-Maure. Il arrive assez à temps pour arrêter les manœuvres d'Ali Pacha au moment même où ses agens négociaient avec les insulaires la reddition de l'île, sans conditions.

Ali, piqué contre les Russes et contre les Grecs, tourne aussitôt ses pensées du côté de Parga. Il avait écrit une lettre aux primats de la ville, immédiatement après la prise de Prévéza, en les sommant de se soumettre à son autorité. N'ayant reçu aucune réponse, il leur en écrivit un seconde à laquelle les Parganiotes répondirent avec courage et fermeté, rejetant ses ouvertures et méprisant ses menaces. Ils conclurent même une alliance offensive et défensive avec les Souliotes, qui se repentaient trop tard de n'avoir pas saisi l'instant où Ali avait à combattre les habitans de Prévéza et les troupes françaises, pour écraser le serpent qui devait tôt ou tard les étouffer dans ses replis. Ayant échoué contre Sainte-Maure et contre Parga, le rusé

Albanais s'empara de Gominitza, sur la même côte. Il vint ensuite établir son camp à Butrinto, près du village appelé Mauroli. De cette position, il dominait sur la mer, ne voyant pas sans inquiétude les Russes si voisins de son Pachalick. Pour en couvrir les frontières contre une invasion inopinée, qu'il redoutait autant de leur part que de celle des Turcs même, dont il suspectait les dispositions à son égard, il porta en avant un corps d'observation qui prit part en même temps aux opérations du siége de Corfou. Le nombre de ses soldats qui, tour-à-tour, allaient combattre dans l'île, était à peu près de six mille. Cette position le mettait à l'abri de toute surprise extérieure et en état de profiter des événemens. Si le pays lui offrait peu de ressources, il y suppléait par celles qui lui venaient de l'intérieur.

Le siége de Corfou continuait avec succès et Ali en attendait l'issue avec impatience, lorsqu'un pirate barbaresque venant à passer, reçut l'ordre de s'arrêter au mouillage dans le canal. Il avait à bord plusieurs prisonniers français qui, après avoir fait partie de l'expédition d'Égypte, venaient d'être capturés dans leur traversée pour Malte et pour l'Italie. Deux d'entre eux, M. Gérard et

l'adjudant-général Beauvais, furent d'abord livrés à Cadir-Bey, commandant des forces navales turques. Mais Orouschs (c'était le nom du pirate) tint enchaînés à la sentine pour les soustraire aux regards et les faire oublier, le colonel du génie Poitevin, le colonel d'artillerie Charbonnel et M. Bessières, l'un des savans qui avaient accompagné Bonaparte en Égypte. Telle était l'horreur de leur situation, que non-seulement on les accablait d'outrages, mais que, pour soutenir les restes d'une vie languissante, on les avait réduits à un verre d'eau fétide et à un morceau de biscuit moisi et rempli de vers. Malgré les précautions du pirate, le bruit s'était répandu qu'il tenait en son pouvoir des prisonniers de marque possesseurs de malles remplies de sequins. Les chefs de l'armée ne crurent pas un mot de ce récit, que la soldatesque turque, avide de merveilleux, saisissait avec empressement. Dans l'intervalle, la présence des navires mouillés dans le canal contrariant les évolutions et les vues de l'amiral russe qui dirigeait les opérations, l'ordre de s'éloigner fut intimé au barbaresque. Il fit voile aussitôt pour le port de Butrinto où était campé Ali Pacha. Ses mains fumaient encore du sang des français morts sur le

champ de bataille de Nicopolis. A peine le pirate eut-il jeté l'ancre à la vue du camp, que le bruit se propagea qu'il avait à bord des personnages d'une haute importance. Ali, pour s'assurer de la vérité, vint lui-même sur son kirlanguitch, mot turc qui signifie hirondelle, et qu'on donne à ces petits bâtimens, à cause de leur légèreté et de la rapidité de leur marche. Il manda de son bord le pirate, qui le détrompa et s'offrit de lui remettre les prisonniers. Sa proposition ayant été acceptée, on délivra aussitôt de leurs fers les officiers français qui furent présentés au Pacha et livrés par Orouschs. Quel que fut le sort qui les attendit, il ne pouvait qu'être préférable à celui qu'ils venaient d'éprouver. Le Pacha se fit apporter leurs papiers, et revint au camp. Les prisonniers, abandonnés au milieu de son armée, n'eurent d'autres interprêtes auprès de lui que son médecin nommé Tasoni, espèce d'aventurier, et le *grammaticos* ou secrétaire d'Ali, qui, parlant le français avec pureté, fut long-temps leur appui et leur protecteur auprès du Pacha. Ils apprirent par son canal qu'il se plaignait du manque de confiance des généraux français commandant à Corfou, auxquels il avait demandé de s'allier pour faire cause commune.

Aigri alors contre les Russes, peut-être regrettait-il sincèrement que les Français n'eussent fait avant les hostilités aucun cas de ses ouvertures. Quoiqu'il en soit, il traita les prisonniers avec humanité, faisant même arracher, par son *grammaticos*, leurs domestiques des mains du corsaire. Pendant douze jours, ils restèrent au camp de Butrinto. Là, dépouillés de leurs effets et presque sans vêtemens, ils eurent à souffrir des premières rigueurs d'un hiver précoce.

L'armée d'Ali était composée d'Albanais accoutumés à la température froide des montagnes, et qui, vêtus d'épaisses capotes, semblaient inaccessibles aux atteintes des frimats. Tant que durait le jour, ils étaient occupés ou à lutter dans le camp ou à danser ou à chanter leurs chansons nationales, qui remontent au temps de Scanderbeg. Leur sobriété leur faisait trouver excellente une légère ration de pain de froment ou de maïs, qu'on leur distribuait soit avec des sardines salées soit avec des olives noires. Bien différent des Turcs qui mettent leur bonheur à vivre dans l'indolence, on les voyait perpétuellement en action, faisant éclater leur joie à l'approche des dangers, lorsqu'il s'agissait d'aller prendre part aux opérations du siége.

Avides de périls, ils s'empressaient de courir au rivage. Tout succès, ils se l'attribuaient, se gardant bien d'avouer une défaite. Etaient-ils repoussés, ils se contentaient de dire qu'ils n'avaient pas été vainqueurs. Apportaient-ils une tête, ils faisaient retentir bien haut ce faible avantage. Chargés d'armes et contens de leur sort, couchés pendant la nuit sur leurs épaisses capotes, la tête à peine couverte, les jambes défendues par des cothurnes, ils s'estimaient heureux de vivre au milieu d'un camp. Aussi, n'aurait-on pas trouvé vingt malades dans cette armée qui s'élevait à plus de six mille hommes. Ali, toujours Albanais, ne parlant que cette langue ou bien le grec, mettait tout son bonheur à commander de tels soldats auxquels il devait son élévation.

Corfou pris et occupé par les alliés, il se vit contraint de retirer ses troupes de ses nouvelles possessions continentales, et il en conçut contre les Russes une haine dont la flamme n'a jamais cessé de brûler dans son cœur. Elle fut encore attisée par l'amiral Oczakoff, qui sollicita et obtint pour Mustapha la restitution du pachalick de Delvino, que la Porte lui avait retiré pour en investir Ali. Toutefois le sultan, pour le dédommager et

pour reconnaître les services qu'il avait rendus dans cette campagne, lui adressa des remercimens publics, en lui envoyant le kelick-caftan, ou pelisse en hermine et un sabre enrichi de brillans. Afin que rien ne manquât à son élévation, il reçut le diplôme de Roumélie-Valisi, ou vice roi de la Romanie, dignité qui confère le titre de visir à celui qui en est revêtu. C'était le comble de la faveur.

Au moment de reporter ses troupes dans l'intérieur de l'Épire, Ali songea aux officiers français; il les fit partir pour Janina, ne retenant auprès de lui que le colonel Charbonnel, sur qui il avait des vues. Il se proposait de l'employer à former une école de tir à Bonila, près de Janina, où il avait un palais, des jardins et une école d'artillerie. Ali lui donna l'autorité sur ses canonniers, et affranchit en sa faveur les autres prisonniers français de l'état de réclusion.

Voulant différer en tout des visirs de la Turquie, et accoutumé d'ailleurs à une vie agitée et belliqueuse, Ali continua de parcourir les différentes parties de son territoire, afin de tenir les peuples dans l'obéissance, ou de se faire des amis et des créatures. Cette fois, il désira revoir les lieux qui l'avaient vu

naître et parcourir les champs témoins de ses premières armes. Il prit la route de Tépéleni, se faisant accompagner par M. Bessières, l'un des Français relégués à sa cour. En sortant de Janina pour se rendre dans la haute Albanie, le visir et sa suite, après avoir longé le rivage méridional du lac, firent leur première halte dans un monastère du mont Tomarus. De là, on gagna le vallée d'Argyro-Castron, qui, en se contournant à l'Ouest, s'étend jusqu'à Vallona, qui est l'antique Aulone. Ali passa la nuit à Argyro-Castron, éloigné de dix lieues de Janina, et jadis chef-lieu d'un Pachalick à deux queues. Cette ville, qui lui avait résisté long-temps, et qui avait cédé à ses armes, était gouvernée alors par une de ses créatures. Tout y est fertile et riant, mais les hommes y ont les mœurs sauvages, et vivent dans un état de guerre habituel. Le pays qu'Ali Pacha parcourut ensuite était montueux et couvert de bois; il suivit la direction du Nord, toujours dans les rochers, ou bien au milieu des forêts. Il s'approcha ainsi de Tépéleni, sa ville natale, encaissée de tous côtés par des montagnes arides, et placée comme dans un entonnoir. La peste qui affligeait quelques cantons de l'Albanie, venait de s'y déclarer. Ali, peu

imbu des idées de la prédestination, se garda d'y entrer; il remit à un temps plus opportun la construction du palais et du sérail qu'il se proposait d'y faire bâtir. Prenant la route de Zagori, également boisée et montueuse, il revint à Janina, où sa présence était nécessaire pour réprimer Moustapha, Pacha de Delvino. Ce Pacha s'appuyait sur la protection des Russes qui occupaient Corfou, et il comptait sur une diversion de la part des Souliotes.

Ali vint d'abord reconnaître, à Bonila, où en était son nouvel établissement d'artillerie. Il voulut assister au tir des bombes, et mettre à l'épreuve l'adresse de ses bombardiers en la comparant à celle du colonel français qu'il venait de placer à la tête de l'école. Le jour du concours venu, le Visir, les deux Pachas ses fils, suivis de toute la cour, des baloucks-bachis, des agas, des capitaines albanais, enfin de la garnison entière de la capitale, se rendirent à Bonila. Ali fit dresser une petite tente, et il la donna pour but. Les deux premières bombes furent lancées par le colonel Charbonnel. La première tomba au-delà du but, et la seconde en deçà, mais toutes deux dans la direction. Il allait rectifier son troisième coup, lorsqu'Ali fit signe

à ses bombardiers de tirer; ils commencèrent le feu, mais aucune de leurs bombes ne toucha le but; toutes tombèrent hors de direction. A la sixième, le visir ordonna de cesser en les traitant d'ignorans et de maladroits. Il dit alors au colonel de recommencer. Comme il avait eu le temps de charger lui-même une bombe, et de l'armer d'une fusée préparée d'avance, il calcula la charge du mortier, d'après le résultat des deux premières portées, de façon que la bombe vint tomber sur un des piquets de la tente qui servait de but, et par son explosion la fit sauter en l'air. Ce ne fut alors qu'un cri d'allégresse. La galerie du sérail de Bonila, qui dominait la batterie, et sur laquelle se trouvaient les Pachas et la cour, retentit d'acclamations. Tous ceux qui y étaient se levèrent (Ali Pacha excepté, qui resta assis avec son médecin), et vinrent à la batterie. Veli Pacha, d'après l'ordre de son père, prit le colonel par la main, et vint le présenter au Visir, dont il reçut les félicitations, et une pelisse. Il l'investit en même temps de toute sa confiance comme topdgi et comparadgi bachi, c'est-à-dire chef des canonniers et des bombardiers.

Le lendemain, le colonel reçut, au nom

du Vizir, un habit complet à la turque. Chargé de l'instruction de plusieurs jeunes gens grecs et turcs, qui devaient former le personnel de l'artillerie, ses fonctions établirent des relations fréquentes entre le Vizir et lui, ce qui mit les officiers français en crédit. La guerre ayant été déclarée à Moustapha, Pacha de Delvino, le colonel reçut l'ordre de préparer un petit équipage de campagne et de siége. Il fit construire à la hâte des affuts, et disposer tout ce qui était nécessaire pour l'artillerie. Le paysans grecs, mis en réquisition pour traîner les canons et les mortiers jusqu'à la frontière de Moustapha, prirent part à l'expédition sous le commandement de leurs papas, qui étaient les capitaines de cette singulière milice.

Les guerres que se font entre eux les Pachas n'entraînent ni d'aussi grandes ni d'aussi longues calamités que celles qui éclatent entre souverains : elles sont l'image de ces querelles qui, dans tous les temps, déchirèrent la Grèce; un Pacha ou un Aga vident leurs différens par les armes; et une nuit, une semaine, ou l'espace d'un mois, voient se relever l'olivier de la paix ou consommer la destruction et la fuite d'un des contendans. On fait alors main-basse sur les trou-

peaux ; on arrache parfois quelques pieds d'oliviers, et les haines, ensuite, par la force des choses, s'assoupissent et s'oublient.

Quand l'armée d'Ali se fut avancée sur les frontières du Pacha de Delvino, et que les Albanais eurent fait retentir l'écho des montagnes de leurs brokovalos, ou chansons de guerre, ils commencèrent à vivre aux dépens de l'ennemi. Moustapha, qui se tenait sur la défensive, ne venant présenter aucune force pour disputer les positions qui couvraient la ville, on en approcha presque sans coup férir, pour en former le siége. Delvino, enclavée dans les domaines d'Ali, est située sur une hauteur et environnée de positions militaires avantageuses. On y voit un château dont les fortifications remontent à plusieurs siècles, et qui ne saurait être d'un grand secours pour une ville assez forte par sa propre assiette. Sa population est de huit mille habitans.

Ali ne jugea point à propos de l'emporter de vive force, et peut-être voulut-il en cette occasion se donner le plaisir de voir l'effet de son artillerie. On lança en conséquence des bombes sur la ville, et Moustapha Pacha finit par obtempérer aux volontés du visir de Janina.

Rentré dans sa capitale, le visir y trouva

l'ordre et la paix, qui régnaient aussi sur les grandes routes; les *kleftes* avaient disparu; les Beys, prosternés devant le trône du Visir, n'osaient plus guerroyer entre eux. Ali, dans son gouvernement, prenait pour guide le principe si connu des oppresseurs, celui de tout réduire à un despotisme régulier et à une police vigilante. Sa police pénétrait jusque dans le sanctuaire des familles. Ses propres fils n'en étaient pas à l'abri. La fin tragique de la belle Phrosine, condamnée au supplice au mois de janvier 1801, à cause de sa liaison avec Mouctar, fils d'Ali, laissa long-temps dans Janina, parmi les Grecs, une impression de tristesse, de regrets et de douleur. Cette jeune beauté était célèbre dans Janina, moins encore par ses grâces et par ses attraits, que par l'élégance de ses manières, la vivacité et le charme de son esprit. Grecque de naissance, riche de son patrimoine, épouse et mère (elle avait épousé un jeune grec opulent), tout semblait se complaire à la rendre heureuse. Malheureusement elle avait renoncé à cette vie de réclusion qui, en Épire, comme dans le reste de l'empire turc, est le partage ordinaire des femmes. Phrosine était devenue l'âme et la vie de la société de Janina. Les hommes les plus graves parlaient avec

enthousiasme de ses talens et du charme que leur procurait sa conversation. Mouctar, fils aîné du Visir, ne put résister à tant d'attraits; il devint épris, et résolut la conquête de la belle grecque. Il saisit le moment où son époux, entraîné dans des affaires de commerce, se vit obligé de passer à Venise. Funeste séparation! Phrosine fut d'abord effrayée de l'amour qu'elle inspirait à Mouctar; il n'en devint que plus pressant, et Phrosine, oubliant ses devoirs, ne tarda pas à s'enorgueillir d'avoir mis un Pacha dans ses fers. Ne redoutant aucune rivale, elle disposait seule d'un crédit qui flattait sa vanité; et Mouctar heureux, n'en était chaque jour que plus passionné et plus soumis. Un réfroidissement entre lui et sa femme, trop négligée, marqua le progrès de sa nouvelle passion; elle fit naître la plus violente jalousie dans le cœur impérieux de la fille d'Ibrahim, qui fit partager son ressentiment à sa sœur, femme de Véli Pacha. Un laps de temps trop long à leur gré, se passa avant qu'elles pussent obtenir quelques preuves contre l'objet de leur haine. Enfin, une occasion se présente dans l'absence de Mouctar, forcé de s'éloigner pour marcher contre un rebelle de la Romélie, et elles la saisissent avec empresse-

ment. Une bague de grand prix, enrichie de brillans, est apportée un jour par un joaillier, à la femme de Mouctar; elle la reconnaît aussitôt : c'était un présent de noce fait à son infidèle époux. Le joaillier questionné, répond qu'il a été chargé de vendre cette bague par la belle Phrosine. En possession de ce bijoux, la femme de Mouctar envoie chercher sa sœur, et toutes deux se rendent au palais du Visir. Admises en sa présence, elles versent des larmes, embrassent ses genoux, réclament justice des intrigues de la belle grecque, accusent non-seulement son incontinence, mais sa cupidité, en demandant si les richesses de leurs époux doivent tomber dans ses mains? Soit qu'Ali eût lui-même, comme on le supposait, une intrigue criminelle avec la femme de Véli Pacha, son second fils, et qu'il ne pût rien refuser à ses sollicitations ; soit qu'il fût redevable réellement à ses deux brus de son influence dans la Haute-Albanie, ayant déjà, par leur moyen, arraché à Ibrahim leur père, une portion importante de territoire, il leur jura par la barbe de Mahomet, qu'il satisferait leur juste désir de vengeance. Il ne veut charger aucun de ses officiers de l'exécution de ses ordres, pour ne pas les exposer au ressentiment de Mouctar, absent. Lui-même se

rend, pendant la nuit, accompagné de quelques gardes, dans la maison de Phrosine. S'étant fait ouvrir la porte, et tenant à la main une lampe, il entre dans la chambre où elle était couchée, l'éveille brusquement, lui montre la bague et lui demande si elle la reconnaît. La malheureuse Phrosine, éperdue, lit sur-le-champ son arrêt sur le front sévère du Visir. Le désaveu eût été inutile. Elle rassemble ses bijoux, les dépose à ses pieds, et le conjure par ses entrailles paternelles, par ce fils qu'elle a trop aimé, et dont l'amour fit son malheur, d'épargner une mère jusqu'alors innocente. Ses larmes, ses prières ne peuvent fléchir Ali, qui a résolu sa perte. Il lui commande de se lever et de le suivre, ne permettant qu'à son esclave favorite de l'accompagner. Arrivés dans la cour, il ordonne à ses gardes de les conduire toutes deux dans une église grecque, sur les bords du lac, où quelques instans après, une vingtaine des plus viles prostituées, sont aussi amenées par ses ordres. Elles y passent la nuit en prières, regardant chaque instant qui s'écoule comme le dernier de leur vie. Le jour suivant se passe pourtant sans que l'ordre fatal soit donné. Ali semblait ressentir quelque pitié ou éprouver quelque remords. Il hésitait à signer l'arrêt qui, chez

les Musulmans, punit du dernier supplice l'incontinence, le châtiment étant le même pour les femmes turques et pour les grecques. Il dit depuis qu'il n'avait suspendu la sentence que dans l'espoir qu'on viendrait dans l'intervalle lui demander la grâce des coupables. L'arrêt de mort étant donné, la nuit suivante on les place sur une barque, on les conduit à quelque distance sur le lac; et là, chacune enfermée à son tour dans un sac de cuir, est précipitée dans les flots. Phrosine et sa fidèle esclave, profitant d'un moment de distraction de la part des gardes, s'embrassent tendrement; et, serrées l'une contre l'autre, se précipitent elles-mêmes dans le lac, pour mourir ensemble.

Des bruits de guerre vinrent faire diversion et occupèrent bientôt toutes les pensées d'Ali. Ayant toujours des vues sur les officiers français prisonniers, il les mande et leur promet formellement leur délivrance, mais successivement, afin de ne pas mécontenter la Porte, qui les savait relégués en Épire. Il leur fit en même temps des protestations d'amitié; et, entrant dans quelques détails sur la discipline européenne, se répandit en éloges sur la bravoure et sur la gloire des armées françaises. C'étaient les Russes, qu'il avait en haine;

leur voisinage à Corfou l'inquiétait. Il savait qu'une liaison intime commençait à s'établir entre la république des Souliotes, Parga et Corfou; delà, pour les Russes, des moyens de semer la dissention dans ses domaines, d'exciter un esprit de sédition contre son pouvoir, de fournir à ses ennemis des armes et des munitions.

Résolu de mettre tout en œuvre pour rompre ces relations inquiétantes, le Visir hâta secrètement les préparatifs d'une nouvelle guerre contre les Souliotes. Le moment était propice. Les passions musulmanes et l'esprit turc lui étaient favorables à cause de ses succès récens contre les chrétiens. Ali s'était attaché à corrompre quelques-unes des principales familles de Souli, où l'on n'était pas assez en garde contre ses séductions et ses artifices. Il comptait particulièrement sur ses intelligences avec Georges Botzari, qui avait gouverné deux ans sa république en qualité de polémarque.

Cependant le nom des Souliotes était devenu un objet de terreur dans toute l'Albanie, et l'esprit des Arnautes était encore frappé du souvenir de leurs dernières défaites. Ali crut devoir les intéresser au succès de cette nouvelle guerre, par des motifs encore plus puissans, s'il était possible, que le désir de la gloire

et la soif des vengeances. Il convoqua une assemblée des Beys et Agas ses alliés, à Janina; et après les avoir réunis dans le Castron, il fit paraître un Scheik vénérable, ministre de la religion du Prophète, qui, prenant le Coran, en expliqua des passages obscurs, y trouva des applications à l'état de l'Albanie et une prophétie qui promettait des succès dans la prochaine expédition. Le Scheik exhorte les Agas et les Beys à entreprendre cette guerre avec le zèle et l'enthousiasme qui distinguèrent les premiers conquérans Ottomans. « Alors, se » levant de son siège, eh bien! dit Ali, si nous » sommes de vrais et de fidèles serviteurs du » Prophète, faisons le serment solennel en in» voquant le saint nom de Mahomet; jurons » que la mort seule pourra nous détourner » de la guerre contre les Souliotes, jusqu'à » ce que cette horde des montagnes soit tom» bée sous nos armes. » L'assemblée entière, plutôt par crainte du Visir que par foi à ses prophéties, baissa la tête en signe d'approbation et prêta le serment de guerre.

Ali, sans perdre un moment, rassembla douze mille hommes de troupes, faisant courir en même temps différens bruits : tantôt il voulait attaquer Parga; tantôt Sainte-Maure; tantôt il projetait d'enlever Corfou aux Rus-

ses ou de faire voile pour l'Égypte, pour en chasser les Français. Tout-à-coup il marche contre les Souliotes. On se trouvait alors au milieu de l'été; les rivières et les torrens étaient à secs ou guéables. Les approches n'en furent que plus faciles.

Les Souliotes entretenus dans l'ignorence des projets du Visir, trompés par les artifices de Georges Botzari qui, aulieu d'acheter des armes et des munitions avec les subsides des Russes les avait distribués à ses amis et à ses créatures, furent pris à l'improviste. Dès que les troupes d'Ali arrivèrent au pied des montagnes, le traître passa dans le camp des Albanais avec ses adhérens. Quoique trahis, les Souliotes ne se laissèrent point abattre. Tzavella était mort; mais le jeune Foto, son fils, soutenait dignement l'honneur de sa race, sous les yeux de sa mère l'héroïne Mosco.

Leurs capitaines s'assemblèrent et résolurent de souffrir toutes les extrémités, plutôt que de courber la tête sous le joug Musulman. Un état exact des ressources en vivres et en munitions, fut dressé; et on fit le dénombrement des troupes, qui s'élevèrent à près de deux milles soldats, commandés par trente-un capitaines. Outre l'amazone Mosco,

qui enflammait le zèle de la multitude, un Caloyer, nommé Samuel, homme dévoré d'enthousiasme, animait ses concitoyens en parcourant leurs rangs une bible dans une main et un sabre de l'autre, faisant tomber des têtes et expliquant des prophéties.

Cependant, l'armée du Visir s'avançait par les districts méridionaux, pour tourner les positions. D'abord, les Souliotes battirent en retraite, laissant tous les villages de la plaine au pouvoir des Arnautes. Ceux-ci, poussant le cri de guerre, les poursuivent avec ardeur dans l'espoir de forcer le premier défilé. Mais là, ils sont écrasés par d'énormes pierres que les Souliotes font rouler du haut de leurs rochers, tandis que des milliers de balles sifflent et arrivent à leur but sans que les assaillans apperçoivent ceux des montagnards qui dirigeaient sur eux le feu de la mousqueterie. Au plus fort du combat, un corps de trois mille hommes d'élites, sous les ordres du Selictar d'Ali, s'efforcent de tourner les Souliotes par la montagne de Bagoritza ; mais Foto accourt avec ses plus braves palikars, et met en déroute les Albanais. Le Visir ordonne alors la retraite ; et se faisant amener Botzari : il lui reproche de l'avoir abusé par de fausses espérances, et finit

par lui ordonner de marcher à la tête de sa compagnie contre ses propres compatriotes. Botzari, dont la vie dépendait d'un signe du Visir, n'osant résister à sa volonté, conduisit sa troupe par des sentiers inconnus, espérant tomber, par surprise, sur Kako-Souli, en même temps que le Visir ferait son attaque sur un autre point, pour attirer l'attention des Souliotes. Soit que ceux-ci fussent informés de la marche du traître, soit qu'à tout événement ils fussent prêts, le Visir ne put pénétrer dans leurs défilés sans y trouver leur corps principal qui lui tint tête, et sans que Botzari ne fut repoussé et sa troupe taillée en pièces; il prit la fuite et mourut de honte et de chagrin, selon les uns, et selon d'autres, mit fin à ses jours par le poison.

Ali, qui avait ordonné la retraite, ne se rebutait pas plus dans ses attaques, que les Souliotes dans leur défense. Il ne cessait, dans ses dépêches, d'exciter la jalousie de la Porte contre les russes, au sujet de l'occupation de Corfou; il finit même par persuader au Divan de lui conférer un pouvoir plus étendu, plus absolu, pour contrebalancer l'influence de la Russie dans les îles Ioniennes et l'empêcher de fomenter des dissentions dans les états subalternes de l'Épire. Un fir-

man lui fut envoyé, qui enjoignit à Pronio, Aga de Paramithia, de même qu'à Hassan, Bey de Margariti et à d'autres chefs indépendans, d'aider le Visir dans toutes ses entreprises. Il reçut ainsi un renfort de quinze cents hommes, dans son camp de Lippa, près des sources de l'Achéron. Alors, il ordonne une attaque générale. Ponio, ami secret des Souliotes, leur en donna l'avis, en leur conseillant de réunir toutes leurs forces et de se présenter hardiment devant un ennemi déjà découragé pas ses précédentes défaites. Les montagnards adhérant à ce conseil judicieux, placèrent la fleur de leur armée sous le commandement de Foto et de Dimo-Drao, leurs deux meilleurs capitaines. Faisant ensuite sortir leurs troupes par les défilés des monts Cassopéens, ils marchèrent droit à l'ennemi qui s'avançait.

Au même moment, un grand orage, mêlé d'éclairs, de grêle et de tonnerre, vint à éclater. Les vents, poussant une grêle épouvantable sur le visage des soldats du Visir, les Souliotes, plus endurcis, profitent de cette circonstance, et tombent sur les Albanais. Ceux-ci soutiennent à peine le premier choc, abandonnés déjà par leurs auxiliaires qui avaient pris la fuite dans les montagnes. Ali

laissa plus de prisonniers que de morts. Son corps principal vint avec peine se rallier à sa réserve, au camp de Lippa. Désespérant de réduire les Souliotes par la force, il résolut de changer son systéme de guerre et de le convertir en blocus.

Il réunit toutes ses troupes, et tint conseil avec ses capitaines. Persuadé qu'ils se refuseraient à monter à l'assaut en colonnes serrées dans les gorges de ces montagnes, il leur rappela les attaques infructueuses faites jusqu'alors, et leur fit part de son dessein de bloquer l'ennemi étroitement. On résolut en conséquence de bâtir des tours et d'élever des redoutes à l'entrée des différents défilés ; en outre, de harceler et d'assiéger sans cesse les montagnards, soit en les canonnant, soit en leur lançant des bombes autant que l'escarpement des lieux pourrait le permettre. Pour ce dernier service, le Visir comptait sur les officiers français prisonniers à Janina. On a vu qu'ils étaient parvenus à s'avancer dans sa faveur. Depuis près de deux ans, il leur promettait sans cesse de les affranchir; mais rien n'indiquait qu'il en eût réellement l'intention. Leur captivité se prolongeait indéfiniment, et tous soupiraient après leur patrie. Aucun engagement, au-

cune parole d'honneur ne leur imposant la loi de rester, ils se concertèrent pour s'affranchir, par la fuite, d'un exil qui leur devenait chaque jour plus insoutenable. Au moment où ils mûrissaient leur projet d'évasion, Ali, préoccupé de son nouveau plan de guerre contre les Souliotes, chargea le colonel Charbonnel d'organiser un petit parc d'artillerie dont il lui donna le commandement. Cet officier, qui avait déjà formé des canonniers au Pacha, et réglé le service de l'artillerie, fut bientôt en mesure de remplir les volontés d'Ali, dont les troupes se mirent presque aussitôt en marche.

Le troisième jour, l'armée musulmane vint planter ses tentes devant le principal défilé de Souli, et commença à s'y fortifier. Le colonel, de son côté, y établit une batterie, et après y être resté quinze jours, les yeux tournés vers ces pics élevés au-dessus des nuages, et devant lesquels Ali sentait son impuissance, il allégua un prétexte pour faire une course à Janina. Tous ses travaux étant terminés, et la réduction de l'ennemi ne pouvant plus être que l'ouvrage du temps, il obtint avec facilité une permission temporaire.

S'étant réuni avec le général Poitevin et

M. Bessières, à Janina, tous trois arrêtèrent définitivement leur projet d'évasion ; ils l'exécutèrent avec le plus grand bonheur, chacun à part et après s'être donnés rendez-vous à Corfou. A cette nouvelle, Ali qui était resté au camp de Souli, où aucun soupçon n'avait pénétré, se sentant blessé dans son amour-propre et se voyant privé des lumières de trois étrangers, qui lui étaient si utiles, entra dans une fureur extrême, et jura de les reprendre. Il expédia des courriers sur tous les points, spécialement vers la frontière maritime de son pachalick, faisant publier qu'il récompenserait généreusement quiconque lui ramènerait les prisonniers, morts ou vifs. Convaincu enfin que sa vigilance s'était trouvée en défaut, il fit pendre le malheureux muletier qui avait contribué à leur évasion. Il porta aussi sa colère sur les autres prisonniers français qui se trouvaient encore à Janina, et les fit enfermer ; ils ne recouvrèrent la liberté que lorsqu'il eut la certitude que les trois fugitifs qu'il avait réclamé à Corfou, venaient d'être livrés au gouvernement turc, et dirigés sur Constantinople.

Cependant, les Souliotes étaient toujours serrés de plus près. Ali divisant son armée en cinq colonnes, occupa l'entrée des prin-

cipaux défilés, faisant construire en une nuit soixante-quatre petites tours qu'il remplaça ensuite par un moindre nombre de redoutes, qui pouvaient contenir chacune de deux à quatre cents hommes. Les chefs de Souli divisèrent aussi leurs forces en cinq corps pour faire face de tous côtés. Une troupe de femmes organisées, étaient chargées du soin des vivres, et parfois remplissaient les fonctions de sentinelles. C'étaient elles aussi qui distribuaient la poudre et les munitions aux soldats pendant l'action; souvent même elles y prenaient une part active. Dès que les redoutes furent achevées, les troupes du Visir firent une attaque générale : elles furent repoussées sur tous les points, ne trouvant de refuge assuré que dans leurs retranchemens.

Après tant d'échecs, le serment prêté par les Beys au commencement de la guerre, pouvait seul les retenir. Ali obtint de la Porte un nouveau firman, qui imposa l'obligation à d'autres Beys et à d'autres Pachas de lui envoyer des renforts. Le Visir de Bérat, Ibrahim lui-même, se vit forcé de fournir deux mille hommes à son dangereux antagoniste.

Après diverses attaques qui tournèrent toutes à l'avantage des Souliotes, Ali, voulant se borner à un blocus rigoureux des dé-

filés, suspendit toute opération active. Il se flattait que la famine et la trahison feraient plus que ses armes : en effet, trois mois s'étaient à peine écoulés, que les Souliotes se trouvèrent réduits à manger les herbes sauvages et l'écorce des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir, avec des restes de farine, ces alimens grossiers, qui réparaient leurs forces défaillantes. Le Visir, en même temps, cherchait à ébranler leur constance par des négociations astucieuses. Tantôt il leur propose des sommes considérables d'argent; tantôt la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides; tantôt il leur fait envisager leur perte comme inévitable, et leur offre d'acheter toutes leurs propriétés, avec faculté de passer librement dans les îles Ioniennes. Mais les Souliotes, ne perdant ni l'espérance ni le courage, répondent: « Que l'Epire était leur patrie, et qu'ils » voulaient vivre et mourir aux lieux qui pos» sédaient les tombeaux de leurs pères. » Neuf mois s'étaient écoulés, depuis qu'abandonnés à eux-mêmes, ils étaient resserrés étroitement comme dans une citadelle. Voulant diminuer les bouches inutiles, ils parvinrent à faire passer, par des sentiers ignorés, un certain nombre de femmes, d'enfans et de vieillards,

que les Russes des îles Ioniennes accueillirent avec hospitalité. Le succès de cette tentative les porta (car leurs dernières ressources allaient leur manquer), à faire filer jusqu'à Parga, par une nuit obscure, un détachement de quatre cents hommes et de soixante femmes, qui, après s'être chargés de provisions, rentrèrent dans leurs montagnes : l'abondance reparut dans les rochers de Souli, et ranima les courages.

Ali entre en fureur à cette nouvelle, qui reculait le terme de ses espérances ; il crie à la négligence et à la trahison ; il fait même punir de mort quelques-uns de ses officiers, qu'il accusait de collusion, et refuse la solde aux troupes auxiliaires, dont il commençait à se défier. Ibrahim Pacha, non-seulement rappela les siennes, mais fournit secrètement aux Souliotes des munitions et des vivres. Pronio, Aga de Paramithia, leur rendit aussi en secret tous les services qui étaient en son pouvoir. Vers cette époque, les Souliotes reçurent de Bonaparte, alors premier consul, des armes et des munitions, que le brick français *l'Arabe* vint débarquer à Porto-Fanari ; mais ce secours leur fut plus nuisible qu'utile, ayant été vu avec inquiétude et jalousie par les Russes et les Anglais.

Cependant, à la faveur d'une trêve qu'Ali venait d'accorder aux Souliotes, une ligue formidable se formait en leur faveur, et contre lui-même. Redoutant de plus en plus les projets ambitieux d'Ali, les deux Pachas de Bérat et de Delvino, Ibrahim et Moustapha, firent une alliance offensive et défensive, avec les intrépides montagnards. Parmi les nouveaux alliés, vinrent se ranger Pronio, Mahmoud, Bey de Tzamoria, et Doliano, Aga de Konispolis. Ainsi les Souliotes donnant comme l'éveil à toutes les peuplades libres de l'Épire, on vit toute la côte, depuis Avlone jusqu'à Souli, en armes contre le Visir de Janina.

Il ne connut le danger que par les hostilités qui commencèrent contre toute sa ligne. Tout autre qu'Ali aurait succombé devant cette confédération générale; mais, sans en être alarmé, il lui opposa et la force de son caractère et la force invincible de l'or. Par de vastes largesses, distribuées adroitement parmi les Beys indépendans du Musaché, il excita un soulèvement dans les domaines d'Ibrahim, et le tint ainsi en échec dans Bérat. En même temps, il gagnait les Agas les plus pauvres de Poramithia, qui chassèrent Pronio de leur ville. Il semait aussi la division dans le Chamouri; et, corrompant le commandant du

château de Delvino, y introduisit un corps nombreux d'Albanais. Là, il s'empara des ôtages souliotes qui y étaient relégués, forçant Moustapha de prendre la fuite, et l'amenant ainsi à souscrire, de même qu'Ibrahim, une paix séparée.

En vain les Souliotes, pour ranimer la ligue prête à se dissoudre, attaquent les avant-postes d'Ali dans sa ligne d'occupation; Ali, pour se venger, fait trancher la tête aux ôtages qu'il a pris dans le château de Delvino. Tous ces événemens, qui se succèdent avec rapidité, ruinent les desseins des Souliotes, et leur laissent voir que tout le poids de la guerre va tomber sur eux. Ils comprirent qu'il n'y avait plus ni paix ni trève à espérer. Par une résolution unanime, ils avaient élu pour Géronte ou Polemarque, le moine Samuel, qui, par son exaltation féroce, exerçait sur les esprits le plus grand empire. Ils lui avaient confié sans réserve la défense de la république aux abois.

L'année 1802 commençait pour eux sous de tristes auspices, lorsque les desseins d'Ali se trouvèrent contrariés par la révolte de Georgino, Pacha d'Andrinople. Ali se vit forcé d'envoyer à l'armée du Grand-Visir, campé devant cette ville, une partie de ses

troupes, sous le commandement de son fils Mouctar, qui avait reçu de la Porte le titre de Pacha à deux queues; mais cette diversion fut peu favorable aux Souliotes, dont Ali maintint le blocus. L'expédition de Mouctar ayant été de courte durée, Ali employa aussitôt les forces que lui ramenait son fils, à renforcer sa ligne d'occupation. Il chargea Mouctar des opérations actives, en lui enjoignant de ne point brusquer les attaques, et de ne gagner du terrain que pied à pied. Pour lui, tantôt dans la ligne du blocus, tantôt parcourant l'étendue de son pachalick, il surveillait à la fois l'armée, l'administration; tenait le pays dans le devoir, et montrait que cette guerre, si opiniâtre, ne diminuait rien de son activité et de sa vigilance.

Il ne se lassait pas d'employer tour-à-tour les artifices et les négociations, pour tromper les Souliotes, qui, véritablement assiégés, ne voyant plus de terme à leurs privations et à leurs fatigues, étaient aigris et divisés entre eux. Ali, dont ces dissentions étaient l'ouvrage, en profita pour leur enlever leur dernière position sur l'Achéron, ce qui ne leur laissait plus d'autre eau que la pluie du ciel; aussi les vit-on réduits, pendant la sécheresse, à faire descendre du haut de leurs mornes, des épon-

ges attachées à une corde, et chargées d'une balle de plomb, au moyen desquelles, par l'imbibation, ils se procuraient un peu d'eau.

Poussés au désespoir, ils firent, vers la fin de mai 1803, leur dernière tentative contre les troupes assiégeantes. Ali avait fait construire, dans l'un de ses postes les plus importans, appelé Villa, une espèce de forteresse carrée, ayant une tour à chaque angle et une cinquième au centre, plus élevée que les autres, et qui servait de magasin pour son armée. Les Souliotes résolurent d'y mettre le feu. A la faveur d'une nuit obscure, les plus braves, au nombre de deux cents, s'en approchent sans être aperçus; l'un d'eux, nommé Metococales, se détache avec une pioche, et travaille patiemment à creuser sous les murs d'une des tours latérales, une mine pour y placer un baril de poudre; puis allumant une mèche calculée pour brûler lentement, il rejoint ses camarades, et tous poussent de grands cris, pour attirer la garnison sur le point menacé. A peine les Albanais y arrivent-ils, qu'une terrible explosion renverse la tour et les ensevelit sous ses ruines. Les Souliotes se précipitent à travers les débris, s'emparent de la tour du centre, la pillent, et chargent de tout ce qu'elle contient, les femmes et les

enfans, venus en arrière-garde. Cette opération ayant duré jusqu'au point du jour, ils somment alors de se rendre la partie de la garnison qui, échappée à l'explosion soudaine, s'était barricadée dans les trois autres tours. Les Albanais feignent de céder; une partie jette même ses armes au pied des murailles; mais tandis que les Souliotes viennent pour les ramasser, une décharge de mousqueterie en renverse un grand nombre. Le reste, irrité de cette espèce de trahison, envoie chercher un renfort. Les tours sont entourées de matières combustibles, auxquelles on met le feu, et toute la garnison périt dans les flammes.

Ce fut le dernier exploit de ces intrépides montagnards. Ali, outré de ce nouveau revers, publia des proclamations pour appeler aux armes, au nom du Prophète, tous les Musulmans de sa domination, de même que tous ses alliés, les exhortant à tirer vengeance du massacre de leurs frères. Il rassemble ainsi une armée nombreuse qu'il divise en cinq corps, faisant face aux cinq principaux défilés, et tous liés entre eux par une chaîne de postes ou cordon. Alors il envoie son second fils, Véli Pacha, à l'armée, pour exalter encore plus le courage de ses troupes, qui,

par-là, se trouvent placées sous les ordres immédiats de ses deux appuis naturels. Comme il entrevoyait le terme de ses désirs, il donna l'ordre à ses deux fils de doubler en son nom la paye des soldats, aucun sacrifice ne lui étant plus pénible pour mettre enfin un terme à cette guerre.

En proie à la détresse et à la discorde, les Souliotes n'avaient plus à espérer aucun secours. Leur Polémarque Samuel invoquait le ciel inutilement. Le terme fatal de la destinée des Souliotes était arrivé. On préparait dans le camp du Visir un assaut général et décisif. Déjà on annonçait à sa cour la destruction prochaine de ces valeureux montagnards : on les plaignait, et dans le sérail même d'Ali, on s'apitoyait sur le sort de cette malheureuse tribu. Une protection puissante parut suscitée pour les sauver.

L'épouse d'Ali, Eminéh, mère de Véli et de Mouctar, touchée de l'héroïsme des Souliotes, tomba aux pieds du Visir, pour implorer leur grâce : « Daignez, ô mon maître, lui dit-elle, » en embrassant ses genoux, daignez écouter » votre plus humble servante; veuillez en » croire ses larmes!....... J'ai été avertie en » songe par le génie tutélaire de vos prospé- » rités, que vous deviez épargner les Souliotes!

» — Les Souliotes, mes plus implacables en-» nemis! les Souliotes! » s'écrie d'une voix tonnante le Visir, en proie à la plus grande agitation. En même temps il tire un pistolet de sa ceinture et en lâche la détente. Le coup part; Eminéh tombe évanouie; ses esclaves effrayées accourent et l'emportent dans le sérail. Ali, que dévore le plus sombre désespoir, apprend qu'Eminéh n'est point blessée, mais qu'anéantie par le bouleversement et l'effroi, sa vie est en danger. Le Visir, qui sent réveiller en lui sa tendresse, veille toute la nuit près du lit d'Eminéh : soins superflus, la mort l'avait atteinte.

Sous ces funestes auspices, on allait apprendre à Janina la nouvelle de la défaite totale des Souliotes. La corruption et l'or du Visir avaient fait livrer quelques défilés et frayer une route à ses troupes.

Véli, par ordres de son père, avait fait plusieurs attaques générales. Les Musulmans pénétrèrent enfin jusqu'aux sommets des montagnes, et les Souliotes tournés, pris entre deux feux, mis en déroute, s'enfermèrent les uns à Kiaffa, les autres à Kako-Souli. Là, bloqués, réduits aux horreurs de la famine, et manquant d'eau, ayant à redouter la vengeance d'ennemis nombreux et

acharnés, ils acceptent enfin la seule capitulation qu'on leur offre, celle d'émigrer avec la population entière, soit à Parga, soit aux îles Ioniennes. Tous les articles furent consentis et signés le 12 décembre 1803. Les malheureux émigrans se mettent en route sur deux colonnes. Restaient encore sur le Kunghi, dans la tour d'Aghia-Paraskevi, trois cents enfans de Souli, sous les ordres de Samuel, à la fois leur général et leur patriarche. Ils avaient vu sans effroi, s'avancer les Albanais, qu'ils n'avaient cessé de combattre pendant six jours. Mais les vivres, et l'eau surtout, étant venus à manquer, ils se virent forcés également de capituler, aux termes de Kiaffa et de Kako-Souli, avec la condition expresse de livrer leurs munitions de guerre. Les otages donnés de part et d'autre, les postes sont évacués, et le moine Samuel reste seul avec quatre de ses soldats, pour livrer les munitions à deux Bealouks-Bachis, envoyés par Véli Pacha. Il descend avec eux dans les souterrains, tenant à la main une torche allumée; là, décidé à ne point survivre à la ruine de sa patrie, il met lui-même le feu aux poudres, et se fait sauter avec la tour, et tout ce qui s'y trouve.

A la nouvelle de l'explosion, le Visir se

croyant absout de sa foi envers les Souliotes, voulut se venger sur les deux colonnes d'émigrans, l'une qui s'avançait vers Parga, l'autre vers Prévéza. Cinq mille Albanais reçoivent l'ordre de les poursuivre, et atteignent la première division, qui se forme aussitôt en bataillon carré, place les femmes, les enfans et les bestiaux au centre, et l'épée à la main, se fraie passage à travers les rangs ennemis. La seconde colonne, moins heureuse, fut attaquée par les troupes du Visir, près le monastère de Zalongo. Là, se retranchant dans la cour, elle essaya de s'y défendre; mais bientôt les portes furent enfoncées, et les Musulmans massacrèrent sans pitié hommes, femmes et enfans. Tous ceux qui purent échapper au carnage prirent la route d'Arta. Une centaine de femmes se trouvant séparées des hommes, et sur le point d'être cernées, gravirent un rocher à peu de distance de Zalongo. Arrivées au sommet, toutes préférant la mort au déshonneur, se prennent par la main, et se mettant à chanter et à danser avec cette espèce de fureur qui animait jadis les Bacchantes; elles poussent tout-à-coup un grand cri comme pour braver les Musulmans, et tou-

tes ensemble se précipitent avec leurs enfans dans les abîmes où roule l'Achéron.

Après ces catastrophes, le Visir, fatigué sans être rassasié de carnage, reprit le chemin de Janina, traînant à sa suite les restes de cette malheureuse peuplade, dont il orna son triomphe. La ville fut comme transformée en un cirque qui retentit des acclamations féroces des vainqueurs, mêlées aux cris et aux gémissemens des victimes.

Les Souliotes, fugitifs et dispersés, se réfugièrent les uns à Sainte-Maure, d'autres chez les Beys de la Haute-Albanie, la plupart à Parga et à Corfou, où ils vécurent, soit aux dépens de la charité publique, soit en s'enrôlant au service de leurs protecteurs.

Ali, attachant une grande importance à leurs montagnes, par le souvenir de ce qu'elles lui avaient coûté, songea de lui-même à y placer le boulevard de l'Épire. Il commença par y établir des garnisons, faisant ensuite relever les tours abattues, creuser des citernes, établir des estacades; il transforma ces rochers en une position redoutable, et y jeta les fondemens d'un superbe sérail fortifié, qui, ornant le point le plus élevé de Kiaffa, était la plus forte citadelle de tous ses domaines.

La destruction des Souliotes qui, pendant un siècle et demi, avaient triomphé, sinon des Ottomans, au moins de leurs efforts, accrut la célébrité d'Ali Pacha. Ses exploits étaient racontés d'une extrémité à l'autre de l'Empire, et la renommée en parvint au Sultan Sélim. Ce prince, soit qu'il voulut le récompenser, soit qu'il eut besoin d'employer son bras contre les hordes de brigands qui désolaient la Macédoine et la Thrace, lui envoya de nouveau le diplôme de Roumili-Valisi, en l'investissant de toute l'autorité de cette charge importante. Il fallait un bras vigoureux pour mettre un terme à tant de désordres. Sous le nom de Kersales, les brigands, commandés par des chefs audacieux, dévastaient les environs de Philippopolis et les vallées du mont Pengée; ils poussaient même leurs excursions jusqu'à la Pélagonie. Les courriers étaient partout dévalisés. La circulation même des caravanes se trouvait interrompue; et par-là, toutes les affaires. Ramener la sécurité avec la police, dans des contrées désolées, telle fut la tâche que le Divan confia au vainqueur de Nicopolis et de Souli. A peine le Visir eut-il reçu le diplôme impérial, qu'il réunit dix mille soldats Albanais, avec lesquels passant le Pinde

au printemps de 1804, il vint camper à Monastir (1), grande ville située à une journée, à l'ouest du lac d'Ochrida. Ali purgea d'abord les environs de quelques bandes de voleurs; il appela ensuite auprès de lui les forces des Aïens de l'Illyrie et de la Macédoine, et passa enfin le Vardar à Tchiuperli. Outre ses Albanais, il rangea sous ses drapeaux les contingens du Pacha de Delvino, du Visir de Bérat, des Vaivodes de la Taulantie, des Sangiacs de Scodra, des chefs des Dribes, d'Ochrida et du lac Koulak; et enfin, des Spaïs de la Thessalie. Bientôt il vit arriver à son camp la cavalerie de Serrès, les Agas du territoire de Thessalonique, les Timariots, et le drapeau entier de Sophia. Il parut aux portes de Philippopolis, à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Les deux tiers des Pachas de la Turquie d'Europe étaient sous ses ordres. Partout sur son passage, il levait des contributions, purgeait le pays, répandait la terreur de son nom. Après avoir assis son camp hors de la ville, il cita les chefs des rebelles déjà pris, à son tribunal redoutable. Il en fit décapiter plusieurs, et se contenta de

(1) Ou Bitolia.

tenir les autres en otages. Sa marche, non moins étonnante que son activité à réunir une armée si nombreuse, fit naître l'idée qu'il allait porter un coup fatal à l'Empire. On était dans l'erreur sur ses projets : Ali ne songeait pas à se séparer du Grand Seigneur : il n'ambitionnait que de fonder une grande vassalité, dont il aurait transmis l'héritage à ses enfans. D'ailleurs, pouvait-il tenir long-temps réunis tant d'hommes de langages et de pays si différens, animés par d'anciennes rivalités, parlant le Turc, l'Esclavon, le Valaque, le Bulgare? Une telle armée ne pouvait manquer de se dissoudre au moindre mécontentement, ou au moindre conflit.

Déjà des rumeurs sourdes, une grande fermentation, l'agitaient : des cris extraordinaires retentissaient dans le camp ; on affectait de n'y prononcer qu'avec mépris le nom de Sélim. On parlait même d'arborer des couleurs nouvelles, lorsqu'un mouvement d'insurrection s'y manifesta tout-à-coup. On le crut préparé par le Divan lui-même, afin d'engager Ali (dont les intentions étaient suspectes), dans une rébellion qui aurait entraîné sa perte. Il évita le piége. On courait déjà aux armes, on se disposait à marcher

vers son quartier-général, lorsque se montrant aux séditieux, entouré de ses fidèles Albanais, il s'écria : « C'est pour sortir de » l'inaction que vous voulez courir aux ar- » mes? j'applaudis à votre résolution : qu'on » abatte les tentes, et que chacun me suive au » rendez-vous que j'assigne à Sophia. » Il dit et se met aussitôt en marche, persuadé que ce signal sera celui de la dissolution des corps les plus mutins; en effet, la plupart saisissent cette occasion de rentrer dans leurs pays : de son côté, il reprend la route de Monastir; mais les ministres de Sélim ne cessèrent de le craindre, que lorsqu'il eut repassé le Vardar. Lui-même ne respira qu'en se rapprochant de l'Épire, et en rentrant dans un pays amis. Sans décéler ni soupçon ni crainte, il demanda au Divan carte-blanche, dans le cas où il aurait à rentrer de nouveau en campagne. On lui annonça que le Sultan était satisfait de sa conduite, mais sans renouveler les pouvoirs dont on l'avait investi.

Le seul reproche qu'il eut mérité, c'était d'avoir pillé la Romélie en faveur de l'Albanie. On le vit rentrer à Janina chargé de dépouilles, traînant l'artillerie qu'il avait

tirée des places fortes sur son passage, grossissant ses coffres des contributions de guerre qu'il avait frappées de tous côtés.

D'autres ennemis l'attendaient : Après la réduction des Souliotes, Ali avait refusé de retirer ses troupes du district de Tzamouria, à moins qu'on ne lui en remit tous les ports de mer, ce qui lui eut formé un boulevard contre les intrigues de Corfou. Dans le fait, il avait conclu avec le Capitan Pacha, dans des vues politiques, un traité par lequel il avait pris à ferme tous les droits que rapportaient les ports de cette côte maritime; mais les Beys refusaient d'en verser les produits entre ses mains : ils offraient pourtant de les remettre à tout autre officier de la Porte. Cette contestation n'était qu'un prétexte pour allumer une nouvelle guerre. En effet, les Beys reprirent une forteresse dont Ali Pacha s'était emparé par un coup de main; non-seulement ils sollicitèrent le secours des Russes, mais invitèrent les émigrés souliotes à se joindre à eux, en leur présentant l'espoir de se rétablir dans leurs montagnes. Ils reçurent du comte Mocenigo, de Corfou, une force additionnelle de guerriers albanais : les Souliotes débarquèrent au nombre d'environ quinze cents à Porto-Fa-

nari, à l'embouchure de l'Achéron. L'issue de cette guerre fut encore funeste à la cause de l'indépendance. Ali se rendit maître d'environ quarante villes et villages qu'il pilla; il fit beaucoup de prisonniers, et aurait conquis tout le district, s'il n'eût jugé plus politique de montrer de la modération, en accordant la paix à ses ennemis. Il la conclut par la médiation de l'amiral turc, Seravet-Bey; affichant ainsi une déférence entière aux volontés de la Porte, à laquelle il persuada qu'il n'avait pris les armes que pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité.

La part qu'avaient pris les Russes dans ce démêlé, ne servit qu'à augmenter la haine que leur avait vouée le Visir. Sa jalousie contre cette puissance s'accrut en 1803, par la soumission, à la Russie du pays de Montenegro, situé au nord de l'Albanie. On regardait les Montenegrins comme en état de mettre sur pied vingt mille hommes. La Russie, de son côté, n'était pas moins jalouse de la puissance toujours croissante d'Ali : c'était en Épire, qu'elle prévoyait trouver les obstacles les plus sérieux à l'exécution de ses projets contre la Turquie d'Europe.

Quant au Visir, d'autres sujets de crainte, les progrès des armes françaises en Dalmatie,

lui faisaient tourner alors ses vues vers le gouvernement anglais. Déjà il entretenait avec le cabinet de St.-James une correspondance active, par l'intermédiaire de lord Collingwood, successeur de Nelson dans le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Le ministère anglais avait même envoyé à Janina le major Leake, avec la mission particulière de sonder les dispositions du Visir, et de voir quel appui efficace il serait possible de lui donner. Le major fut retenu en Epire pour faire une reconnaissance militaire du pays, et pour indiquer en même temps les meilleurs moyens de défense qu'on pourrait adopter en cas d'invasion.

Ces faits étant venus à la connaissance de Bonaparte, il se fit rendre compte des dispositions d'Ali, de sa situation politique, et des élémens de sa puissance. Les données ne manquaient pas dans les bureaux de ses ministères, depuis que des officiers français avaient vu de près le Pacha, sa cour, sa capitale et sa domination. Voici la substance des rapports qui furent présentés à Bonaparte :

« Ali est âgé de cinquante à cinquante-cinq » ans (1); on ne remarque point en lui les

(1) Ceci a été écrit de 1802 à 1804.

» traces d'une vieillesse précoce. Son visage,
» noble et ouvert, est caractérisé par des traits
» prononcés qui expriment fortement les pas-
» sions qui l'agitent. Maître, quand il veut,
» du jeu de sa physionomie, son coup-d'œil
» séduit, et son rire cadencé marque le senti-
» ment contraire à celui qui l'affecte; mais il
» ne peut contenir sa colère quand il punit,
» et elle se manifeste par une convulsion ter-
» rible de ses traits, qui décèle la violence de
» son caractère. Il est brave à l'extrême : ses
» bras, sa poitrine sont couverts d'honorables
» cicatrices. Constant dans ses projets, si les
» circonstances le forcent parfois de s'écarter
» de son plan de conduite, il y revient, et ne
» le perd jamais de vue. Il est très-attentif aux
» convulsions qui agitent, et aux catastrophes
» qui ébranlent l'empire turc; en homme
» adroit, il profite de la faiblesse du gouver-
» nement, pour reculer ses frontières, pour
» occuper des postes avantageux. Fort des
» créatures qu'il se fait, et des amis puissans
» qu'il soudoie jusques dans le divan, il cap-
» tive la Porte elle-même, qui, connaissant
» ses ressources, a le plus grand intérêt à le
» ménager. Tout en se rendant indépendant
» par le fait, il ne manque jamais de lui payer
» les tributs, bien sûr qu'avec de l'argent il

» pourra toujours acheter sa faveur. Il aime » à répéter qu'il est le Pyrrhus moderne (Bour- » rhous, comme il le prononce). On lui retrou- » ve, en effet, sinon la générosité et l'élévation » du caractère de Pyrrhus, son inquiétude, » son activité, sa perspicacité, son coup-d'œil » dans les affaires et dans les combats; mais sa » politique est plus stable. Ali ne se repose » jamais dans une sécurité fatale. Supérieur, » par les connaissances qu'il possède, à la plu- » part des Pachas, il a toujours les yeux ou- » verts sur ce qui se passe en Europe; il se fait » traduire les gazettes, se tient au courant des » nouvelles, et laisse rarement passer un étran- » ger dans ses états, sans le faire paraître de- » vant lui pour en tirer quelques lumières; il » compare ensuite et calcule les évènemens » qui rapprochent ou divisent les souverains.

» Le territoire qu'il possède comprend l'E- » pire, l'Acarnanie, les montagnes du Pinde, » la Phocide, une partie de l'Etolie, la Thes- » salie, et quelques cantons de la Macédoine. » Ce pachalick, dans lequel on trouve plu- » sieurs autres pachalicks enclavés, mais qui » ne subsistent que parés d'un vain titre, est » soumis par le fait, à son autorité; et il doit » être considéré d'une manière absolue comme » une véritable souveraineté. Peu content d'un

» empire éphémère, Ali porte ses regards jus-
» ques dans l'avenir, afin de ne pas laisser à
» sa mort son pachalick en proie à un étran-
» ger. Déjà il a obtenu de la Porte, le titre de
» Pacha, pour ses deux fils.

» Ses revenus se composent de timars, de
» nombreux troupeaux, et d'impositions qui
» se perçoivent avec moins de dureté et de
» vexations que dans les autres parties de l'em-
» pire ottoman. Si on calcule par approxima-
» tion le produit de ses ressources, en y joi-
» gnant ses bénéfices dans la vente des bois et
» des laines, dans la balance d'un commerce
» qu'il fait lui-même (car il est un des pre-
» miers négocians et le monopoleur principal
» de son pays), on portera le total de ses re-
» venus de 10 à 12 millions.

» Avec cette somme, il entretient sa maison,
» paie ses redevances à la Porte, qui reçoit
» sans retenue le montant des carachts, et il
» solde ses troupes : elles consistent, dans
» l'état ordinaire, en huit à dix mille Alba-
» nais; mais il est souvent forcé d'augmenter
» son armée, par conséquent ses dépenses.
» Son état militaire s'améliore d'une manière
» sensible.

» Aux puissans moyens qu'il possède, Ali
» réunit les artifices de la politique, soit pour

» se faire des amis, soit pour ruiner ceux de » ses ennemis dont il redoute les desseins. » Loin de vexer les Agas, en réprimant leurs » concussions, il les laisse tranquilles et leur » assure l'impunité. De là vient que la plupart » ont pour lui un dévouement fanatique.

» La révolution française était dans ces der- » niers temps, le sujet de presque toutes ses » conversations non, comme on l'a prétendu, » dans la vue d'y puiser des leçons pour s'af- » franchir, mais pour s'entretenir de nos ar- » mées, dont il admirait les exploits. Il inter- » rogeait souvent les officiers français qui » étaient ses prisonniers, et leur demandait la » cause de tant de triomphes, qu'il attribuait » à une sorte de magie, à un prestige qui en- » chaînait la victoire sous nos drapeaux. On » peut affirmer qu'Ali affectionne et estime » toujours les Français. Les malheurs de la » guerre ne sauraient infirmer cette assertion » impartiale. »

Ce rapport, dont les traits et les couleurs avaient été embellis, n'en était pas moins conforme à l'opinion que s'étaient formée d'Ali Pacha, la plupart des Français portés en Épire par les événemens de la guerre. Il contenait aussi des considérations sur l'importance de nos anciennes relations de commerce

avec l'Albanie. Avant la révolution, la France en tirait plusieurs chargemens de bois de construction, qui, beaucoup meilleurs que ceux de la Baltique, étaient mis en œuvre dans les chantiers de Toulon ; nos plus belles frégates en étaient construites. Dix ans de guerre avaient suspendu toutes nos affaires commerciales en Épire. Nos intérêts, bien entendus, nous faisaient un devoir de les rétablir sur des bases solides. Dans les glorieuses années du règne de Louis XIV, ce monarque avait établi à Janina la résidence d'un consul général, destiné à répandre, avec la majesté de son nom, le commerce des Français dans les Albanies. En faisant revivre cette pensée de Louis XIV, on pourrait en tirer de plus grands avantages politiques. D'ailleurs, la ville de Janina était devenue, non-seulement l'une des plus industrieuses de toute la Grèce, mais le siège de la puissance moderne d'Ali Pacha. Sous tous les rapports, elle devait être choisie pour résidence du consul général de France, plutôt qu'Arta et Prévéza. Tout annonçait qu'Ali verrait cette distinction comme une marque de considération de la part de l'Empereur des Français, pour lequel il avait toujours témoigné la plus haute estime; que s'il restait encore quelques nuages entre Ali

et la France, on parviendrait à les dissiper, en réglant les anciennes dépenses et les indemnités de quelques fournitures qu'il avait faites à nos armées pendant que nous étions en possession de Corfou; d'ailleurs, par l'établissement d'un agent au sein de sa capitale, nous aurions un avantage de fait, sur nos rivaux, qui, maîtres de quelques points importans dans la Méditerranée, tournaient déjà leurs vues sur l'Épire, pour en tirer des bois de construction, et nuire ainsi de plus en plus à notre marine du midi; enfin, par l'intimité de nos rapports avec Ali Pacha, nous finirions par nous identifier avec les localités, et par y découvrir des ressources qu'il suffirait d'indiquer à la politique du gouvernement.

Bonaparte adopta d'autant plus volontiers ces conclusions, qu'il espérait tirer Ali Pacha du giron de l'Angleterre, sachant d'ailleurs qu'il détestait les Russes, contre lesquels lui-même était à la veille d'entrer en campagne. Il nomma Consul général à Janina, M. Pouqueville, savant voyageur, qui avait déjà exploré la Grèce, et dont le caractère honorable ne pouvait qu'ajouter à sa considération comme homme public. Le Consul général mit à la voile, du port d'Ancône, au mois de no-

vembre 1805, avec M. Julien Bessières, chargé par le gouvernement de l'accréditer auprès du Visir Ali Pacha, avec qui M. Bessière avait déjà été en relation. A son arrivée à Raguse, il expédia au Visir un tartare (courrier à cheval), pour l'informer de son arrivée sur la frontière de la Turquie. Vers la fin de janvier, les deux envoyés arrivèrent en Epire avec un valaque, expédié par Ali, pour leur servir d'interprète. En abordant au port Panorme (1), ils furent reconnus par la garnison du Pacha, qui les salua par un feu de mousqueterie. Un officier du Visir vint aussitôt les complimenter au nom de son maître. Ils prirent la route de Delvino. La guerre s'était rallumée entre le Visir et les Beys de cette ville. A leur passage, les deux envoyés la trouvèrent occupée par ses troupes. Un incendie dévorait le bazar, ou marché public. Des soldats d'Ali avaient embrâsé ce quartier, pour détruire les boutiques, qu'ils venaient de piller. Les cris et le tumulte retentissaient au loin, tandis que les flammes éclairaient la partie de la ville restée intacte. Les envoyés français y furent reçus dans la maison d'un Bey, partisan du Visir. Le lendemain, ils

(1) Appelé maintenant Porto-Palermo.

prirent la route de Janina, par les cantons de Drynopolis et de Pagoniani; et après deux journées de marche, ils rencontrèrent, au sérail de Dzidza, le Visir, qui leur donna sa première audience. Ici, nous suivrons la relation même de M. Pouqueville (1).

« Après les complimens ordinaires, on appela le drogman particulier du Visir, afin » d'établir la conversation, que le Pacha commença en faisant des questions avec une volubilité peu ordinaire aux Turcs. A travers » l'ombre (la salle d'audience n'était éclairée » que de la lumière vacillante d'une bougie » jaune), je distinguais les éclairs de ses yeux; » j'observais ses mouvemens convulsifs; j'écoutais ses discours, vagues en apparence, » et pourtant remplis d'astuce. Il s'agitait, il » riait, il parlait, et nul mot de sa part n'était vide de sens, malgré l'abondance de son » élocution. Il lançait de temps en temps des » regards scrutateurs sur moi; enfin, il dit à » son secrétaire grec et à son ministre à » barbe blanche, vêtu de noir, de se retirer. » Nous restâmes avec l'interprète, qui continua de balbutier les demandes et les réponses qu'on échangeait; et après deux heures

(1) *Voyage dans la Grèce*, déjà cité.

» de colloque, on se sépara en laissant le Vi-
» sir aux prises avec ses doutes et ses espé-
» rances. Cette entrevue fut suffisante pour
» détruire une partie des illusions dont j'étais
» frappé. Ali Pacha n'était ni un nouveau
» Thésée, ni le Pyrrhus moderne de l'Épire.
» Ses manières m'avaient rebuté, et je déplo-
» rai secrètement le sort qui allait me con-
» damner à résider auprès d'un tel homme. »

Les deux envoyés, après l'audience, se retirèrent au monastère du prophète Élie, qui leur était assigné pour logement; ils y furent traités avec toute sorte d'égards par les moines grecs. Le lendemain, le Pacha les fit inviter à une seconde conférence; il s'était levé avant le jour pour les attendre. Les envoyés se dirigèrent vers le sérail. Deux têtes fraîchement coupées, étaient plantées sur des pieux au milieu de la cour, sans que personne parut y faire attention. La foule de cliens, indifférente à ce spectacle horrible, se pressait vers les escaliers, afin d'arriver aux pieds du Visir.

« Des cahouas, espèces d'huissiers à verge,
» armés de longs bâtons, ajoute M. Pouque-
» ville, firent écarter la foule, pour nous ou-
» vrir le passage, et je vis pour la seconde
» fois Ali Pacha. Il approchait de sa soixan-
» tième année; sa taille qui n'est guère que

» de cinq pieds trois pouces, était déformée » par un embonpoint excessif. Ses traits char- » gés de rides, n'étaient cependant pas entiè- » rement effacés; le jeu mobile de sa physio- » nomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui » donnaient le masque terrible de la ruse jointe » à la férocité. Parmi les éclats d'un rire gut- » tural, il sût nous dire des choses mêlées » d'une certaine grâce. Il reçût avec avidité » les cadeaux que M. Bessières lui présenta; » et devenu tout radieux, il se répandit en » protestation vulgaires. Il nous appela ses » enfans, ses frères, ses bons amis, et comme » s'il m'eût aperçu pour la première fois, il dai- » gna me promettre sa protection pour l'exer- » cice des fonctions consulaires auxquelles » j'étais appelé; enfin, il fut décidé que nous » partirions dans l'après midi, pour nous » rendre à Janina.

» Après cette entrevue, le Visir qui avait » commandé une grande chasse, prit les de- » vans. Nous vîmes dans un moment, les co- » teaux voisins couverts de cavaliers Albanais » qui traquaient le gibier pour le rabattre du » côté de leur maître. »

Le consul-général et son ami jouirent de ce spectacle, et se dirigèrent ensuite vers Janina. Ils étaient attendus à la tête du lac, en-

dedans des barrières de la ville, par un bateau équipé de rameurs, qui les débarquèrent au château appelé Chatirwan, où leur logement était préparé. Un grand feu, des pages, des domestiques, l'appareil du clinquant oriental, les dédommagèrent, dans cet asile, des privations qu'ils avaient éprouvées. Il était convenu qu'ils garderaient l'incognito jusqu'à ce qu'un tartare, expédié à Constantinople, eut apporté à M. Pouqueville, le *barat* ou *exæquatur* d'usage, indispensable pour l'accréditer légalement. M. Julien Bessières qui vit s'écouler le temps sans que le tartare reparut, reprit la route de France. « Le » 4 mars au matin, je me séparai de mon ami » avec un serrement de cœur bien pénible, dit » M. Pouqueville : je me voyais comme abandonné sur une terre barbare, car alors, » très-peu d'européens avaient encore visité » Janina ; je me trouvais presqu'à la merci » d'un homme dont, malgré les caresses apparentes, nous avions déjà eu à nous » plaindre ! Le dirai-je ? La physionomie du » pays et des gens que j'avais entrevus, m'épouvantait, et j'étais rempli de préventions » fâcheuses. »

Le courier expédié à Constantinople ayant apporté le diplôme du Grand-Seigneur, le len-

demain les primats turcs et grecs furent convoqués au Mekemé, pour entendre la lecture de l'exæquatur, qui fut inscrit dans sa teneur aux archives du Cadi. Après cette cérémonie et les dons d'usage, M. Pouqueville, investi du Consulat-général de France, fut reconnu et reçu comme tel à la cour du Visir de Janina.

A peine fut-il installé, qu'il forma le projet de visiter avec soin l'Épire, pays si peu connu des Européens. Il voulait d'abord se rendre à Ochrida, en parcourant la chaîne du Pinde du midi au nord; mais il éprouva constamment des difficultés de la part d'Ali, qui, sous des prétextes spécieux, traversa ses projets. Les Français occupaient les provinces Illyriennes, et il soupçonnait que leur Consul-général ne voulait reconnaître le pays que pour leur enseigner le chemin de l'Épire. Il était inquiet; on lui devait des égards, et le Consul n'eut garde d'insister; mais la politique d'Ali changea bientôt avec les événemens.

La coalition de 1805, formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, contre Bonaparte qui s'était fait proclamer Empereur, venait d'être ruinée à Ulm et à Austerlitz. Sous ce chef militaire, la France était devenue la

puissance prépondérante de l'Europe continentale. L'Autriche, hors de combat la première, s'était vue forcée de souscrire aux conditions imposées par le vainqueur. Il s'en suivit non-seulement l'union de l'Illyrie et de la Dalmatie à l'empire français, mais l'entière occupation du royaume de Naples, par les troupes de Bonaparte. Ce redoutable voisinage qui pressait l'Épire de trois différens côtés, fit faire de sérieuses reflexions au Visir de Janina. Il savait d'ailleurs que des nuages présageaient une rupture prochaine entre la Russie et la Turquie, et que l'Ambassadeur de France à Constantinople (le général Sébastiani), commençait à jouir d'un grand crédit auprès du Divan. Il régla sa conduite sur ces nouvelles données. On vit alors ce même Ali Pacha qui, en 1798, avait su cajoler le conquérant de l'Italie, apporter beaucoup de prudence et d'adresse, afin de renouer avec le vainqueur d'Austerlitz. Loin de repousser les avances d'Ali, Bonaparte lui envoya quelques présens, entre autres, un superbe fusil orné de pierres précieuses, sortant de la manufacture d'armes de Versailles. Ali assura depuis que l'Empereur des français lui avait fait offrir de le faire Roi indépendant de l'Épire, mais sans donner jamais aucune

preuve de cette assertion; peut-être était-elle fondée sur les jactances de quelque émissaire subalterne. Quoiqu'il en soit, il ne tarda pas à s'établir entre Ali et Bonaparte, des relations intimes. Ali, convié par Bonaparte a user du droit de la haine contre les Russes qu'il ne cessait d'appeler les *ennemis de l'empire ottoman*, et avec lesquels l'Empereur des français était lui-même aux prises, vit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer de ce conflit et des événemens qui se préparaient. Il ne songea qu'à les faire tourner à son avantage. Sûr que l'Ambassadeur de France gouvernait alors le Divan, soit par les présens qu'il distribuait à ses membres, soit par suite de l'influence qu'exerçaient les victoires de Bonaparte, il obtint par son crédit, le Pachalick de Lépante, pour son fils Mouctar; et celui de la Morée, pour Véli son second fils. De son côté, il aida l'Ambassadeur a accélérer la rupture entre la Turquie et la Russie, épiant lui-même l'occasion de se remettre en possession des dépendances continentales des îles Ioniennes, de s'emparer ensuite de Sainte-Maure, et de faire du golphe Ambracique le centre de sa puissance, comme il avait été jadis celui de la grandeur de Pyrrhus. Tel était son plan. Le moment favorable à son exécution

s'annonça, lorsqu'on apprit l'invasion par les Russes, des provinces turques ultrà-danubiennes. Ali occupa aussitôt Prévéza, dont il chassa Abdulla Bey, Vaivode du Grand-Seigneur. Au mépris du traité de 1800, il s'empara des terres et des maisons de la plupart des propriétaires, les distribua entre les musulmans de sa suite, fit abattre les églises, jeta les fondemens d'un superbe sérail, et fit construire une grande mosquée. Par-là, il avait en vue d'ôter à toute puissance européenne, tout motif de prendre intérêt à la restitution de cette place; et en outre, de fournir à la Porte-Ottomane un prétexte plausible pour refuser à jamais de soumettre une ville turque à la protection d'une puissance infidèle. Vonitza et Butrinto, furent traitées de même. La population chrétienne de Parga, n'évita la tempête que par la célérité des Russes, qui y firent passer une garnison de Corfou.

A ce signal, M. Flory, consul de Russie à Janina, fut arrêté par ordre d'Ali. On se prépara de toutes parts à la guerre. Ali fit camper son armée sur le rivage de Playa, dans l'endroit où le canal qui sépare Sainte-Maure du continent, est le plus étroit. Elle consistait en huit mille Albanais, commandés par son vieux général Jousouf, dit l'A-

rabe. Les Russes avaient à y opposer deux mille hommes de troupes de ligne, une multitude de Souliotes, ennemis invétérés du Visir, et un grand nombre de déserteurs qui fuyaient sa tyrannie. Ali pressait vivement la France de lui fournir de l'artillerie et des ingénieurs, s'engageant à donner tant d'occupation aux Russes des Sept-Iles, qu'ils seraient hors d'état d'inquiéter l'armée française de Dalmatie, ou d'envoyer des renforts à Cattaro, ville que menaçaient d'assiéger les Français, alors en forces à Raguse. Ses désirs furent accomplis au commencement de 1807. Le 14 février, un premier détachement d'artilleurs, sous le commandement du colonel Nicole et du capitaine Ponceton, fut mis en route, de Raguse à travers la Bosnie. En même temps, une chaloupe canonnière et une corvette mirent à la voile, du royaume de Naples, où régnait le frère de Bonaparte; elles avaient à bord un autre détachement d'artilleurs, avec des munitions considérables, destinées pour Ali. Ces secours furent débarqués à Playa, où son lieutenant Jousouf avait établi son quartier.

Un officier du génie, le colonel Vaudoncourt, chargé par le maréchal Marmont, d'une mission auprès des Beys et des Pachas

d'Albanie et d'Épire, resta dans les domaines d'Ali, pour diriger tous les travaux des opérations défensives. Sous sa direction, Ali fit d'abord construire des ouvrages autour de sa capitale; il fortifia aussi son sérail de Litaritza, et fit élever des forts et tracer des lignes à Prévéza, lignes formidables si on les comparait avec les fortifications turques en général. Après avoir fait de Prévéza sa place d'armes, il ne perdit pas de temps pour attaquer Sainte-Maure. Les canonniers français avaient été répartis par escouade à Porto-Palermo, à Santi-Quaranta, à Prévéza, à Missolongi et à Lepante. Ils furent tous placés sous la direction du Consul général Pouqueville, qui vint pour les inspecter. Il les vit aux prises avec les Russes qui occupaient Sainte-Maure. D'abord il inspecta la redoute que les Français venaient de construire sur la butte de Peratia, en face des forts Alexandre et Constantin, ilots voisins des attérages de Leucade. Il y trouva ses braves compatriotes occupés à construire des bateaux plats, pour une descente que personne n'avait envie de faire. Des forges s'élevaient; on avait jeté un pont sur le ruisseau de Peratia, afin de faciliter les communications avec la batterie de Teket, d'où l'on se proposait de canonner la

citadelle de Sainte-Maure. Le colonel Nicole et le capitaine Ponceton donnaient l'exemple du travail, aux soldats et aux paysans grecs placés sous leurs ordres, tandis que les Turcs Albanais, retranchés hors de la portée du canon des Russes, insultaient à leurs nouveaux auxiliaires. Le Consul général eut l'occasion de se convaincre que toute espèce d'amalgame militaire était impraticable avec les Turcs, qui ne voient que des ennemis dans tous les chrétiens. L'objet qui occupait uniquement les Français, était d'opérer une diversion en attirant l'attention des Russes vers Leucade, afin de les empêcher de porter des remforts aux bouches du Cattaro. Ali, au contraire, aurait voulu se servir de la puissance militaire de la France, pour s'emparer des Sept-Iles, ou au moins de Sainte-Maure. Son désir d'acquérir encore les îles Ioniennes, était celui d'un homme d'état. Pyrrhus, et tous les rois habiles de l'Épire, en avaient pensé de même. Avec ce but national, le Visir combinait l'intérêt de sa grandeur personnelle et de l'élévation de sa famille; il visait comme tant d'autres Pachas, non pas comme on l'en accusait sans cesse, à se rendre tout-à-fait souverain et indépendant; mais à fonder un grand fief, entreprise qui n'était pas

neuve dans l'empire Ottoman. Déjà les Pachas de Mosoul, les grands Beys turcomans de l'Asie Mineure, les Mamelucks d'Égypte et plusieurs Agas de la Macédoine et de l'Albanie, possédaient héréditairement, soit des provinces, soit des districts en grand nombre. On ne pouvait donc pas reprocher l'ambition d'un rebelle, au Visir de Janina. Dans ses importans rapports avec le gouvernement français, tout en tranchant du souverain, il servait les intérêts de l'empire Ottoman. En effet, l'acquisition successive de tous les petits cantons maritimes de l'Épire, était l'œuvre d'une politique raisonnée et un service rendu à l'intérêt général de la Turquie. Il y aurait historiquement de la partialité à ne considérer que les malheurs dont ces petites provinces chrétiennes ont été accablées. Ali, comme Musulman, comme Visir de l'empire Ottoman, n'était pas précisément le protecteur né de la religion chrétienne, ni de la civilisation européenne. Pourquoi donc ne pas le juger comme ayant agi d'après les idées de sa nation, et dans les intérêts de l'empire, dont il était un des grands vasseaux?

Animés par d'autres passions, mus par d'autres intérêts, les officiers et les agens

du gouvernement français en Épire, ne pouvaient se placer dans ce même point de vue. Aussi, tout annonçait qu'ils ne seraient pas long-temps sans regarder le Visir comme un tyran de mauvaise foi, prêt à tout sacrifier pour assouvir sa cupidité et son ambition. Déjà le colonel du génie, Vaudoncourt, se plaignait d'être contrarié dans tous ses travaux et dans tous ses plans, par son avarice invincible. Mais, comme il entrait dans ses instructions de tenir les Russes en échec, il se soumit à tous les caprices du Visir, non pas sans s'exprimer sur son compte, dans sa correspondance officielle, avec beaucoup d'amertume, et en le peignant sous les couleurs les plus noires. Dans une dépêche adressée au maréchal Marmont, qui commandait en Dalmatie, cet officier représentait le Visir de Janina comme un homme parvenu à se rendre indépendant par une suite compliquée de crimes les plus énormes; ayant acquis, par une pratique de plus de quarante ans, la dissimulation la plus impénétrable; ayant fait de la fausseté son caractère habituel; ne souffrant jamais que son âme endurcie trahît par la moindre agitation extérieure, les passions qui l'agitaient; enfin, accoutumé à sacrifier tous les agens

qu'il employait pour commettre des crimes qu'il ne voulait pas avouer, et couvrant toutes ses manœuvres d'un voile épais et sanglant. Il ajoutait, que dans les premiers temps de son séjour à Janina, il s'était laissé tromper par les apparences de bonnefoi du Visir, par le ton de franchise de ses protestations, par son air calme et ouvert; mais qu'il apprît bientôt à connaître son caractère et ses desseins, par les efforts qu'Ali faisait pour le tromper sur ses forces militaires; par la différence remarquable qui régnait entre ses discours et ses actions; par la crainte qu'il montrait constamment que l'Empereur des Français n'exigeât la restitution des villes ex-vénitiennes; par le mérite qu'il s'atribuait en faisant construire une forteresse à Prévéza; par la vacillation de ses projets à l'égard de Parga et de Sainte-Maure, toutes choses qui prouvaient que ses desseins et ses intérêts étaient tout-à-fait distincts de ceux de ses alliés : les siens étaient concentrés dans le désir de se rendre maître des Sept-Iles à la fin de la guerre.

On a déjà vu que la politique d'Ali n'avait pas d'autre objet. Il mit en usage tous ses artifices pour découvrir si le colonel Vaudoncourt avait à ce sujet quelqu'instruction se-

crète, ne cessant de faire valoir les services et le mérite de sa coopération, discutant ses prétendus droits sur les îles qu'il affectait de regarder comme faisant partie intégrante du territoire de l'Épire. Il annonçait sans déguisement qu'il attendait une récompense de son zèle pour la France, s'efforçant même d'obtenir une promesse d'indemnités dans le cas où l'on exigerait de lui la cession de quelque place. Le colonel Vaudoncourt ne jugea pas prudent de détruire ses espérances, dans la crainte de le détacher des intérêts de Bonaparte; mais il était facile de pressentir que la bonne intelligence d'Ali Pacha avec l'Empereur des Français, ne serait pas durable.

Cependant la Russie, qui avait vu l'Angleterre alarmée de la prépondérance de Bonaparte, l'amenait enfin à conclure une alliance offensive et défensive, à la faveur de laquelle son cabinet se flattait d'effectuer enfin ses projets politiques sur la Turquie d'Europe. Ayant forcé ensuite à une rupture cette dernière puissance, elle prit possession militaire des deux importantes provinces de la Moldavie et de la Valachie. Ainsi l'existence même de l'Empire turc se trouvait menacé en Europe, par l'accord des

deux cours de Londres et de Pétersbourg; ce commencement de crise fit éclater une révolution à Constantinople. Le faible Sélim, Sultan régnant depuis 1790, fut déposé par les Janissaires, et relégué dans l'intérieur du sérail. On éleva au trône ottoman, Mustapha IV, fils du frère de Sélim. Dans ces conjonctures, une flotte anglaise mettait à la voile contre les Dardanelles, et les armées russes étaient prêtes à fondre sur leur proie. Jamais le Croissant n'avait couru de si grands dangers; il n'avait plus pour allié que la France qui ne pouvait lui donner aucun appui direct et efficace. Ali Pacha tenait les yeux ouverts et attentifs sur ces événemens.

Campé devant Sainte-Maure, où il avait réuni environ dix mille hommes, il formait toujours des projets d'agrandissement, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'un armistice venait d'être conclu, sur les bords du Niémen, entre la France et la Russie. Ses alliés, les Français ne prenant plus aucune part, dès-lors aux opérations offensives, il se trouva comme abandonné à ses propres ressources. On le vit affecter une grande surprise de ce qu'il appelait une basse désertion, montrer beaucoup d'humeur, et répandre des bruits extraordinaires, qui jetèrent l'alarme dans

toute l'Albanie. Depuis qu'il était question de paix, Ali ne parlait plus que de guerre. Il expédia des émissaires à Londres, à Malte, en Sicile, et dépêcha même un envoyé à Tilsit, dans l'espoir d'obtenir par les négociations, les îles Ioniennes, objet constant de ses désirs, et dont il n'espérait plus s'emparer de vive force. Cet envoyé était un Italien, nommé Guéri, jadis moine, et premier inquisiteur à Malte. Delà, il s'était fait interprète de l'armée française, et l'avait suivie en Egypte. Revenu en Europe, après la bataille du Nil, et pris par un Corsaire turc, il était passé à Janina. Là, embrassant la foi musulmane, sous le nom de Mehemet, il avait épousé une jeune et belle Turque, et aspirant à la faveur d'Ali Pacha, il s'était insinué si avant dans ses bonnes grâces, qu'Ali l'avait nommé son plénipotentiaire à Tilsit, pour y aller négocier l'affaire importante de la possession des Sept-Iles.

Au milieu de ces intrigues politiques et des nouvelles négociations qu'il venait d'entamer, Ali se mit à parcourir son pachalick. Il se fit accompagner dans quelques-unes de ses excursions, par le Consul général de France, dont il avait pu apprécier le savoir et le mérite. On venait de trouver des mines

de souffre, dans le mont Chamouri; et Ali, très-avide d'une pareille découverte, engagea le Consul à faire un voyage avec lui pour les visiter. (1) Il se dirigea d'abord avec sa suite, au village de Dgerovina, que des montagnes couvertes de vastes rideaux de chênes, enveloppent de leurs contours. Là est un lac, dont on racontait des merveilles; par exemple, qu'il n'a pas de fond, qu'il absorbe les objets qu'on y jette. M. Pouqueville ne fut pas long-temps à voir que c'étaient des fables de l'invention des Grecs. Le Visir lui apprit qu'il avait traversé autrefois ce même lac en bateau, ce qui détruisait le conte de la prétendue absorbtion de tout ce qu'on y exposait ou qu'on y jetait; à moins, dit Ali en riant, à ceux qui l'écoutaient, que *ce ne soient des pierres.* Il raconta ensuite comment, ayant fait examiner la profondeur du lac, la sonde avait rapporté au bord de la plage, trente brasses, puis quarante, et dans le milieu, de cent jusqu'à cent-vingt. Il ne put s'empêcher de rire quand le Consul de France lui dit qu'un des professeurs attaché au collége de Janina prétendait que le lac coulait sous terre, et qu'il formait la Vistrit-

(1) *Voyage dans la Grèce*, déjà cité.

za. « Cette espèce, répartit-il, ne sait rien
» voir naturellement. Il a pourtant demeuré
» ici ; mais comme ses pareils, il aime mieux
» s'en tenir aux vieilles histoires qu'on leur
» débite, que de vérifier les faits. J'en con-
» nais, (regardant son Kiaya ou lieutenant
» général) qui font comme cela, des contes à
» dormir debout ; qu'en penses-tu, savant? »
La Kiaya tout interdit, ne savait que répon-
dre. « Cet homme-là, poursuivit Ali, est en-
» core de ceux qui lisent dans les brouillards.
» Croiriez-vous qu'il prétend que la peste se
» compose d'une multitude d'animalcules
» qu'on pourrait voir à l'aide d'une loupe, si
» on en avait une assez forte? » Et après s'être
égayé aux dépens du Kiaya : « Tu dîneras
» avec nous, lui dit-il, qu'on apporte du vin
» et du meilleur. Consul, tu en boiras, n'est-
» ce pas? » Comme le Kiaya s'en défendait :
« Mais autrefois, tu n'étais pas si difficile ; et
» puisque tu prétends réformer ta conduite,
» va manger à la cuisine. — Mais, seigneur,
» la loi du prophète? — Tais-toi, je suis pro-
» phète dans mon pays, et si je voulais, ajou-
» ta-t-il ironiquement, je t'en ferais bien
» convenir. » A ces mots, le Kiaya se retira
pour prendre son repas dans un autre ap-
partement.

Le cortège brillant des pages et des officiers de bouche, ayant dressé le service sur un large plateau en vermeil, on présenta d'abord aux convives quelques mets dans de belles porcelaines de Sèvres, ornées des desseins de l'Ecole française. Suivant l'usage du Visir, on lui servit un agneau entier, du poids de douze livres, dont il dévora plus de la moitié; ainsi que des têtes d'ail, des œufs durs, une anguille et beaucoup d'autres mets; se contentant de toucher du doigt un plus grand nombre de plats, pour montrer qu'il les agréait et qu'on pouvait les retirer. Arrivé au riz bouilli, ou pilow, plat ordinaire de dessert chez les Turcs et sur lequel on répand de la crême caillée, le Visir enfonçant sa cuillère, découvrit une pelote de plume, et jugea aussitôt qu'on l'avait fait cuire dans l'eau bouillante, où les aides de cuisine plongent les volailles pour les plumer. « Je vis alors pâlir le satrape, dit » M. Pouqueville, et un mouvement de » frayeur saisit les assistans. — Qu'est-ce, » comment!... Sa voix s'altérait, lorsque ses » regards, tombant sur les miens, il ne put » (je ne sais par quel charme inconcevable) » poursuivre son discours, et il partit d'un » éclat de rire. — Vous voyez, mon fils,

» comme je suis servi? Oh! quelque jour, je » les ferai pendre. — Cela ne leur apprendra » pas à faire la cuisine. — Si fait, si vous sa- » viez comme cela est nécessaire pour le bon » ordre. — Pour cette fois au moins, vous » leur ferez grâce! — Oui, mais j'exige qu'ils » mangent le pilow cuit à l'eau de vaisselle, » avec les plumes sans les éplucher. — (Et la » sentence fut exécutée à la lettre.) — Sans » vous, dit-il, sa tête serait dans la cour. » Il y en avait dans ce moment, une demi-douzaine d'exposées, et qu'on allait expédier à Constantinople.

La souffrière, objet du voyage, sur laquelle on avait fondé de grands projets et des spéculations, se trouvait à la surface de la terre. On fit des essais, on commanda des fourneaux; déjà les ordres étaient donnés pour former des ateliers destinés au travail par corvées; mais la maladresse d'un Italien préposé à la direction des opérations, dégoûta heureusement le Visir d'un dessein auquel il renonça avec autant de légèreté, qu'il avait mis d'empressement à l'entreprendre.

Il reprit la route de Janina, le long de la chaîne du mont Chamouri, dans la vallée supérieure de la Thyamis, et arrivé à un *ambari*, ou magasin de grains, il s'y arrêta.

Les habitans du village, voisins de Coucoulios, vinrent répandre devant Son Altesse, un vase de lait, et des poignées de farine, en signe de la prospérité et de l'abondance qui naissent sous les pas de l'homme puissant. « Vivez; lui dirent-ils, vivez et soyez rassasié » d'années; mais faites-nous pendre, faites-» nous noyer, ou diminuez les impôts qui » nous accablent. » Le Pacha, sans paraître les entendre, invite affectueusement le consul de France, à s'asseoir à ses côtés sur un tas de grains de maïs, recouvert d'un tapis; il fait signe ensuite aux paysans de se retirer, en leur disant « d'aller en paix, de prier » Dieu pour lui, et que si la Providence le » conservait en santé, rien ne leur manque-» rait. » Enfin, il terminait sa harangue par sa phrase paternelle accoutumée : « que je » sois bien moi, mes enfans, » et ceux-ci, éconduits par ce formulaire, avaient déjà passé la porte, lorsqu'il les fit appeler. On crut qu'il se ravisait en faveur de ces malheureux, quand il leur dit, *qu'il les portait dans son cœur*! Et après un moment de silence : « Pour preuve de cela, vous me bâtirez à » vos frais, une maison faisant suite à ce ma-» gasin, dans le délai de six mois, sans y man-» quer, ou malheur à vos têtes! » « Toi, écris, »

dit-il à l'un de ses secrétaires, auquel il dicta le plan, les dimensions et le devis du sérail qu'il voulait; et ajoutant au milieu de gros éclats de rire : « La position est déli» cieuse, je veux souvent venir faire des par» ties de chasse ici; il me faut un pied à terre. » A cette décision, qui ruinait tout un village, le Consul de France partit aussi d'un éclat de rire. « Voilà comme vous êtes, lui dit » le Visir; ces coquins-là m'ont mangé tout » mon bien, ils me doivent des trésors, les » intérêts des intérêts; d'ailleurs ils étaient » les ennemis de mon père. » Comme les paysans qu'il accusait ainsi, n'étaient probablement pas nés, quand le père d'Ali Pacha mourut, le Consul se rappelant la fable du loup et de l'agneau, allait la raconter, lorsqu'un des conseillers du Visir lui fit signe de ne pas plaider la cause des habitans de Coucoulios.

Comme dans ses autres voyages, le Visir tint ses assises par tout où il se trouvait, indistinctement dans un palais, comme sur le bord d'un fossé. Les moines du monastère de Sosino ayant été appelés à son tribunal, on leur demanda compte des dîmes appartenant au fisc et du fermage des parcours; heureusement ils produisirent des quittances

scellées du cachet de son Altesse, qui les condamna, par grace spéciale (sous prétexte qu'ils ne l'aimaient pas) à couper, charroyer et transporter chaque année à Janina, pour le service de son palais, huit mille morceaux de bois de chauffage. Enfin, on introduisit un papas, dénoncé par les habitans du village de Grebigno, comme étant la cause de l'incendie d'une tour, dont la garde était confiée à ses soins, en sa qualité de Dewengi. Les paysans le traitaient d'ivrogne, d'homme incapable. Le Visir dit pour toute réponse, qu'il voulait sa tour dans l'état où elle était, lorsqu'il l'avait nommé Belouk Bachi au capitaine! A quoi, le papas répliqua sans se déconcerter, qu'il ne l'aurait pas, « quand » tu devrais, dit-il, me faire pendre, ce qui » ne sera pas. — Bon, dit le Visir, cela est » particulier. — D'abord, seigneur, je n'ai » au monde pour tout bien que ma femme, » qui est vieille, et quatorze chèvres qu'elle » mène paître dans les montagnes. Quand on » vendrait tout cela, il n'y aurait pas de quoi » faire construire la porte de la tour : mes ennemis le savent; mais ce que votre Altesse paraît » ignorer, c'est que ces hommes, si zélés pour » son service, lui doivent depuis plus de douze » ans les dîmes du vin; eux qui me taxent

» d'ivrognerie, ils font payer le vin aux pauvres » et ils le boivent. — C'est ainsi qu'on me sert, » repartit en soupirant le Visir ; et puis on » s'étonne comment je suis pauvre!... et cela » fait par an? — Plus de dix mille oques de » vin, sans compter l'eau-de-vie qu'ils dis- » tillent. — Oui, du vin et de l'eau-de-vie! je » n'ai personne, personne au monde dans » mes intérêts ; voilà comme on me ruine.... » Et cela fait? — Plus de quatre mille piastres » par an seigneur, au bas mot. — Voyez, » cinquante mille piastres et autant d'inté- » rêts, car ils m'ont sans doute volé bien » d'autres choses! Mon fils, je te fais Codja- » Bachi (primat) à la place de tes dénoncia- » teurs, qui resteront en prison, jusqu'à ce » qu'ils aient payé ce qu'ils me doivent ; le vil- » lage rebâtira la tour brûlée, à ses frais. Pour » toi, sers-moi fidèlement. » On allait appeler d'autres causes, quand le Consul de France se retira. Il vit, en se rendant au monastère de Jacovo, le cortége de Mouctar Pacha, qui se dirigeait avec ses fauconniers et ses équipages, du côté de Calibaki, d'où il se proposait de retourner à Janina, en parcourant la chaîne de Mitchikeli, pour se livrer au plaisir de la chasse.

En entrant au couvent, le Consul y trouva

le Kiaya du Visir, et son Divan effendi, ou chef du secrétariat. Le docteur Louis Franck, alors médecin d'Ali Pacha, les rejoignit à l'heure du souper, pendant lequel le Kiaya fit parade de sa science, par des récits négromantiques et des dissertations sur l'astrologie judicaire, rêveries qui, selon M. Pouqueville, sont la maladie d'esprit ordinaire des Turcs. Le lendemain, à peine virent-ils paraître le jour, qu'ils apprirent par un courier, que le Visir les attendait au khan de Mazaraki, où il s'était rendu avant le lever du soleil. Ils quittèrent aussitôt Jacovo, et en longeant la rive droite de la Thyamis, ils aperçurent les ruines de Velas, plus anciennement appelée Photice, qui devait remonter à une haute antiquité, puisqu'on y a trouvé des statues et des débris d'architecture, qui indiquent qu'elle florissait au temps des *Hellènes*. Le Visir dit au Consul de France, qu'il avait trouvé lui-même dans des fouilles pratiquées sous ses yeux, une tête de statue humaine, de proportion colossale, grosse comme celle d'un buffle, ce fut son expression.

Après une courte pose au khan de Mazaraki, ou le Visir avait fait préparer son déjeûner, il donna le signal du départ, et quitta cette fois sa halte sans faire d'avanie, les ha-

bitans de Pagouna, informés de son approche, s'étant sauvés dans les montagnes.

En revenant de la cascade de Glizani, vers Dridza, le Consul de France sauva la vie à deux étrangers, qu'une horde de furieux traînait devant le Visir. Il entendit crier que c'étaient des francs, et fendant la foule avec son cheval, il aperçût deux hommes presque nus et garottés, qui, en le voyant paraître, s'écrièrent qu'ils étaient anglais. Le Consul leur fit signe d'être tranquilles, et courant après le Pacha, il fût le premier à l'informer de ce qui se passait. C'étaient deux matelots naufragés sur la côte de l'Acroceraune, où ils avaient été dépouillés par les chimariotes: l'un d'eux, auquel on avait voulu trancher la tête, avait une plaie au col, cruauté que le Consul ne manqua pas de reprocher amèrement pour leur intérêt. Enfin, quoique la Porte fut alors en guerre avec l'Angleterre, il s'intéressa si vivement au sort de ces infortunés, que le Visir les mit entièrement à sa disposition.

« Je n'ai jamais suivi les chemins que te-
» nait Ali Pacha dans ses voyages, observe
» M. Pouqueville (1), sans remarquer quel-

(1) *Voyage dans la Grèce*, déjà cité.

» que fosse nouvellement comblée, ou bien » des malheureux pendus aux arbres. Ses pas » étaient empreints de sang, et c'était dans » ces occasions, pour déployer l'essence de » son pouvoir, qu'il le manifestait par des » exécutions aussi terribles qu'inprévues. »

Son gouvernement trouvait pourtant des apologistes ; le Consul de France cite en preuve, le jugement qu'en portait un philosophe Albanais, qui avait connu la France, séjourné à Paris, et fréquenté des hommes de lettres, contemporains de Voltaire. Le vieillard s'exprimait en ces termes : « Prémiti » m'a vu naître, et l'homme sage et prudent » peut être heureux par tout, j'en suis un » exemple incontestable. J'ai vu Versailles et le » Roi de France; j'ai vu la plus brillante civi- » lisation ; j'ai vécu chez le peuple le plus poli » du monde ; et malgré cela, j'ai désiré rentrer » dans ma patrie. Pendant quinze ans, j'ai servi » comme interprète, le Visir Ali Pacha, sans » éprouver de sa part ni ingratitude, ni grande » faveur. Son gouvernement, que vous jugerez » sans doute avec sévérité, est en rapport avec » les hommes qu'il commande ; ses injustices, » ses cruautés, tout est applicable et propor- » tionné à la nature féroce des Albanais. Il » fallait un tyran pour soumettre un peuple

» de brigands. Mon langage vous étonne, je
» le conçois ; mais il y a dix ans vous auriez
» été assassiné ou vendu comme esclave, par
» ceux qui vous accompagnent et qui vous
» donnent aujourd'hui l'hospitalité. »

Tout, dans le système tyrannique d'Ali, offrait des disparates frappantes. Par exemple, sa tolérance en matière de religion, était en quelque sorte partiale. Il semblait accorder une protection particulière à ceux que sa religion réprouvait. Sous ce point de vue, un chrétien trouvait plus de douceur dans l'application des jugemens du Visir, qui faisait toujours, à parité de délit, perdre de préférence un mahométan. De-là venait sans doute l'espèce de protection qu'il accordait à l'enseignement public, en faveur des chrétiens, jusques dans l'intérieur de son sérail. Par suite de ce système, Ali laissait à ses femmes la plus entière liberté en matière de religion ; et depuis la mort d'Eminéh, l'épouse chérie de son cœur, Reine Vasiliki de Paramithia, née chrétienne, était un modèle de la plus tendre piété. Sa fortune fut un de ces prodiges dont on voit si souvent des exemples dans les gouvernemens absolus. Ali, en 1800, avait fait poursuivre son père, pour crime de fausse monnaie. Il fit saisir toute sa famille, et

arrêtant ses regards sur Reine, à peine dans son adolescence, il la fit élever dans le harem, où elle devint une beauté rare; il l'épousa depuis, la faisant passer de la condition de simple paysanne à celle de souveraine de l'Épire, sans abjurer les lois du baptême, qu'elle avait reçu en naissant, «Si je renonçais à mon Dieu, lui » disait-elle; si j'abjurais cette vierge qui pro» tégea mon enfance, comment pourriez-vous » croire à l'attachement d'une femme capable » de sacrifier un bien sans prix, pour des » honneurs périssables?» Loin d'irriter Ali, cette résolution généreuse augmenta son amour pour sa jeune épouse, et il permit, il voulut que celle qu'il chérissait, eut, dans le palais, un oratoire orné d'images, où chaque jour elle faisait fumer l'encens qu'elle offrait au vrai Dieu.

Ali attendait impatiemment le retour du plénipotentiaire qu'il avait dépêché à Tilsit; il revint, mais après avoir échoué dans l'objet de sa mission, et annonçant à son maître la cession des îles Ioniennes à la France. Dès qu'elle fut effectuée, Bonaparte fit partir César Berthier pour Corfou, en qualité de gouverneur général. Il avait ordre de ménager Ali, et même de le favoriser en tout ce qui ne serait pas contraire aux intérêts de

la France. Ali crut cette occasion favorable pour obtenir au moins la possession de Parga. Il envoya, dans cette vue, à Corfou, son second ministre d'état, Sechri-Effendi, accompagné du professeur Psalida. Sechri appuya les demandes et les prétentions du Visir, sous des prétextes si plausibles, que César Berthier fut sur le point de lui abandonner Parga; mais une députation des Parganiotes étant venue dans l'intervalle, pour déjouer les intrigues d'Ali, fit tellement valoir l'attachement de ces grecs albanais au gouvernement Ionien, et leur ferme détermination de maintenir leur indépendance jusqu'à la dernière goutte de leur sang, contre les prétentions de leur ennemi le plus acharné, que le lieutenant de Bonaparte n'hésita plus d'écrire en leur faveur; il obtint facilement que Parga et son territoire, seraient définitivement annexé au gouvernement Ionien, et placé sous la protection de la France.

Ali voyant revenir ses envoyés sans qu'ils eussent réussi dans leur mission, en conçut un profond sentiment de haine contre ses alliés. Il ne crut pourtant pas devoir rompre sur-le-champ avec la France, quoiqu'il fut visible qu'il ne serait pas long-temps l'ami d'une puissance maîtresse des îles Ioniennes.

Il décela son ressentiment à l'occasion du strict blocus qu'une flotte anglaise vint former autour de Corfou. Les autorités françaises éprouvèrent alors une telle pénurie d'argent, que la solde des troupes se trouvait considérablement arriérée, et les fournitures suspendues. Une députation fut envoyée au Visir, pour en solliciter un emprunt. Ali s'y refusa et avec hauteur, en disant que le Pacha de Janina n'était ni négociant, ni banquier, imposant en même temps des droits énormes sur l'exportation des grains et des bestiaux d'Albanie, et en exigeant le paiement d'avance. César Berthier, à son tour, annonça l'intention de forcer Ali à restituer les villes vénitiennes, et d'abord Butrinto, qui, situé en face de Corfou, sur la partie la plus étroite du canal, s'appelait la clef de l'île, comme on nommait Corfou la clef de la mer Adriatique. Peut-être que s'il eût agi avec promptitude, cinq cents hommes lui auraient suffi pour s'emparer de Butrinto; mais il donna le temps au Visir d'y jeter une forte garnison d'Albanais, et l'occasion fut perdue. Ali, de son camp de Playa, défia ouvertement tous ses efforts. Toutefois, craignant un coup de main contre Prévéza, il s'y rendit avec une partie de son

armée, après avoir quitté les lignes qu'il avait établies de concert avec les Français, vis-à-vis Sainte-Maure. Inclinant alors pour l'Angleterre, dont il prévoyait que la puissance maritime pourrait mettre le plus grand obstacle à ses desseins, ou coopérer le plus efficacement à leur exécution, il se montra tout prêt à entrer en conférence avec un agent anglais (vraisemblablement le major Leake), qu'on devait lui envoyer à cet effet. Mais voulant éviter tout sujet de rupture ouverte avec Bonaparte, il prit des précautions mystérieuses pour que le Consul de France ne pût concevoir aucun soupçon. Il lui montra encore plus de déférence, l'invita même à une course vers le golfe d'Arta, et pendant le voyage, lui témoigna une confiance particulière. Un jour entr'autres (c'était au mois d'octobre 1808), il avait fait halte au bord de l'Aréthon, près d'Ambracie; le Consul était assis à ses côtés, avec son frère (1), tandis que ses pages formaient un demi-cercle à quelque distance devant lui. « Vous voyez ces jeunes » gens, dit le Visir à M. Pouqueville, eh bien » il n'y en a pas un seul dont je n'aie fait tuer » le père, le frère, l'oncle ou quelque parent.

(1) Vice-consul d'Arta.

» — Et ces mêmes individus, répartit le con-
» sul, vous servent et passent les nuits au-
» près de votre lit, sans qu'aucuns aient jamais
» pensé à venger leurs parens? — Venger leurs
» parens! Ils n'ont que moi au monde. Exé-
» cuteurs aveugles de mes volontés, je les ai
» tous compromis, et plus les hommes sont
» avilis, plus ils me restent attachés. Les Al-
» banais me regardent comme un être extraor-
» dinaire; et mes prestiges sont l'or, le fer et
» le bâton; avec cela je dors tranquille. —
» Mais votre conscience? — » Il partit d'un éclat de rire, en disant au Consul, qu'il était un *bon homme*. Une barque l'attendait; s'étant fait traîner à bord, par ses pages, on fit voile vers le golfe Ambracique. Le jour même qu'il avait choisi pour sa conférence secrète avec l'émissaire anglais, il invita le Consul à une fête champêtre près de Vonitza, sur le golfe. Au milieu des amusemens qui avaient été préparés, il l'y laissa, et prenant une chaloupe bonne voilière, se fit transporter de l'autre côté du golfe, où un cheval était tout prêt; puis traversant la plaine au grand galop pour se trouver au rendez-vous, il joignit à minuit, l'agent anglais, qui avait débarqué près de Prévéza, et eut avec lui un entretien au milieu des ruines de Ni-

copolis. Là, ils concertèrent ensemble un plan d'opérations, et se séparèrent avant le jour.

Ali mit beaucoup de mystère, mais en même temps une grande activité à entretenir une correspondauce suivie avec les commandans des forces navales d'Angleterre, dans la Méditerranée. Son but était d'abord de contribuer à ramener la paix entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Mais les révolutions se succédaient à Constantinople. Mustapha-Bairactar, vengeur de Sélim, après avoir déposé le sultan Moustapha et fait proclamer son frère aîné, Mahmoud, voulait abolir les janissaires, réformer l'armée, et introduire les usages européens dans toutes les branches du gouvernement; il succomba dans cette périlleuse entreprise, et périt dans une catastrophe à la suite d'une nouvelle insurrection des janissaires. La mort de ce grand-visir jeta d'abord la confusion partout. L'ambassadeur anglais, M. Adair, qui, arrivé aux Dardanelles, s'était ouvert une communication avec le divan turc, désespérant de réussir, était à la veille de quitter son poste, quand il reçut d'Ali Pacha, une lettre qui le pressait avec instance d'attendre les événemens. L'avis du Pacha fut suivi, les

Anglais savaient qu'il avait un grand crédit dans le divan ; on le soupçonnait même, et probablement avec raison, d'avoir contribué à fomenter cette dernière révolte, de même que celle du Nizam-Djedid, sous le sultan Sélim, par le motif que tout Pacha qui aspire à une souveraineté indépendante, préfèrera toujours l'ancien système turc aux innovations européennes. La paix, selon les désirs d'Ali, ne tarda pas à se conclure entre l'Angleterre et la Porte. Dès que les préliminaires furent signés, Ali se hâta de dépêcher à Londres un envoyé, nommé Séid-Achmed-Effendi, pour faire sonner bien haut les services qu'il avait rendus au cabinet britannique. On y attacha tant d'importance, qu'on fit partir de suite, à bord d'un bâtiment de transport, un beau parc d'artillerie, tiré des arsenaux du roi d'Angleterre, et plusieurs centaines de fusées à la Congrève, dont l'invention était toute récente. Le major Leake, chargé du soin de l'artillerie, eut ordre de rester à la cour d'Ali Pacha, pour apprendre à ses troupes Albanaises, à se servir de l'artillerie et des fusées, et pour y remplir les fonctions de résident anglais.

Epousant alors publiquement les intérêts de l'Angleterre. Ali ouvrit ses ports à ses

marchands, à ses croiseurs, et accorda des fournitures de toute espèce, aux conditions les plus libérales pour la marine anglaise, et pour les armées alliées d'Espagne et de Portugal. Il redoutait peu Bonaparte, trop occupé alors à la conquête de la Péninsule, n'ayant d'ailleurs aucune force navale capable de contrebalancer les armemens de l'Angleterre. En effet, le blocus, formé par les escadres anglaises devant Corfou, empêchait les Français et les Russes de donner aucune espèce de secours aux ennemis d'Ali Pacha. Quant à lui, devenu plus formidable, persuadé qu'il existait des intelligences entre le Pacha de Bérat et Corfou, et qu'on préparaît contre lui une ligue dans la Haute-Albanie, il résolut de porter le dernier coup à Ibrahim. Il fit d'abord répandre à Constantinople, qu'il était vendu aux Français auxquels il voulait livrer son territoire. On dit même qu'il forgea des preuves contre lui et recueillit de faux témoignages. Mais Ibrahim était autant estimé à Constantinople, où il avait des partisans, que dans ses propres domaines. Les ruses d'Ali Pacha réussirent peu auprès du jeune Sultan. Ali dissimula, et attendit des circonstances plus favorables. Vers la fin de 1809, un événement qu'il avait prévu,

donna une nouvelle force à ses espérances, et une nouvelle énergie à ses combinaisons. Les Français furent expulsés de Zante, de Céphalonie, d'Itaque et de Cérigo, et les Anglais occupèrent ces îles. Dès lors, Ali crut pouvoir dépouiller Ibrahim. Il le fit d'abord harceler et attaquer par Omer Bey Brioni, qu'Ibrahim avait banni autrefois, et dont il avait confisqué les biens. Cet homme turbulent s'était signalé pendant la durée de son exil en Égypte, contre les Anglais, et depuis il était rentré en Epire avec une fortune immense et une grande réputation de valeur. Ali, de concert avec les Beys d'Avlone, le fit entrer en campagne contre Ibrahim, sous prétexte de rentrer en possession de ses biens. Omer Bey, au lieu de paraître en armes à la tête de quelques partisans, marcha contre Bérat avec un corps de huit mille hommes, traînant à leur suite, artillerie de campagne et de siège, des ingénieurs et des pionniers. Ali, de son côté, se rendit d'abord à Tépéleni, afin d'attendre l'issue des événemens. Le résultat n'en était pas douteux, car Ibrahim, dont les finances étaient épuisées, n'eut que le temps de se renfermer dans son château avec quelques serviteurs fidèles. Ali, quittant alors sa retraite, se rend au camp

d'Omer Brioni, comme médiateur, en amenant du renfort pour faire respecter, disait-il, sa médiation. Ibrahim n'osant se fier à son ennemi, le Visir fait aussitôt attaquer le château de Bérat qui, s'élevant sur une haute montagne sur la rive droite de l'Apsus, était regardé comme imprenable. Ali cependant presse le siége avec vigueur, bombardant des hauteurs voisines, la ville et la citadelle, et faisant lancer des fusées à la congrève, sous la direction d'un officier du génie anglais. Ces nouveaux instrumens de destruction jettent tellement la terreur, parmi la garnison et les habitans qu'Ibrahim Pacha se voit forcé de capituler sous la condition de remettre Bérat, et de donner comme otage, son fils unique. A ce prix, il lui était permis de se retirer à Avlone avec sa suite et ses trésors. Ali, dans sa calèche, et entouré de ses troupes, attendit sur la rive gauche de l'Apsus, qu'Ibrahim eut traversé le pont, après quoi, il entra dans Bérat, en triomphe, tandis qu'Omer Bey couvrait avec un corps de cavalerie la retraite du Visir, déchu de sa puissance, ne cessant de veiller à sa sûreté, qu'après l'avoir accompagné jusqu'aux portes d'Avlone.

Ali venait de prendre possession de Bérat,

non-seulement sans l'agrément de la Porte, mais même sans qu'elle en fut instruite. Colorant cette spoliation dans sa dépêche au Sultan, il allégua qu'une grande partie de la Haute-Albanie s'était mise en état de révolte, et qu'Ibrahim, incapable par son âge et ses infirmités, d'y établir l'ordre, était d'ailleurs fortement suspect, d'être attaché d'abord à la Russie, et depuis peu aux intérêts de la France; que d'après ces motifs, il n'avait pas hésité de pourvoir à la sûreté d'une place si importante, en y cantonnant des troupes sur lesquelles on put compter. Ali fortifia ses dépêches par de magnifiques présens, et par des sommes considérables, qu'il fit distribuer aux membres du Divan; il fut non-seulement absous, mais obtint l'approbation de sa conduite, et sur sa demande, le Sultan accorda, sur-le-champ, à son fils Mouctar, le gouvernement de Bérat, c'est-à-dire, les dépouilles de son beau-père.

Après sa victoire, Ali se conduisit, dans sa nouvelle conquête, avec modération; il voulait éviter par-là de s'aliéner les habitans de Bérat, ou de les porter à se rallier sous les étendarts de leur ancien chef. Il confia le gouvernement du pays à son fidèle général, Jousouf l'Arabe, et rentra dans sa capitale pour es-

essayer de tourner à son avantage les succès qu'obtenaient les Anglais dans la mer Ionienne. Revenant camper devant Sainte-Maure, avec une armée aguerrie, pendant que les Anglais bombardaient la ville, il fit valoir de prétendus droits pour en obtenir la possession, et épia l'occasion de prendre part à l'attaque. Placé entre deux puissances rivales, l'Angleterre et la France, il voyait la première courtiser son amitié, et la seconde redouter sa haine. Ali, habile à profiter de cette réunion de circonstances, encourageait les Anglais à continuer le blocus de Corfou, en leur promettant sa coopération, et spéculait en même temps sur la détresse qui y régnait, en y faisant passer secrètement des vivres qu'il vendait au plus haut prix. Pour mieux faire tomber dans ses piéges le Consul de France et le général Donzelot, gouverneur de Corfou, il aida le Consul à faire entrer dans la place assiégée, le Colonel du génie Beaudrand, avec des signaux de reconnaissance, tandis que lui-même retenait à souper le général anglais Oswald, et M. Spiridion Foresti, ministre d'Angleterre, auxquels il réitérait ses protestations du plus inviolable dévouement. Par-là, il crut captiver la confiance des autorités françai-

ses; il en vint jusqu'à offrir au consul Pouqueville, d'occuper militairement la citadelle de Corfou, et de faire cause commune avec la France, s'il voulait engager le général Donzelot, à évacuer la forteresse. L'idée d'une perfidie qui mettrait une population chrétienne à la discrétion d'un tel homme, fit rejeter sa proposition : quoique le Consul eut carte-blanche pour traiter, il préféra laisser courir les événemens selon leur marche naturelle. Sainte-Maure capitula, et le général Oswald, après en avoir pris possession au nom de S. M. Britannique, vint recevoir les félicitations du Visir, et le remercier d'avoir contribué au succès de son entreprise.

Ali insista vainement pour faire reconnaître ses droits sur cette île; il réussit mieux à obtenir des commandans anglais l'agrément de faire bâtir sur la côte en face, deux casernes destinées à ses soldats : c'était un prétexte dont il se servit pour faire construire deux citadelles très-fortes, dont l'une commandait l'entrée même du château de Sainte-Maure, et l'autre l'entrée du canal qui sépare l'île du continent; de sorte qu'il se trouva maître des deux entrées. Sous le gouvernement politique des Vénitiens, il était convenu que ni les Vénitiens, ni la Porte Ottomane n'éri-

geraient de forteresses à un mille du rivage.

L'île de Sainte-Maure acquérait bien plus d'importance depuis qu'Ali Pacha s'était emparé de Prévéza et des autres villes vénitiennes de la côte d'Albanie. Mécontent de n'avoir pu s'en rendre maître lui-même, et irrité de ce que les victimes de sa tyrannie y trouvaient un asile, il prit, peu de temps après que les Anglais s'en furent emparés, trois barques d'Itaque et de Céphalonie, et fit pendre, sur la côte de l'Arcananie, en face de la ville, tous ceux qui en composaient l'équipage, sous prétexte que c'étaient des pirates. Plus tard, un Grec du continent, qui avait fui sá vengeance, fut tué en plein jour par deux de ses émissaires, sur la place même de Sainte-Maure. Ayant été arrêtés, ils déclarèrent leur mission, et parurent ne pas se douter qu'ils eussent commis un crime. Ils furent jugés par une commission militaire, et condamnés, l'un, à une détention perpétuelle, l'autre, à à un emprisonnement de dix ans. Dès qu'Ali en fut informé, il eut l'effronterie de demander leur élargissement. Les autorités anglaises lui firent la réponse suivante, qui dut l'embarrasser : « Non-seulement ils avaient été con- » damnés pour un crime abominable en lui- » même, mais encore ils avaient eu l'audace

» de calomnier Son Altesse, en déclarant qu'ils » l'avaient commis par son ordre. » Ali abandonna les coupables à leur sort.

Quoiqu'il ne pût obtenir des Anglais, ses alliés, ni la possession de Sainte-Maure, ni l'expulsion des Français de la ville de Parga, dont il réclamait aussi la possession, il jugea qu'il était de son intérêt de n'en donner aucun signe de mécontentement, car il ne pouvait se passer de l'appui des forces navales de l'Angleterre, et de son influence à Constantinople. Il lui restait d'ailleurs à réduire les Kimariotes, habitans des montagnes de Kimeria, ou de la Chimere : c'était une tribu belliqueuse, qui descendait des anciens Chaoniens, et qui ne connaissait d'autre métier que la guerre. Leur position entre la côte maritime et l'intérieur de l'Épire, en faisait un sujet d'inquiétude pour Ali. Attaqués dans leurs montagnes, ils combattirent vaillamment, et en vinrent à l'arme blanche après avoir épuisé leurs munitions. Ali eut recours à ses vieilles pratiques de corruption; il se fit livrer Youna, qui était leur principal village, par quatre frères nommés Cosnezzi ; et, tombant aussitôt sur l'arrière-garde des montagnards, il la tailla en pièces. Tout le pays se soumit dès-lors à son autorité; il mit garnison

dans les lieux fortifiés, et amena comme ôtages, à Janina, deux cents des principaux Kimariotes. Les tribus qui jusqu'alors lui avaient résisté, à l'aide des puissances maîtresses des îles Ioniennes, se trouvant sans appui de ce côté, se soumirent au Visir, sans conditions, pour ne pas être exterminées par ses armes. Pronia, Aga de Paramithia, et Hassan, Zapori de Margariti, furent du nombre des chefs qui s'abandonnèrent à sa foi. Il les fit jeter dans un donjon à Janina, deux jours après leur reddition.

Pendant ces opérations, qui marquèrent le printemps de 1810, le gouvernement britannique envoya M. Georges Foresti auprès du Visir, en qualité de résident anglais à Janina. Ce poste était délicat; il eût même été dangereux, si Ali n'avait senti de plus en plus la nécessité de rester uni à l'Angleterre. Sa cour fut, peu de temps après, visitée par tous les personnages illustres ou marquans de ce pays, employés ou voyageant dans la Méditerranée. On vit accourir successivement à Janina, le lieutenant-général Stuart, vainqueur de Maïda, guerrier estimé; le major-général Aïrey, et le colonel du régiment Royal-Corse, Hudson Lowe, le même qui, depuis, fut chargé de la garde de Bonaparte à Sainte-Hélène. Une foule

d'autres curieux furent aussi attirés par la célébrité d'Ali Pacha.

Placé au voisinage des possessions françaises de la mer Ionienne, Ali était d'autant plus recherché par les Anglais, qu'ils espérèrent long-temps que sa turbulence occasionnerait une rupture entre la France et la Turquie. Janina devint le centre d'un foyer d'intrigues contre Bonaparte : on n'y parlait que de guerre et d'une ligue mahométane, dont Ali serait le champion.

Il était peu probable que la prudence de la Porte lui permît de s'aventurer dans des projets extravagans. Quoique l'influence du cabinet français eût décliné à Constantinople, elle n'y était pourtant pas tout-à-fait nulle. Les plaintes et les griefs, contre le Pacha de l'Épire, s'étant renouvelés, de la part de la France, auprès du divan, le Pacha, dans ce conflit, n'eut pas toujours l'avantage; on finit même par conjurer sa perte à Corfou, à Raguse, à Constantinople et à Paris. L'année 1810 vit se former contre lui un orage, le plus menaçant peut-être qui lui eût encore été suscité. Il ne s'agissait de rien moins que d'un plan d'opérations concerté par les généraux français, et sanctionné par la Porte. Ali aurait été attaqué en même temps par une divi-

sion française partie de l'île de Corfou, et par l'armée de Dalmatie, sous les ordres du maréchal Marmont, tandis que ses ennemis intérieurs, courant aux armes, se seraient soulevés contre son pouvoir tyrannique.

Mais, la retraite forcée du Portugal par le maréchal Masséna, et les revers qui marquèrent la fin de cette campagne dans la Péninsule, décidèrent Bonaparte à y faire passer les troupes du maréchal Marmont. Ali fut peut-être sauvé alors de sa ruine, par cette détermination de Bonaparte, qui, toutefois, n'abandonna jamais entièrement le projet de châtier Ali; ce qu'il aurait tenté avec les seules forces qu'il tenait à Corfou, si la flotte anglaise n'y eût mis obstacle.

Ali connut le danger qui le menaçait, par la conduite de la Porte à son égard. Le sachant trop affermi en Épire, pour l'attaquer elle-même à force ouverte, et tenant d'ailleurs aussi à ménager l'Angleterre qui s'était déclarée en sa faveur, elle se vengea sur son fils Véli Pacha, en lui ôtant le Pachalick de la Morée. Dans sa disgrâce elle lui conféra le Visiriat de la Thessalie; mais, en même temps, elle nomma un Roumili-Valisy à Monastir. Le Grand Seigneur, par ces mesures, détachait des domaines d'Ali la Macédoine Cisaxienne,

et ne dépouillait son fils de la Morée, pour lui donner de l'autorité en Thessalie, qu'afin de jeter une semence de rivalité entre le fils et le père.

Le faible Ibrahim Pacha, qui sans cesse brûlant de se venger, entrait dans toutes les ligues formées contre Ali, et recommençait toujours ce jeu insensé, quoique toujours puni par quelques pertes nouvelles, s'était allié en dernier lieu aux autorités Françaises. Il avait donné les mains au projet qui devait consommer la ruine d'Ali, et se trouva seul exposé au ressentiment et à la vengeance d'un ennemi puissant et irrité. Ali, mettant ses troupes en campagnes, le serra de près dans Avlone, son dernier asile, tandis que le Commodore anglais Taylor, avec deux frégates, coupait la retraite à ce vieillard infortuné, qui eut trouvé un refuge dans l'hospitalité que lui offrait le général Donzelot à Corfou. A la veille d'être forcé dans Avlone, Ibrahim abandonnant sa retraite, s'enfuit déguisé dans les montagnes de Liapuria; mais il est livré avec sa femme, par des traitres aux satellites d'Ali Pacha. D'abord, il le relègue à Conitza, où il le fait conduire en triomphe; puis l'arrachant au bout de quelque mois de ce lieu d'exil, et des bras de sa femme, il le fait plonger au

fond d'un cachot construit dans le grand escalier de son palais de Janina, comme pour jouir de la satisfaction, chaque fois qu'il montait à son palais, de marcher sur la tête de son ennemi. On voyait ce vieillard vénérable, beau-père des deux fils d'Ali, à travers les barreaux de fer de sa prison, comme une bête sauvage.

Un Visir dans les fers d'un autre Visir, était une chose inouie dans les fastes de la rébellion des grands vassaux de l'Empire Ottoman. Quelques riches cadeaux envoyés à Constantinople, et les ressorts de la politique anglaise, favorable au Pacha de l'Épire, calmèrent le Divan. Ali resta en possession de tout le territoire de Bérat, et accrut sa puissance au point que le Divan sembla être étourdi du coup qui venait d'être porté à l'autorité souveraine. C'était le résultat de trente ans d'intrigues, d'efforts et de crimes, résultat qui amena la soumission des Pachas d'Elbassan, de Croïa, et des Voivodes de la Taulentie; tous vinrent figurer comme vassaux, à la cour de Janina. Ce n'étaient plus seulement des Beys soldés, mais les Pachas de la haute Albanie, et tout ce que la Grèce continentale avait de chefs illustres, qui accouraient se prosterner devant Ali Pacha. Les

Beys d'Avlone, qui avaient secondé ses projets contre Ibrahim, étaient au milieu de cette foule de courtisans : objets de ses préférences, on les voyait sans cesse à ses côtés. Quand il les eut réunis tous, il les précipita du sein des divertissemens et des plaisirs au fond des prisons. En même temps, des émissaires chargeaient de fers leurs femmes et leurs enfans, qu'on transféra aussi à Janina avec leurs dépouilles. Ainsi, furent justement punis, ceux qui avaient trahi un maître débonnaire en faveur d'un tyran. Leurs meubles, leurs trésors, leurs troupeaux, sans compter le prix des terres qu'Ali confisqua sans retour, grossirent son trésor d'un capital de trente mille bourses. Ali fit un jour entrer le Consul de France avec lui dans une salle basse de son palais, toute remplie d'or monnoyé et jeté en tas; c'était le produit des dépouilles des Beys d'Avlone; et montrant ce trésor, il dit qu'il devait y avoir plus de douze millions amoncelés.

Restaient à réduire Moustapha, Pacha de Delvino, les villes d'Argyro-Castron et de Gardiki; et enfin, les chefs de Liapuria qui faisaient cause commune. Tous furent effrayés de l'orage qu'ils virent se former autour d'eux : ils ne perdirent pas un instant

pour rassembler leurs forces. Ali les attaqua incontinent, et les mit en déroute dans la plaine située entre Argyro-Castron et Delvino. Il entre aussitôt dans cette dernière ville, en prend possession et fait prisonniers deux fils de Moustapha, qu'il relègue dans un couvent de l'île du lac de Janina. Deux autres fils de Moustapha s'étant réfugiés à Corfou, y sont bientôt assassinés par un émissaire du Visir, dans la poche duquel on trouve le bouïourdi signé de sa main. Quant à Moustapha, il s'était retiré à Gardiki, ne faisant par-là que retarder le destin qui lui était réservé. Après la conquête de Delvino, Ali attaqua la grande ville d'Argyro-Castron, regardée comme imprenable, à cause de sa position et de la bravoure de ses habitans.

Mais la tactique nouvelle d'Ali, jeta parmi eux l'effroi et le découragement. Ali ne faisait plus la guerre de loin à coup de fusil, à la manière des Albanais. Traînant à sa suite de l'artillerie de montagne, des obusiers, des fusées à la Congrève tirés des arsenaux anglais de Malte et de Messine, il était sûr, soit par le bruit seul, soit par les effets de ces nouveaux moyens de destruction, d'épouvanter des peuples qui n'avaient encore d'autre stratégie que celle du moyen âge. Aussi, à peine

les troupes du Visir, après avoir fait entendre quelques détonations d'artillerie, eurent-elles coupé les eaux d'Argyro-Castron, et détruit ses moulins, que les habitans demandèrent à capituler.

Ali qui dirigeait, tel qu'un souverain, cette guerre du fond de son cabinet, n'eût pas plutôt appris la conquète d'Argyro-Castron, qu'il donna ordre à ses lieutenans, de marcher contre Gardiki. Toute la population de Gardiki était musulmane, et sa constitution, à plusieurs égards, républicaine; chaque famille envoyait un représentant au conseil général, dans lequel on choisissait treize membres pour former le gouvernement exécutif, dont les fonctions étaient annuelles; il avait le droit de vie et de mort.

La ville, située sur une montagne de forme cônique, était composée de maisons solidement construites en pierres crénelées, garnies de meurtrières, et défendues par des hommes courageux : c'étaient autant de petites forteresses bien approvisionnées, dont il fallait faire le siége. Si les opérations traînaient en longueur, si on échouait momentanément, dans une seule attaque, les villages de l'Acrocéraune pouvaient se révolter;

et alors l'insurrection eût été soutenue par les autorités françaises de Corfou. A ces considérations, se joignait celle de la résistance qu'on devait attendre de Moustapha, Pacha de Delvino, devenu le chef du parti français et des principaux Beys du Chamouri, qui avaient cherché un asile parmi les Gardikiotes. Aussi espérait-on que leur défense serait celle du désespoir; on les animait par les assurances d'une protection efficace du Grand-Seigneur, protection qui leur était annoncée, s'ils pouvaient tenir pendant quelques mois. Un émissaire expédié secrètement de Constantinople, fut chargé de décider les Beys, ennemis du Visir, à se rallier tous à Gardiki et à s'y défendre. Sans ces assurances, ils auraient trouvé une retraite plus assurée à Corfou, près du général Donzelot, qui ne cessait de prodiguer aux réfugiés et aux proscrits de l'Épire, ses secours et ses bienfaits. Ali Pacha, loin d'être déconcerté ou alarmé, par cette nouvelle ligue, n'y vit qu'une occasion favorable de se débarrasser d'un seul coup de tous ses ennemis. Gardiki était d'ailleurs cette même ville qui l'avait tant offensé dans la personne de sa mère, et dans la personne de sa sœur Chaïnitza. Regardant toujours comme un devoir sacré

d'accomplir la dernière volonté de sa mère, il voulait faire boire la coupe de la vengeance jusqu'à la lie, à une ville maudite par sa famille, et devenue le repaire de ses ennemis les plus acharnés. Nul doute que sa sœur Chaïnitza ne l'excitât elle-même à la vengeance. Nous avons fait peu mention d'elle dans le cours de cette histoire, afin de ne pas nous perdre en digressions ou en épisodes, défaut de presque tous les livres modernes. Le moment est venu de remettre en scène cette sœur d'Ali, si fière et si implacable.

Ali lui avait fait épouser en premières noces, l'ancien Pacha d'Argyro-Castron contre lequel il avait nourri depuis une haine profonde. On l'accusait, car de quel crime ne l'a-t-on pas cru capable, d'avoir longtemps sollicité sa sœur de faire empoisonner son mari; et, sur son refus, de l'avoir fait assassiner lui-même par son frère Soliman, et enfin, d'avoir récompensé un fratricide par l'hymen incestueux de sa sœur avec l'assassin de son époux. De cette première union, il n'était resté à Chaïnitza, qu'une fille mariée au Bey de Cieïssoura, mort jeune, naturellement selon les uns, et selon d'autres assassiné par Ali, comme trop attaché aux

intérêts d'Ibrahim, Pacha de Bérat. Ali s'emparant de toutes ses possessions, fit relever le château de Cleïssoura, clef de cette partie de l'Épire. De son union avec Soliman, Chaïnitza eut deux fils, l'un nommé Elmas-Bey, l'autre Aden-Bey, morts tous les deux à la fleur de l'âge. Le premier venait d'être nommé gouverneur de la Thessalie; le plus jeune, adoré de sa mère, avait épousé la dernière des trois filles d'Ibrahim Pacha, alliance qu'Ali ne lui avait fait contracter qu'afin de prolonger l'illusion de celui dont il avait résolu la perte. On avait vu Chaïnitza inconsolable de la mort d'Aden-Bey, briser à coups de marteaux les diamans de ce fils chéri, et les siens; brûler ses cachemires, ses fourrures, et obliger la veuve de son fils, de coucher à ses côtés par terre, sur une natte de paille. Les Glaces et les ornemens de son sérail avaient été mis en pièces. On avait peint en noir les vitraux de ses appartemens. Toute apparence de bonheur était bannie de son palais. À jamais inconsolable, Chaïnitza s'était confinée à Libochobo, la seconde ville du canton de Drynopolis, située dans une région élevée et fertile du mont Mertchica. Le Visir, dont Libochobo fut une des premières conquêtes, y avait fait

bâtir un superbe sérail, destiné à sa sœur. Là vivait dans le deuil et dans les larmes, cette orgueilleuse et cruelle souveraine de la Dryopie. L'ouverture de la campagne contre les Gardikiotes, dont elle attendait l'issue avec anxiété, vint faire diversion à sa douleur. Tout ne respirait que la guerre dans Gardiki et dans le camp du Visir. On touchait au mois de janvier 1812. Les Gardikiotes se préparant à la plus vigoureuse résistance, donnèrent le commandement de leurs troupes, où figuraient plusieurs chefs, à Demir Dosti, général d'une prudence consommée, et d'une bravoure à toute épreuve. L'armée du Visir était commandée par Émir-Bey, et par Jousouf l'Arabe, deux de ses officiers les plus expérimentés. Elle était si nombreuse que tous les jours on distribuait, en rations de pain de Calamboci, cinq cents charges de chevaux.

Les opérations n'avancèrent qu'avec lenteur; il n'y eut d'abord que des affaires d'avant-poste, où l'on se battit avec des chances diverses, pendant un mois entier. Les généraux d'Ali se bornaient à détruire les villages dépendans de Gardiki, et à faire reculer les avant-postes, soit qu'ils voulussent traîner la guerre en longueur, soit qu'ils fussent tou-

jours dominés par le désir d'épargner une population mahométane. Connaissant l'humeur vindicative du Visir, ils lui représentent, dans leurs dépêches, l'extrême difficulté de prendre la ville d'assaut, et demandent à être autorisés de proposer aux Gardikiotes les termes de la capitulation accordée aux habitans d'Argyro-Castron.

Ali, pénétrant leur dessein, mande Athanasi Vaïa, officier sur la discrétion et la fidélité duquel il pouvait compter, et le faisant partir pour l'armée, avec un corps de troupes grecques et arnautes, il lui donne l'instruction d'agir de concert avec les autres corps grecs, déjà employés sous les murs de Gardiki. Déjà des symptômes de découragement s'y faisaient apercevoir. Cette partie du peuple, accoutumée à vaquer aux travaux de l'agriculture et à errer librement dans les montagnes avec ses troupeaux, se trouvait trop à l'étroit dans les lignes qu'il fallait garder avec vigilance et défendre avec intrépidité. Dès qu'Athanasi fut arrivé au camp, il assembla un certain nombre d'officiers de son choix, leur montra les ordres formels du Visir, joignit leurs corps aux troupes qu'il venait d'amener, et sans rien communiquer aux généraux turcs, les con-

duisit, le sabre à la main, à l'attaque de la ville. D'abord il emporte une grande ferme, fortifiée au pied de la montagne. Les Gardikiotes lâchent le pied et se réfugient, en gravissant un sentier étroit, les uns dans la ville, les autres dans une espèce de citadelle qui en défendait les approches. Tout fut bientôt en confusion dans Gardiki, où les chefs ne s'attendaient nullement à un assaut. Les assaillans grecs, animés par l'exemple de leur général, et ravis de trouver une occasion de détruire une ville mahométane, bravent obstacles et dangers, et emportent aussi la citadelle. Ils pénètrent même bientôt dans la ville, qui est livrée à toutes les chances d'un assaut, à la vue des troupes turques campées au bas de la montagne. Le seul Sali Bey Goka et sa femme, que Mouctar avait répudiée, préférèrent se donner la mort plutôt que de tomber au pouvoir d'Ali. Les autres chefs, abandonnés de leurs soldats et des habitans, au lieu d'imiter cet exemple de courage, se réunissent dans un quartier de la ville, encore intact, et là, au nombre de soixante-douze, Beys et Agas, ils s'empressent de souscrire leur soumission au Visir, et de la faire accepter aux généraux turcs, qui font aussitôt cesser le carnage. Au nombre des

prisonniers, figuraient Moustapha Pacha et Demir Dosti. Tous furent dirigés vers Janina, sous bonne escorte, et soutenus par l'espérance.

Leur route, comme celle des victimes, était parée de fleurs. A Janina, on les reçut au son des instrumens de musique, et avec la pompe réservée à ceux que le peuple salue par ses acclamations. Ali, qui les attendait, debout dans son palais, s'avança lui-même à leur rencontre, et en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds et frappé la terre de leur front, il leur adressa quelques reproches, mais ni assez rudes ni assez amers pour alarmer leur sécurité. A chacun d'eux il assigna un traitement particulier et des appartemens dans l'enceinte de son château du Lac; il consentit même qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée et leurs domestiques, louant ces derniers sur leur fidélité. Tous, en un mot, furent traités avec cette munificence qui était un de ses rafinemens de cruauté assez ordinaire quand il voulait faire sentir plus cruellement à ses victimes un revers de fortune. Ceci se passait au mois de février 1812. Dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit une vive fusillade au château du Lac, suivie d'un cri sinistre

qui apprit à la ville effrayée que les ôtages étaient attaqués. Le bruit se répand, le lendemain, que le Visir, accoutumé à ne rien respecter, a essayé de les surprendre pour les faire égorger au milieu des ténèbres; mais qu'étant sur leurs gardes, et retranchés dans leurs appartemens, ils ont fait feu sur leurs assassins, ce qui leur a donné l'avantage d'attendre au jour pour obtenir quartier; qu'alors ils ont rendu leurs armes; qu'Ali n'ayant osé les faire massacrer à la vue du peuple, s'est contenté de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader, et qu'il les a fait transférer dans les prisons du monastère de Sotiras, situé au milieu du Lac.

Maître, alors, de Moustapha Pacha, et des soixante-douze ôtages, Ali annonce à toute sa cour la résolution de se rendre à Gardiki. Son but est, dit-il, d'y rétablir l'ordre, d'y instituer un tribunal; et d'y organiser une police protectrice des habitans. Le 19 mars, jour fixé pour son départ, le Consul de France se rendit à son palais (1). Les troupes défilaient depuis le matin; les bagages sortaient du sérail; les pages, armés en guerre,

(1) *Voyage dans la Grèce*, déjà cité.

attendaient l'ordre de monter à cheval, quand le Consul, traversant les cours encombrées de clients qui attendaient un regard du Visir, passa auprès de quelques têtes nouvellement coupées et qui étaient plantées sur des pieux. Parvenu dans les vastes appartemens du palais, on annonce le Consul de France; le rideau de brocard se lève, le Consul entre. Il voit Ali dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velour cramoisi, appuyé sur une hache d'armes et assis au bord de son sopha. Il s'était placé, suivant l'étiquette, à sa droite, lorsqu'Ali, revenu de son assoupissement après avoir long-temps attaché ses regards sur les siens, fait signe de la main à ses conseillers de s'éloigner. « Vous voilà, dit-il d'une » voix étouffée; c'est vous, mon fils. » Et, prenant une de ses mains, qu'il retient dans la sienne, il lève au ciel des yeux remplis de larmes : « Le sort est accompli, mes enne- » mis, malgré leur dernière tentative d'éva- » sion, n'ont pu pousser ma clémence à » bout; je les tiens en mon pouvoir, et je ne » m'en servirai pas pour les perdre. Croyez- » m'en, mon cher Consul; oubliez vos pré- » ventions contre moi. Je ne vous dis pas de » m'aimer, je veux vous y forcer en suivant

» un système opposé à celui que j'ai mis jus-
» qu'ici en pratique. Ma carrière est remplie,
» et je vais couronner mes travaux, en mon-
» trant que si j'ai été terrible et sévère, je sais
» aussi respecter la justice et l'humanité. Je
» veux que Gardiki devienne la fleur de l'Al-
» banie; et je me propose de passer mes vieux
» jours à Argyro-Castron. Voilà les derniers
» projets que je forme, et si je pouvais obte-
» nir Parga, que je vous demande inutile-
» ment depuis tant d'années; Parga, que je
» payerais ce qu'on voudrait, en vous faisant
» à vous-même une fortune brillante, tous
» mes vœux seraient accomplis. Je ne vous
» propose pas, mon cher fils, d'être du
» voyage que j'entreprends. Le temps est
» mauvais, et comme je serai bientôt de re-
» tour, nous descendrons ensemble à Pré-
» véza, pour y passer les premiers beaux jours
» du printemps. Ecrivez, je vous prie, ce que
» je viens de vous dire à votre ambassadeur,
» car mes ennemis ne manqueront pas de
» me calomnier à Constantinople. » En ache-
vant ces paroles, le Visir donne à son grand
écuyer l'ordre du départ; le Consul et lui se
séparèrent, le premier, bien éloigné d'a-
jouter foi à ce qu'il venait d'entendre; il
tremblait pour le sort des Gardikiotes.

La cruelle Chaïnitza s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Gardiki; son cœur s'était réchauffé à la vengeance; elle avait écrit au Pacha : « Je ne te donnerai plus le » titre de Visir, ni le nom de frère, si tu ne » gardes pas la foi jurée à notre mère sur ses » restes inanimés. Tu dois, si tu es fils de » Khamco, tu dois détruire Gardiki, exter- » miner ses habitans, et remettre ses femmes » et ses filles en mon pouvoir, afin d'en dis- » poser suivant mes volontés! Je ne veux plus » coucher que sur des matelas remplis de » leurs cheveux. Maître absolu des Gardikiotes, » n'oublie pas les outrages que nous reçûmes » d'eux aux jours de notre humiliante capti- » vité; l'heure de la vengeance est arrivée; » qu'ils disparaissent de la terre. »

Le troisième jour après son départ de Janina, le Visir descendit au palais de sa sœur, à Libochobo. Après leur première entrevue, on remarqua que les larmes de Chaïnitza, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte d'Aden-Bey, son fils chéri, s'arrêtèrent comme par enchantement. Son appartement, orné jusqu'alors de tentures lugubres, fut couvert de tapis de Perse et d'ameublemens précieux; ses femmes reprirent leur parure; elle-même reparut en public et reçut des vi-

sites comme aux jours de ses prospérités, quand elle couronna ses enfans du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère par des festins, des chants et de la musique. Ali, en quittant le banquet auquel il avait présidé, se rendit au château de Chendria.

Construit au couronnement d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Celydnus, ce château domine au loin la vallée de Drynpolis; des hauteurs voisines, on aperçoit la ville de Gardiki et tout son territoire. Là, le Visir fit dresser son tribunal. Dès le matin, les hérauts chargés de proclamer ses ordres étaient montés à Gardiki, publiant en son nom une amnistie générale, et enjoignant à tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, de se rendre à Chendria, pour entendre, de la bouche même du Visir, l'acte qui les rendait au bonheur.

Malgré cette déclaration, la consternation était générale parmi les habitans. Les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient Dieu et son Prophète. Les femmes faisaient retentir les airs de leurs cris déchirans; elles s'échappaient du harem pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfans, ou leurs frères. Par un

pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on se fût quitté pour jamais. Les Gardikiotes s'acheminent tristement vers Chendria; ils descendent les côteaux, et, arrivés dans la plaine, se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards. Glacés par la douleur, ils mêlent le nom de Gardiki à leurs gémissemens; et, s'arrachant avec effort du lieu où ils aperçoivent encore leurs foyers domestiques, ils passent le Celydnus, montent à Chendria, et se prosternent aux pieds du Visir, qui les attendait entouré de trois mille satellites. Là, ils lui demandent grâce et implorent sa pitié au nom de tous les sentimens capables d'émouvoir le cœur des hommes. Ali semble s'attendrir; des larmes mouillent ses paupières; il relève les supplians, les rassure, les appelle ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur; fait approcher ceux qu'il avait connus autrefois, leur rappelle les guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Enfin, il les congédie comme à regret, leur intimant de se rendre tous dans l'enceinte du khan voisin de Valiaré : il s'y rendra lui-même, dit-il, car il veut prononcer définitivement sur leur sort. Les malheureux Gardikiotes s'éloignent,

la mort dans l'âme, à la file l'un de l'autre, environnés par les gardes.

Deux heures après, Ali se fit descendre de Chendria dans un palanquin élevé sur les épaules de ses valaques : ceux-ci, fiers de le porter, vinrent le déposer sur sa calèche, ornée de matelas en brocard et de cachemires précieux. Alors, faisant signe à ses tchoardars de le suivre, et à son cocher de fouetter ses chevaux, il arrive au khan, dont il parcourt et mesure l'enceinte, comme pour s'assurer s'il n'y a aucune issue pour la fuite. Arrêtant sa calèche à la porte même du khan, il fait comparaître devant lui tous les prisonniers l'un après l'autre; il les interroge sur leur âge, sur leur famille, leur profession; il les sépare en deux classes, faisant diriger en lieux de sûreté la majorité, et renvoyant les autres, au nombre de six cent soixante-dix, dans la cour du khan, qui était un enclos carré et sans abri.

Parcourant alors le front de ses troupes, il prend une carabine de la main d'un soldat, et crie d'une voix forte : *vras !* (tue!) mais les Mahométans restent immobiles, et un murmure sourd s'échappe de leurs rangs. Quelques-uns jettent même leurs armes à terre. Ali veut haranguer : on entend aussitôt plu-

sieurs voix s'écrier de concert, « que les Ma-
» hométans ne peuvent tremper leurs mains
» dans le sang des Mahométans. » Ali s'adresse au corps auxiliaire des Mirdites, qui servaient sous ses drapeaux, et qu'on appelait le bataillon *noir*, à cause de la couleur du camail qui leur couvrait les épaules et la tête; ils se refusent également de massacrer des malheureux sans défense. « Rendez aux Gardi-
» kiotes les armes dont on les a dépouillés, lui
» disent les chefs des Mirdites ; qu'on les fasse
» sortir en rase campagne pour se défendre,
» et, s'ils acceptent le combat, tu verras comme
» nous saurons te servir ! » Ali, écumant de rage, se croyait abandonné, lorsqu'Athanasi-Vaïa, le plus lâche instrument de ses crimes, lui dit à voix haute : « Seigneur, je t'offre mon
» bras; que tes ennemis périssent! » Et, à la tête de ses bataillons grecs, il se précipite sur les murailles du khan, où étaient enfermés les victimes. Partagés encore entre la terreur et l'espérance, les malheureux Gardikiotes voyent paraître tout-à-coup sur les murs de leur enceinte une nuée de brigands armés qui les cernent, et, les couchant en joue, les mettent sous l'empire de la mort. A un signal donné par le Visir, qui élève sa hache d'armes, le massacre commence par une décharge gé-

nérale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement. Des soldats, placés aux pieds des murailles, donnaient aux meurtriers d'autres armes avec leur charge, pour entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des cris lamentables. La fusillade renversait le fils à côté du père ; le sang des vieillards se mêlait à celui des adolescens ; ceux qui, n'étant que blessés, ou pas atteints, essayaient d'escalader les murs, étaient poignardés. La fureur du désespoir donna des armes à quelques-uns ; ils arrachèrent des pierres du pavé et des murailles, et blessèrent plusieurs de leurs bourreaux. D'autres, croyant échapper à la mousqueterie, se réfugièrent dans un appartement du khan ; mais les Grecs y mirent le feu, et les malheureux réfugiés périrent dans les flammes. Quelques-uns, enfin, s'étant fait jour à travers les balles, viennent se jeter aux pieds d'Ali, en implorant sa pitié ; mais toujours impitoyable, il ordonne à ses Chiaoux et à ses Kaïvasis de les tailler en pièces à coups de sabre. Pas un seul de ces malheureux ne fut épargné. Les cadavres, au nombre de près de sept cents, furent laissés sans sépulture dans l'enceinte même du khan : On en mura la porte, et on y plaça une inscription portant ces mots : *Ainsi pé-*

rissent tous les ennemis de la maison d'Ali!

Le jour même de cette boucherie horrible, Ali signa l'arrêt de mort des otages qu'il tenait renfermés dans les prisons du monastère de Sotiras, au milieu du lac. Demir Dosti et soixante et dix Beys passèrent successivement par la main des bourreaux; la plupart furent étranglés; on trancha la tête à un petit nombre. Le lac rejetait les cadavres; on trouvait sur les routes des troncs sans têtes, dévorés par les chiens; on voyait dans plusieurs endroits près du lac des tombeaux nouvellement recomblés. La consternation était générale dans Janina. On tremblait de se parler dans les rues; on évitait même de se saluer. Les marchés publics étaient déserts; on ne se rendait plus ni aux mosquées ni aux églises; des patrouilles nombreuses parcouraient les rues. Les délateurs épiaient les moindres discours, et le soupçon planait sur toutes les têtes. On ne se demandait qu'avec mystère où était le Visir?

Il consommait la ruine de Gardiki. Après le massacre de Valiaré, il s'était rendu dans cette ville, naguère florissante, et avait ordonné qu'elle fût complètement rasée. Gardiki retentissait des lamentations des femmes

et des enfans qu'on arrachait aux foyers paternels. Des mères accoutumées à l'opulence, de jeunes filles que l'hymen était prêt à couronner, furent livrées d'abord à la violence et à la brutalité de la soldatesque, puis traînées à Libochobo, devant l'implacable Chaïnitza, qui, l'insulte à la bouche, ordonna impérieusement qu'on arrachât leur voile, et qu'on leur coupa la chevelure en sa présence; puis foulant aux pieds tout cet amas de cheveux, elle en fait remplir les coussins de son divan, qu'on place sur une estrade. Là, elle prononce l'arrêt suivant, répété aussitôt par les crieurs publics : « Malheur à quiconque » donnera un asile, des vêtemens et du pain » aux femmes, aux filles et aux enfans de » Gardiki. Ma voix les condamne à errer dans » les forêts, et ma volonté les dévoue aux bê» tes féroces, dont ils doivent être la pâture, » quand ils seront anéantis par la faim. »

Frappées de cet anathême, ces malheureuses victimes, sans asile, et abandonnées dans les montagnes, passèrent le reste du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, et faisant retentir les rochers de Libochobo de leurs gémissemens. Il y en eut qui, saisies avant terme des douleurs de l'enfantement, virent arriver la mort sans secours;

d'autres expirèrent dans les tourmens du besoin ou dans le délire du désespoir.

Les restes de cette malheureuse population, errante et sans asile, auraient péri de faim ou de misère, si Ali, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué sa sentence, en décidant que les Gardikiotes seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés, et que tous leurs biens seraient réunis à ses domaines. Mais confirmant l'anathême qu'il avait lancé contre leur ville, défense fut faite par son ordre, de rebâtir sur son terrain une seule maison, tant que sa dynastie régnerait sur l'Épire. Ali se fit gloire depuis de sa vengeance barbare, qu'il regardait comme un acte de justice et de piété filiale.

Il était naturel, après tant de sang répandu, que la mort inopinée de Moustapha, Pacha de Delvino, enfermé dans le même couvent que ses deux fils, fut aussi imputée à l'exterminateur des Gardikiotes. Aussi accusa-t-on le Visir d'avoir fait périr Moustapha d'une faim lente, en ne lui donnant chaque jour qu'un petit morceau de pain de calamboci et un verre d'eau. Ali fit exposer son corps à la vue du public, en présence du Cadi et du Muphti, se conformant à l'usage qui veut après le décès d'un Pacha, qu'on

puisse s'assurer si son cadavre, offre quelques traces de violence. Cette mort toutefois ne parut naturelle ni à Janina ni à Constantinople.

Les forfaits que méditent les tyrans sont presque toujours pressentis, soit par esprit de haine, soit par induction; déjà on annonçait qu'Ali voulait immoler une autre victime, le vénérable Ibrahim Pacha, qui gémissait sous les voûtes de son palais. Instruit que ces bruits étaient non-seulement propagés avec complaisance, mais accueillis, le Visir imagina le plus singulier stratagème, pour prémunir le divan contre les clameurs de ses ennemis, et pour sonder ses sentimens au sujet d'Ibrahim. Tout-à-coup le Pacha disparaît de sa prison apparente, et le messager, que ses filles envoient pour savoir tous les matins des nouvelles de sa santé, revient annoncer sa disparition. Convaincues que leur père a été mis à mort secrètement, elles poussent les cris de douleur qui, en Albanie, sont d'usage à la mort d'un proche parent. Toutes les esclaves de leur harem et les femmes des maisons voisines s'empressent de les imiter. Ces cris de deuil se répandent de maison en maison, et pendant trois jours,

Janina retentit de lamentations pour la mort imaginaire d'Ibrahim, sur laquelle on ne forme plus aucun doute. Le Consul de France se hâte d'envoyer à Constantinople un courrier, porteur de cette nouvelle. (1) Le courrier est arrêté par les agens d'Ali, qui prennent communication de ses dépêches, et le laissent continuer sa route. Les plus violens soupçons s'élèvent contre Ali à l'arrivée des lettres du Consul de France. Le divan s'assemble, et un Capidgi-Baschi du premier rang, est envoyé à Janina, avec ordre du Sultan de faire une enquête, et de rapporter sur la mort d'Ibrahim, les dépositions des premiers officiers des ordres religieux et judiciaires. Le Capidgi-Baschi, vient à Janina; on l'introduit en présence d'Ali, entouré de tous ses ministres. Il lui expose l'objet de sa mission, et lui montre le firman du Grand-Seigneur. Ali, affectant la plus grande surprise, s'écrie : « Mort! mon » père Ibrahim, mort! » Et se tournant vers Mahomet et Sechri-Effendi, ses deux ministres : « Allez, leur dit-il, et accompagnez » cet officier de la Porte dans l'appartement

(1) *Voyage à Janina*, par Thomas Smart Hughes; t. II, p. 211.

» d'Ibrahim, afin qu'il voie quelles horribles » calomnies on fait courir contre nous. » Conduit dans le plus bel appartement du sérail, le Capidgi-Baschi trouve Ibrahim entouré de tout ce qui peut ajouter aux agrémens de la vie; mais en même temps, préparé par les plus cruelles menaces, sur tout ce qu'il devait dire. Aussi pria-t-il le Capidgi-Baschi d'assurer le Sultan son maître : « Qu'il baisait la terre sur laquelle posaient » ses pieds sacrés; qu'il était pénétré de la » plus profonde reconnaissance pour l'intérêt » que Sa Hautesse daignait prendre à lui; mais » qu'il était parfaitement heureux, et plus » que content de son sort à Janina, où il était » traité de la manière la plus affectueuse par » le Visir qui le laissait jouir de la société de » ses filles et de leurs enfans; que trop vieux » pour s'adonner aux soins du gouvernement, » il était sûr que ses domaines ne pouvaient » être mieux administrés que par les mains » de son cher ami, Ali Pacha, l'appui et le » consolateur de ses vieux jours. »

Le Capidgi-Baschi, frappé de cette réponse inattendue, étant retourné dans la salle du conseil : « Vous voyez, lui dit Ali, combien je » suis entouré d'ennemis et de calomniateurs; » le soupçon me poursuit partout; mes ac-

» tions de même que leurs motifs sont repré-
» sentés sous les plus fausses couleurs, et c'est
» encore ce qui est arrivé récemment à la mort
» de Moustapha, Pacha de Delvino. Rappor-
» tez donc au sultan, mon maître, ce que
» vous avez vu et entendu; dites-lui qu'Ali,
» dans sa vieillesse, ne déshonorera pas ses
» cheveux gris, et n'agira jamais d'une ma-
» nière contraire, aux intentions et aux désirs
» de son glorieux souverain. » Il combla ensuite de présens le Capidgi-Baschi, et le traita d'une manière splendide, tout en l'entourant de ses satellites; et en lui donnant même une garde d'honneur qui le reconduisit jusqu'aux portes de Constantinople. Là, cet officier rendit le compte le plus favorable de la conduite d'Ali Pacha, qui, peu de temps après, reçut une lettre de félicitation du Grand Seigneur.

Ali, après avoir triomphé de tant d'obstacles et de tant d'ennemis, résolut de se venger du Consul de France. N'osant l'expulser, ce qui l'aurait mis en guerre ouverte avec Bonaparte et lui eut attiré l'animadversion de la Porte, il le laissa sans aucun crédit, évitant toute occasion de le recevoir, et défendit même à ses sujets d'avoir avec

lui la moindre communication (1). C'était une guerre sourde entre Ali et la France, où l'on s'attaquait par des manœuvres et des intrigues. A cette époque, les immenses préparatifs de Bonaparte contre l'empire russe qui était en guerre avec la Turquie, portaient naturellement la Porte à donner plus d'influence et de crédit au cabinet français et à son Ambassadeur à Constantinople (2). Ce cabinet abhorrait Ali depuis que s'étant jeté dans les bras des anglais, il semblait braver et mépriser la puissance de la France. L'Ambassadeur ne cessait d'exciter la Porte à sévir enfin contre ce Pacha si indépendant, si audacieux, si sanguinaire. Selon l'auteur anglais qui vient d'être cité (3), une correspondance régulière était entretenue entre le général Andréossi, le duc de Bassano à Paris, le général Donzelot à Corfou, et le Consul de France à Janina; elle avait pour objet de susciter à Ali Pacha tous les embarras possibles, de fomenter la rébellion dans son Pachalick, de lui exciter des ennemis au-dehors,

(1) *Voyage à Janina*, par Thomas Smart Hughes, t. II, p. 213.

(2) Le général Andréossi.

(3) M. Thomas Smart Hughes.

de le représenter à Constantinople, sous ses véritables traits, et d'attirer sur sa tête la vengeance du Grand Seigneur. Ali ne l'ignorait pas, et tels étaient les motifs qui lui servaient à justifier sa conduite envers le Consul de France et son ressentiment contre les français.

Mais ce fut envain qu'il déploya toute son astuce, et qu'il fit mouvoir à Constantinople tous les ressorts de l'intrigue, pour égarer ou calmer la Porte Ottomane. Irritée de sa conduite, touchée des griefs de la France, excitée par les rapports et par les mémoires qui lui étaient présentés contre Ali, elle parut décidée enfin à sévir et à faire attaquer dans ses domaines, ce Pacha redoutable. Pour ne pas compromettre l'honneur du gouvernement Ottoman, dans une entreprise aussi épineuse que difficile, elle envoya divers officiers chargés, sous des prétextes spécieux, d'inspecter l'Épire, de lui adresser des informations sur ses forces militaires, sur ses magasins, ses munitions, et sur l'état de ses forteresses. Ali paraissait leur fournir volontiers les moyens de satisfaire leur curiosité et de remplir l'objet de leur mission.

Il finit pourtant par être alarmé de ces démonstrations qui décelaient une certaine

énergie. Il dit à ses confidens, qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, et que s'il se voyait trop pressé, alors plutôt que de tomber entre les mains de ses ennemis, il se ferait sauter dans son sérail de Litaritza, qu'il avait fait entourer de fortifications. Selon le Consul de France (1), le châtiment était résolu, lorsque les événemens de la campagne de Bonaparte contre la Russie, donnèrent une direction nouvelle aux projets du Divan. Selon l'auteur anglais dont nous avons rapporté le témoignage (2), les représentations faites au Divan par l'Ambassadeur d'Angleterre, ne contribuèrent pas peu à détourner l'orage qui se formait contre Ali Pacha. « Il avait rendu » trop de services aux anglais, dit le même » auteur; il s'était rendu trop utile à leurs in» térêts pour qu'ils l'oubliassent quand il avait » besoin de leurs secours. » L'arrivée à Janina, au commencement de 1813, d'un secrétaire de l'Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, acheva d'accréditer l'opinion qu'Ali trouvait protection et appui dans la légation britannique, et qu'il n'avait plus rien à redouter, ni du Divan, ni du Grand Seigneur, ni de la France.

(1) *Voyage dans la Grèce*, t. III, p. 409.

(2) *Voyage à Janina*, etc.

Ali, qui s'était retiré à Argyro-Castron, ne fut pas plutôt informé de la marche des affaires, qu'il revint à Janina avec de nouveaux projets d'agrandissement et de puissance. Vers la fin du printemps, il termina la conquête de la Thesprotie, en s'emparant de Margariti; et à l'exception de Parga qu'il ne cessait de convoiter, il fut maître absolu de l'Épire.

Alors affectant de déployer la splendeur et la puissance d'un souverain, le Visir de Janina fit ouvrir plusieurs routes, fonda des villages, bâtit des forteresses, et sur plusieurs points de l'Épire, fit des constructions vraiment royales. Déjà Tépéleni, sa ville natale, lui était redevable d'un grand et superbe sérail qu'il avait fait élever sur le même terrain qu'occupait la maison de son père. A plusieurs reprises, dans ses courts intervalles de paix, il avait montré sa prédilection soit pour les édifices somptueux, soit pour les monumens d'utilité publique. Il touchait alors à une époque où sa sécurité politique lui permettait de se livrer davantage à son goût pour le faste, pour les édifices et pour la représentation.

Sa cour offrait déjà un degré de splendeur et de magnificence qui excédait celles de la

plupart des princes de l'Europe. Il nourrissait tous les jours, dans son palais de Janina, environ quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient des étrangers de presque toutes les parties du globe, les uns, attirés par sa réputation, d'autres par curiosité, d'autres enfin, pour lui offrir leurs services, que rarement il refusait d'accepter. Il reçut à sa cour, en 1812, la visite d'un Kan ou prince de Perse, qu'il logea dans son palais, avec toute sa suite. Son gouvernement était monté dès-lors sur le modèle de celui d'un potentat. Il avait trois principaux secrétaires d'état; Sechri-Effendi qui l'accompagnait dans toutes ses excursions, Dwann-Effendi, chargé de sa correspondance avec la Porte, et Mahomet-Effendi, chef de son divan. Un assez grand nombre de conseillers y prenaient place, quoique sans être revêtus d'aucun emploi : on citait parmi les principaux, Mezzo-Bonno, Derwich-Hassan, Agho-Mondari et Athanasi-Vaïa. Ali employait en outre, quatre sous-secrétaires d'état, tous Grecs, chargés de sa correspondance avec les Beys, les Agas, et les gouverneurs des différentes provinces de l'Albanie. Les deux premiers d'entr'eux, Costa et Mantho, instrumens toujours prêts à servir ses vengeances

et son despotisme, passaient pour avoir un caractère astucieux. Ali avait aussi deux drogmans ou interprètes, également Grecs, le signor Colovo, et le signor Bayzadi, fils d'un prince du Fanar. Ses quatre médecins lui servaient aussi d'interprètes et de secrétaires, suivant l'occasion. Quant à sa maison militaire, dont ses pages et ses écuyers faisaient partie, elle était nombreuse et brillante. Ali Pacha avait pour favori, ce même Athanasi-Vaïa qui, le plus heureux de ses généraux, pouvait être considé comme le commandant général de ses forces. Il connaissait les plus secrètes pensées de son maître, et avait auprès de lui un libre accès en tout temps et en tout lieu.

On touchait alors aux évènemens les plus importans de cette guerre mémorable de la France contre la Russie, évènemens auxquels Ali prenait un grand intérêt. Il reçut de bonne heure, par la voie des commandans anglais, ses voisins et ses amis, dans les îles Ioniennes, les renseignemens les plus exacts sur les revers de Bonaparte. Prévoyant aussitôt le résultat de cette lutte si long-temps prolongée entre la vieille Europe et la nouvelle; il conjectura que tout l'archipel Io-

nien passerait sous la domination de la puissance qui en avait déjà conquis la plus grande partie. On a vu combien il désirait ardemment mettre le pied dans ces îles pour y établir à la fois une marine plus formidable et un entrepôt de commerce; il en aurait fait en outre une place de sûreté en cas de revers. La moitié de ses domaines sur le continent, il l'eût cédée volontiers pour la possession de Corfou, qui l'eût rendu indépendant de la Porte, plus que toute autre acquisition. A la fin d'une guerre où il avait rendu de si grands services aux Anglais, il se flattait d'en être récompensé au moins par la cession de quelque établissement maritime. Telles étaient les vues qui le portaient à faire aux Anglais de marque, attirés par la curiosité à Janina, l'accueil le plus distingué et le plus somptueux. Il se complaisait alors à déployer toute sa magnificence. Dans un grand et splendide repas qu'il donna au comte de Guildfort, dans un de ses plus beaux kiosks, tout fut servi en vaisselle d'or et en vases de cristal. Le résident anglais, M. Georges Foresti, jouissait de beaucoup de crédit à sa cour, et obtint même sur son esprit une grande influence. Il s'en servit, comme l'a-

vait fait le Consul de France pendant sa faveur, pour adoucir le tyran, et le porter à des actes de clémence et de justice.

Ali, par fois, se plaisait à précipiter dans le plus profond abime de misère, l'homme qu'il avait élevé au plus haut point de prospérité; il entrait dans sa politique d'entretenir ainsi la crainte et la soumission parmi ses vassaux. Il avait eû autrefois, pour ami, Michael Michelachi, riche Grec, qui à sa mort laissa sous la tutelle d'Ali, son fils encore enfant, et toute sa fortune. Touché de cet appel à sa sensibilité et à sa bonne foi, le Visir prit le plus grand soin de son jeune pupille; il lui fit donner la meilleure éducation, et dès qu'il fut en âge d'être émancipé, il lui rendit tous ses biens, qui s'étaient considérablement augmentés depuis sa minorité. Là, ne s'arrêta point la générosité du Visir; il fit épouser à son pupille une riche héritière, et le nomma ensuite primat de Janina. Dans ce poste élevé, Michelachi s'attira l'estime et le respect des Grecs ainsi que des Turcs. Mais il convenait à la politique d'Ali, de donner l'exemple d'une grande chute, et Michelachi fut désigné pour victime. Des témoins subornés, attestèrent qu'il était en possession des trésors que la veuve de Calo

Pacha, prédécesseur du Visir, avait cachés à la mort de son mari. Ali confronta l'accusé avec ces misérables, en lui ordonnant sous peine de mort, de représenter les trésors de Calo Pacha. Le sentiment de son innocence lui fit répondre au Visir avec indignation et fierté. Ali se livre alors à un de ses transports de rage, qui donnait à sa physionomie une expression horrible; et d'un ton de voix effrayant, il ordonne qu'on jette Michelachi dans le Buldrun, cachot noir et infect. Cet ordre est exécuté, et les mains, les pieds et le cou de sa victime, sont chargés de chaînes pesantes. Sa maison est pillée, son superbe mobilier est jeté dans la rue, et toute sa famille est livrée aux insultes des farouches arnautes. La terreur et la consternation se répandent dans la ville; on voit accourir des personnes de tout rang et de toute religion, au sérail, pour implorer la clémence d'Ali; mais c'était un lion furieux, et de toute la journée, nul n'osa en approcher. Les principaux Grecs, alors, tournèrent leurs regards vers le résident Anglais, et allèrent le supplier d'intercéder auprès du Visir. Le lendemain, dès la pointe du jour, M. Georges Feresti se rendit au sérail, à l'instant où Ali venait de finir ses ablutions du matin. La

cour et les anti chambres étaient déjà remplis d'une foule de clients, dont la physionomie exprimait l'inquiétude et la crainte.

Le résident fait demander une audience; il est admis sur-le-champ en présence du Visir. Après quelques précautions oratoires, il lui dit par forme de conversation : « J'ai vu » bien du monde ce matin dans les environs » du sérail, et toute la ville semble être dans » une agitation extrême. J'en ai demandé la » cause. Serait-il vrai que vous auriez fait pé- » rir mon ami Michelachi? — Je ne l'ai point » fait périr, s'écrie vivement le Pacha; il est » encore vivant. — Dieu soit loué! — Mais » mon fils, il m'a traité d'une manière indi- » gne; il m'a cruellement trompé. Sa con- » duite a allumé une flamme ardente dans » mon cœur. Comment un homme que j'ai » comblé de bontés depuis son enfance, a-t- » il pu agir ainsi? — S'il est coupable, je serai » le premier à le condamner. Mais lui avez- » vous donné les moyens de prouver son in- » nocence? Qui sont ses accusateurs? — Une » foule de gens qui ont prêté serment de la vérité de leur accusation, devant l'archevê- » que et en baisant le crucifix. — Cela peut » être; mais êtes-vous sûr qu'ils méritent » confiance, et pouvez-vous croire leur ser-

» ment de préférence à la parole d'un homme
» tel que Michelachi? Que pensera mon gou-
» vernement? Que dira-t-on à la Porte, quand
» on saura que vous avez mis à mort ou ruiné
» un de vos meilleurs amis, sur de pareils té-
» moignages? — Mais, mon fils, que puis-je
» faire, maintenant je suis trop avancé. —
» Ordonnez qu'on fasse à l'instant une en-
» quête. — Voulez-vous vous en charger? —
» Volontiers; je le ferai encore plus pour vous
» que pour Michelachi. Mais il faut le mettre
» en liberté sous caution; car il est dans les
» fers et il peut périr avant d'avoir prouvé
» son innocence. — Eh bien placez-le dans la
» chambre au-dessus du trésor, et laissez-l'y
» sous bonne garde. Maintenant, que Dieu
» vous guide dans cette affaire! »

Prenant avec lui l'archevêque et les deux primats de la ville, M. Georges Foresti fit d'abord, pour la forme, de grandes recherches, pour découvrir des trésors qu'il savait ne pas exister; puis, il confronta Michelachi avec ses accusateurs, qui furent dans l'impossibilité de donner la moindre preuve à l'appui de leur accusation infâme. Il se présente alors chez le Visir, pour lui certifier l'innocence de son client. Ali simule une grande colère contre les misérables, qu'il avait lui-même subornés,

et il déclare qu'il leur fera subir la peine de mort. Sur les instances du Résidant, et de l'accusé lui-même, il se contente de les condamner à quelques mois de prison. Il rend toute sa faveur à Michelachi, et remercie plusieurs fois M. Georges Foresti de lui avoir évité la honte et le chagrin d'avoir fait périr un innocent.

Ce qui frappait le plus les Anglais, à la cour du moderne Satrape de l'Épire, c'était de le voir tous les jours traverser, à cheval, Janina d'un bout à l'autre, n'ayant à sa suite qu'un seul garde, et admettre en sa présence toute personne armée ou sans armes, soit qu'il fût seul, soit qu'une garde nombreuse l'entourât. Sa confiance semblait le protéger, et son peuple croyait que sa vie était assurée par un charme. Ses courses étaient fréquentes, n'ayant pas moins d'une trentaine de maisons de plaisance à Janina et aux environs. C'était dans les kiosks, situés au milieu de ses grands et beaux jardins, qu'il allait se reposer chaque jour de la fatigue des affaires, sans trop s'éloigner de sa capitale. Quand il sortait de son sérail, on ne savait jamais où il allait que lorsqu'il était arrivé : habitude qui tenait plutôt au caprice qu'à un sentiment de crainte,

personne ne s'exposant davantage qu'Ali, et sans y apporter la moindre affectation.

Au célèbre poète voyageur, lord Byron, et à M. Hobhouse, aujourd'hui membre du parlement et de l'oppposition, succédèrent à Janina, dans le courant de 1813, le colonel Church (1), M. Cockerell, M. Robert Towley Parker, et M. Thomas Smart Hughes. A leur arrivée, ils reçurent du Drogman du Visir les complimens d'usage, et l'invitation de se présenter à sa cour. A l'heure fixée pour leur présentation, ils se rendirent ensemble, accompagnés du résident anglais, au nouveau sérail de Litaritza, édifice immense, pittoresque et curieux, construit en bois peint de diverses couleurs, et qui semble sortir d'une forteresse qui en forme le rez-de-chaussée. Là, des canons placés dans des embrasures, sont tournés contre la ville : vrai tableau d'un tyran retranché au milieu de ses esclaves.

Après avoir franchi les portes extérieures, les voyageurs anglais pénétrèrent dans une grande cour remplie de soldats albanais, les

(1) Le même qui, devenu lieutenant-général au service des Deux-Siciles, faillit périr victime du massacre de Palerme, au mois de juillet 1820.

uns se promenant, les autres assis par terre, et tous la pipe à la bouche. On distinguait, parmi cette soldatesque, les Agas et les Beys, par leur juste-au-corps chargé de broderies; les Tartares, par leur grand bonnet; les Derviches, par leur chapeau en pain de sucre; les Chiaoux, par leur canne à pomme d'or. En pénétrant dans le palais par une espèce de vestibule, et de là, montant un grand escalier, les Anglais arrivèrent au premier étage; c'était la partie habitée du sérail. Ils traversèrent une grande salle de cent soixante-dix pieds de longueur, où se tenait la suite de la cour, et arrivèrent à un beau salon orné d'une profusion de dorures; le parquet était couvert d'un riche tapis de Turquie d'une immense grandeur; les coussins du divan, du plus beau velours de Chypre, étaient ornés de franges d'or. Les fenêtres, à grands carreaux de glace, offraient la vue du lac et des montagnes qui bornent l'horizon. Toutes les décorations du palais étaient somptueuses. Là, ils attendirent environ une demi-heure, exposés à la curiosité des officiers, des esclaves et des eunuques. Enfin, un chiaoux vint leur annoncer que le Visir était prêt à les recevoir. Ils descendirent un grand escalier, impatiens de voir cet

homme extraordinaire, au-dessous d'un Roi par son rang, et bien au-dessus par sa puissance. A l'entrée de son appartement, étaient plusieurs soldats albanais dans le costume le plus martial; l'un d'eux ouvrit la porte. Les Anglais avancèrent en saluant le Visir, qui était assis sur une peau de lion, à l'angle de son divan. Il était vêtu sans magnificence ; un galon d'or entourait son bonnet écarlate; et un autre plus large lui servait de ceinture : ces galons, et les diamans qui brillaient sur la poignée de son handjar, étaient les seuls ornemens qui annonçassent son rang et ses richesses. Après avoir salué les voyageurs, en plaçant la main droite sur sa poitrine et en inclinant légèrement la tête, il les fit asseoir sur son divan, et leur témoigna qu'il était satisfait de les voir dans sa capitale. Le Résident anglais leur servit d'interprète. L'un d'eux M. Smart Hughes, s'attachant à étudier la physionomie du Visir, ne trouva point qu'elle fût le miroir de son âme : aucune trace de dispositions sanguinaires, de soif de vengeance, d'ambition inquiète et de dissimulation ne s'y faisait remarquer : au contraire, ses traits lui parurent respirer la douceur. Il avait l'air franc et ouvert, et sa barbe blanche, qui lui descendait sur la poitrine, lui donnait en

quelque sorte l'air d'un patriarche. Le son argentin de sa voix, la simplicité familière avec laquelle il parlait aux gens de sa suite, contribuaient à augmenter l'illusion. Ce n'était qu'en l'examinant avec une attention plus soutenue, qu'on pouvait reconnaître, dans les mouvemens de ses sourcils gris, des traces de perfidie et de cruauté; et dans les plis de son front, les signes d'une politique rusée et tortueuse; son souris sentait le sarcasme, et son rire même était terrible. Au total, ses manières paraissaient agréables et accueillantes. Il était très-chargé d'embonpoint quoique dans sa jeunesse il eût été élancé et svelte; c'était à cheval ou assis qu'il se montrait le plus à son avantage.

La conversation sauta, pour ainsi dire, de branche en branche, tandis qne des jeunes gens, richement vêtus, et dont les beaux cheveux flottaient sur les épaules, vinrent présenter aux voyageurs des pipes dont la tête d'ambre était ornée de pierres précieuses; d'autres leur offrirent du café dans de petites tasses de porcelaine placées sur des soucoupes d'or. Le Visir leur adressa plusieurs fois des complimens sur leur pays, répétant qu'il était charmé que ses domaines offrissent à ses amis les Anglais des objets d'intérêt et de cu-

riosité. Ils lui dirent, en retour, que le théâtre de ses exploits attirerait long-temps les regards, non-seulement des Anglais, mais de toutes les autres nations, compliment qui parut lui plaire. S'apercevant que M. Smart Hughes était incommodé par le voisinage d'un grand feu, entretenu par d'énormes bûches, il fit signe à un esclave albanais de placer devant lui un grand vase de métal, en guise d'écran. «Les jeunes gens, dit-il, n'ont pas » besoin de feu; quand j'étais jeune, je vivais » sur les montagnes, au milieu des neiges, » exposé aux orages, sans autre chose que » mon toupheki sur mes épaules et ma capote » albanaise, et je ne songeais pas au froid.» Il termina l'entretien en protestant, dans le style de l'hyperbole orientale, que les Anglais pouvaient regarder comme à eux son palais et tout ce qui étoit à lui.

Après qu'il eurent pris congé, il les conduisit lui-même avec toute sa cour, sur sa galerie extérieure où il s'arrêta pour regarder ses officiers se livrer à l'exercice du dgérid. C'est une espèce de petite guerre entre deux partis de cavaliers, qui se lancent des dards sans pointe. S'avançant au galop et en poussant de grands cris, ils arrêtent tout-à-coup leurs coursiers, lancent leurs dards avec une

dextérité incroyable, repartent avec la même rapidité, et évitent les coups de leurs adversaires, soit en se détournant, soit en se couchant sur la selle de leurs chevaux. Le bruit qui règne pendant ce jeu martial, et l'activité qu'on y déploie, ne sauraient se décrire. Rien n'est surprenant comme la dextérité des chevaux, qui, dociles et pleins d'intelligences, apprenent à courir au grand galop, et à devenir tout-à-coup immobiles. Ils savent tourner dans l'espace le plus resserré, se détourner pour éviter l'arme qui vole, décrire en courant à toute bride, les lignes les plus compliquées, agir en un mot comme s'ils avaient une même âme et un même esprit que leurs cavaliers.

Le 10 février (1814), M. Parker et M. Smart Hughes (les deux autres voyageurs ayant quitté Janina), reçurent d'Ali, l'invitation de l'accompagner à une fête que lui donnait le si gnor Alessio, et de dîner à sa propre table. Il n'avait jamais accordé pareille faveur à aucun étranger, de quelque qualité qu'il fût; à la vérité, il avait invité à dîner, Sir John Stuart et le général Airey, gouverneur des îles Ioniennes; mais on les avait servis à une table séparée.

Le signor Alessio, le coryphée des Grecs de

Janina, était au plus haut degré dans les bonnes grâces du Visir; mais il les achetait par de grands sacrifices. Son père avait été un des instrumens de son élévation à ce Pachalick; il en récompensa le fils en le faisant gouverneur du district de Zagori, district qui renferme quarante-huit villes et villages sur lesquels Allessio avait une autorité presque absolue, et dont il tirait un revenu digne d'un prince. Tel était son crédit que les principaux habitans de Janina se rendaient à son lever; et, eût-il été Pacha, on ne l'eût pas plus recherché. On le rencontrait chaque jour dans les rues et dans les promenades, monté sur un superbe cheval blanc, richement harnaché, et ayant à sa suite une foule de jeunes gens des premières familles grecques. Tous ceux qui connaissaient le caractère capricieux d'Ali, auguraient mal d'une telle ostentation. Mais le signor Alessio suivait la vieille maxime : il profitait du présent, tâchait de se maintenir dans les bonnes grâces de son maitre, et sacrifiait une partie de sa fortune pour conserver l'autre. Avant d'inviter le Visir, il lui avait envoyé un service d'argenterie complet, fait à Vienne, dans le dernier goût; et aux femmes de son harem,

de superbes présens, comme c'était l'usage lorsqu'Ali faisait à un de ses sujets l'honneur de dîner à sa table.

Un chiaoux s'étant présenté chez les deux conviés anglais, pour marcher devant eux, ils partirent accompagné de leur hôte. Tous les abords de l'hôtel du signor Alessio, sa cour et ses galeries, étaient remplies de troupes Albanaises de la suite du Pacha. Une illumination magnifique éclairait toutes les salles, où le bruit des cymbales, des tambours et des autres instrumens de musique, annonçait la présence d'un potentat. M. Parker et M. Smart Hughes, s'arrêtèrent d'abord dans une antichambre vaste, ou les musiciens du Visir faisaient danser une troupe de jeunes gens vêtus de la manière la plus efféminée, ayant des jupons flottans de soie cramoisie, attachés par des ceintures à agraffes d'argent. Ils décrivaient un cercle en dansant, et donnaient à leurs membres flexibles, les positions les plus forcées, faisant des gestes lascifs, secouant par fois la tête et les bras comme des bacchantes en fureur, et courbant leurs corps en arrière, au point de laisser traîner à terre leurs longs cheveux.

En entrant dans la salle du banquet, les deux étrangers trouvèrent le Visir assis au

coin du Divan, sur de riches coussins de soie. Près de lui était un turc de haute naissance, nommé Mazout-Effendi, dont la longue barbe blanche qui lui couvrait la poitrine, dépassait celle d'Ali de six pouces. Près de Mazout, était assis l'Archevêque de Janina et les deux *épitropes* ou Primats grecs; de sorte que les convives se trouvaient réunis au nombre de sept, comme dans le banquet de Platon. Le signor Alessio sortant du milieu d'un groupe de grecs, rangés dans la partie inférieure de la salle, s'avança, tenant les deux étrangers, vers Ali Pacha; il les reçut de l'air le plus affable, et leur fit signe de s'asseoir à sa droite, sur le sopha. Ayant ordonné alors au professeur Psalida de remplir les fonctions d'interprète, le professeur vint baiser avec respect, le bas des vêtemens de son maître, en signe de soumission. Ali était en belle humeur, et ses saillies furent accueillies par des éclats de rire bruyans. Au bout d'une demi-heure, la maîtresse de la maison parut avec un bassin, une aiguière d'argent et une serviette brodée, jetée sur son bras; s'avançant vers le Visir, elle le salua, versa de l'eau tiède dans le bassin, et le tint suspendu pendant qu'il se lavait les mains, après avoir retroussé ses larges manches. Il fit signe en-

suite aux convives de se placer, près d'un plateau circulaire, à sa droite, sur de riches coussins de velours empilés l'un sur l'autre. On jeta sur leurs épaules de superbes écharpes, et devant eux on plaça des serviettes tellement couvertes de broderies d'or, qu'elles ne pouvaient servir qu'à décorer la table. On mit sur les genoux du Visir un beau schall de soie.

Le service commença pas un dessert qui consistait en pommes, en fruits secs et en friandises. Il disparut et fut remplacé par un potage épais, que la maîtresse de la maison servit elle-même. Ali sur-le-champ y trempa sa cuillère, et son exemple fut suivi par le reste des convives. Au potage, succéda un agneau rôti, et les doigts des convives lui mirent bientôt les côtes à découvert. A l'agneau, succédèrent des perdrix qui, enlevées aussitôt par des Albanais à jambes nues, revinrent déchirées en lambeaux. Il en fut de même des volailles. Les vins étaient servis et versés dans des coupes de cristal, par de beaux jeunes gens du sérail d'Ali. Pendant deux heures, les convives, qu'une gaîté franche animait, virent passer devant eux successivement, quatre-vingt-six plats, où l'art des cuisiniers grecs et turcs semblait avoir épuisé ses raffinemens. Certains ragoûts et

quelques sauces piquantes n'eussent pas été indignes de figurer sur les meilleures tables de Londres et de Paris. Le repas finit comme il avait commencé : par un dessert où les meilleurs vins grecs furent versés à grands flots par les ganymèdes du Visir. La gravité du vieux Mazout s'était déjà déridée ; il avait donné quelques symptômes de gaîté, en faisant chorus avec les musiciens, qui jouaient et qui chantaient dans la salle voisine. Cela ne suffisait pas au Visir ; il fit donner à son ami un plus grand verre, et ordonna qu'on l'emplit plus souvent. Les fumées du vin commençant à opérer, Mazout chanta des chansons burlesques, poussa des cris perçans, se roula comme un fou sur le sopha, jetant en l'air son turban, et montrant sa tête chauve, tandis que les spectateurs, les convives, et surtout le Visir, riaient aux éclats. A l'arrivée d'une troupe de jeunes danseurs, Mazout arrache le tambourin des mains de leur chef, saute autour de la salle, en frappant sur cet instrument, court après le danseur dont il a pris le tambourin, revient près d'Ali, et lui jetant les bras autour du cou, lui baise le front et la poitrine, en lui prodiguant les expressions de la tendresse la plus passionnée. Enfin, saisissant le jeune

danseur, il l'étouffe à son tour de caresses, l'entraîne sur le divan, et lui cole sur la figure, avec sa salive, de petites pièces d'or.

Les danseurs ayant disparu, les santés circulèrent rapidement, et on les but toutes à pleins verres. Ali porta celle du prince régent et de la famille royale d'Angleterre, et en retour les deux Anglais burent à la prospérité de sa maison, de sa dynastie, et à la mémoire immortelle de Pyrrhus, *son illustre ancêtre*. Les Grecs qui entouraient le Visir, buvaient coup sur coup, en baisant le bas de ses vêtemens. Le vieux Mazout, fatigué de quelques instans de repos, entonne une chanson bachique, et voulant prendre une attitude grotesque, perd l'équilibre, tombe à bas du sopha, et roule sous la table. Les Grecs, encouragés par la bonne humeur du Visir, perdirent alors cette crainte qu'inspire toujours la présence d'un maître qui par un seul geste, décide de la vie et de la mort de ses sujets; ils se livrèrent à la gaîté la plus bruyante. Le tumulte et la confusion furent au comble. Mazout et le signor Alessio ayant donné le signal du fracas, en cassant chacun un carreau de vitre, les éclats de rire du Visir redoublèrent, et les Grecs excités, attaquèrent à leur tour les fenê-

tres et en deux minutes, il ne resta plus un seul carreau dans tout l'appartement. Ainsi se termina l'orgie albanaise.

Ali donna le signal du départ; un profond silence succéda tout-à-coup aux cris tumultueux; les Grecs se retirèrent respectueusement à l'extrémité de la salle. Le bassin et l'aiguière reparurent, et après les ablutions d'usage, des gardes entrèrent avec des torches, pour éclairer le Visir sur l'escalier. Il s'arrêta avant de descendre, demanda où étaient ses amis anglais, et leur fit ses adieux de la manière la plus polie. Un beau cheval arabe, richement harnaché, l'attendait dans la cour; il se mit en selle, et partit au galop pour le sérail de Litaritza, suivi de plusieurs centaines de gardes, qui poussaient de grands cris, secouaient leurs torches, et pressaient les flancs de leurs chevaux pour suivre leur maître.

Le surlendemain, M. Parker et M. Hughes allèrent faire leur cour au Visir, pour le remercier de la faveur qu'il leur avait accordée. Ils le trouvèrent à son sérail de Litaritza, dans sa petite chambre albanaise, qu'il affectionnait particulièrement. Il était avec son premier ministre, Mahomet-Effendi, espèce de fanatique, ne rêvant qu'astrologie et

sciences occultes, toujours prêt à exécuter les ordres les plus sanguinaires. L'habillement du Visir était plus riche que splendide; sa magnificence se faisait remarquer dans la profusion des brillans qui décoraient les armes suspendues à sa chambre favorite. Il avait acheté récemment six perles qu'on disait les plus belles de l'Europe. Poussé ce jour là par sa bonne humeur, il ne voulut pas laisser partir les deux Anglais après qu'ils eurent fumé une première pipe; il leur en fit apporter une seconde, puis une troisième. Il leur parla des revers de Bonaparte, et leur apprit que Murat avait abandonné le parti des Français. S'étant fait apporter une belle carte d'Europe, dressée en Turquie, il invita les Anglais à lui montrer la situation des armées qui combattaient pour la liberté du monde. La conversation roula principalement sur les grands événemens militaires dont la France et l'Italie étaient alors le théâtre, et Ali parut convaincu que la puissance de Bonaparte allait s'écrouler; il parla de ses guerres à lui, comme n'étant que des escarmouches, en comparaison des opérations étendues des grandes armées continentales.

A cette époque, il faisait venir de toutes ses provinces, dans sa capitale, de gros déta-

chemens de troupes albanaises, dont il passa lui-même la revue dans l'enclos qui est joint à son grand kiosk. On ne fit aucune évolution militaire, la revue se bornant à un appel nominal. Tous les soldats qui avaient besoin d'argent pour acheter des armes ou des objets d'équipement; ceux à qui des arriérés de solde étaient dûs, avaient la liberté de présenter leurs pétitions, ou d'adresser leurs plaintes au Visir, qui se tenait assis ayant son secrétaire à ses côtés, et devant lui de grands monceaux d'argent. Parmi tout cet assemblage de troupes diverses, celles qui se faisaient le plus remarquer, étaient les Mirdites, la plus belliqueuse de toutes les tribus de l'Albanie. Ils habitent sur les confins du pachalick de Scodra, et peuvent mettre sur pied dix mille hommes. Leur langue est pleine de mots latins et italiens; ils portent le schall rouge et la veste à la Tancrède, et professent la religion catholique romaine.

Ali pressait le rassemblement de ses troupes. Les événemens qui marquaient le déclin de la puissance de Bonaparte, lui faisaient pressentir que bientôt les Français seraient éloignés, pour long-temps des confins de l'Albanie; tout lui annonçait que l'Angleterre, soit de vive force, soit par un

traité, resterait maîtresse de l'Archipel Ionien. Ali forme aussitôt le projet de s'emparer de Parga, de ce rocher solitaire, seul point sur lequel, dans toute l'étendue de ses domaines, brillassent encore les rayons de la liberté. Sûr que jamais il ne pourra tenter par ses offres, ni le Consul de France, ni le général Donzelot, et que jamais ils ne livreront une population chrétienne sur qui flotte le drapeau français, il se décide à tenter un de ces mouvemens prompts, auxquels il était toujours préparé d'avance. Il saura bien, s'il prend possession de Parga, justifier sa conduite et appaiser les ressentimens : aucune difficulté ne l'arrête.

Sans aucune autorisation de la Porte, alors en paix avec la France, sans aucune déclaration de guerre, Ali met toutes ses troupes en mouvement et les fait marcher contre Parga. Ainsi, au moment où Bonaparte, pressé de toutes parts, remportait encore des victoires dans les plaines de la Champagne, Ali s'avançait l'un des premiers pour lui arracher un coin de terre de son grand empire. Des hauteurs de Janina, on vit la plaine et les montagnes couvertes de corps albanais courant au rendez-vous à Prévéza.

Ali se mit lui-même en route dans son vieux carrosse allemand, escorté par 500 Palikars, suivi de près par le reste de sa maison et par Reine Vasiliki, l'objet de sa tendresse, dont il ne se séparait jamais. A son départ, il conféra les fonctions de vice-Pacha, ou Caïmacan, à son fils Mouctar, qui, tous les jours, était tenu d'assembler le divan ou conseil, présidé par le vieux Mahomet-Effendi. Mais ces conseillers, où plutôt ces marionnettes, ne pouvaient rien décider sans la permission d'Ali. Aussi, tous les Tartares ou courriers étaient-ils déjà en réquisition pour aller et venir sans cesse sur la grande route de la capitale à Prévéza.

Cependant, le consul de France, qui avait vu se réveiller avec plus d'énergie les prétentions d'Ali, et organiser de nouveau ses intrigues pour obtenir enfin la possession de Parga, pénétra ses projets, et résolut de tout braver pour couvrir du pavillon de France cette population chrétienne qu'il protégeait depuis six ans. Ali, qui se défiait du Consul, avait donné l'ordre secret à Balouch Bachi Tahir Abas, de le faire assassiner s'il s'éloignait de Janina. Quoique gardé à vue par les émissaires du Visir, le Consul parvint à faire passer, soit

à Corfou, soit à Parga, des avis qui mirent, les Français et les Parganiotes, en garde contre une agression inopinée. Tandis que le Visir s'avançait dans l'espoir de surprendre la ville, ou de la trouver sans défense, les commandans français et les Parganiotes étaient avertis de ses projets et de sa marche.

Le 28 février, ses troupes, au nombre de cinq mille Albanais, commandés par ses lieutenans Mouhardar et Omer-Bey-Brioni, prirent d'assaut Aja et Rapeza, villages frontières dépendans de Parga; ils massacrèrent une partie des habitans, et réduisirent le reste en esclavage. Après avoir construit un petit fort, ils s'avancèrent sur Parga : l'ordre d'Ali portait de livrer la ville au pillage, et de passer au fil de l'épée tous ceux des habitans qui seraient armés, ou qu'on ne jugerait pas devoir garder pour esclaves.

Les Parganiotes, pleins de confiance dans la garnison française qui occupait la citadelle, sortirent de la ville, vers les premiers jours d'avril, résolus de défendre leur patrie. Ils prirent une position qui leur laissa l'avantage du terrain et la facilité d'une retraite. Attaqués avec beaucoup de vigueur par les troupes du Visir, et chargés par sa cavalerie, sur une chaussée étroite qui conduisait à la ville,

ils se replièrent, après plusieurs décharges de mousqueterie, dans la ville basse, sous la protection de soixante-dix grenadiers français, commandés par le colonel Nicole. A peine les Albanais, fiers de leurs progrès et se croyant déjà maîtres de Parga, eurent-ils pénétré dans cette partie de la ville, que les Français, secondés par les habitans, fondirent sur eux avec intrépidité. Le combat ne fut pas long : repoussés, mis en déroute, les soldats d'Ali laissèrent les rues remplies de morts et de blessés. Cent onze Albanais et quatre Bim-Bachis ou Chilarques, étendus sans vie, attestèrent leur défaite. Il n'y avait plus moyen de s'emparer de la ville, protégée par la garnison française et par une citadelle armée et approvisionnée. Les généraux d'Ali Pacha, pleins de confusion, battirent en retraite. Ali, accompagné du résident anglais, venait d'arriver à Prévéza, quand il reçut le courrier annonçant que ses troupes venaient d'abandonner l'attaque et de se replier dans la ville basse de Parga. A cette nouvelle, il se roule sur son sopha, en versant des larmes de rage et en mugissant comme un taureau. « Quoi, s'écrie-t-il, Parga, défendue par soixante soldats français, triomphe ! » Il sentait que cet événement lui

enlevait la proie qu'il convoitait depuis tant d'années. Après ce premier transport, il s'humilia devant M. Georges Foresti, au point de le supplier, en serrant ses genoux et en fondant en larmes, d'engager les Anglais à l'assister dans une nouvelle attaque contre Parga, dont il voulait passer tous les habitans au fil de l'épée. Loin d'obtempérer à cette demande, le résident anglais obtint, en homme d'honneur, du général Campbell, que dans le cas où Parga viendrait à être évacuée par les Français, les troupes anglaises l'occuperaient militairement et garantiraient l'existence politique des Parganiotes, contre les entreprises d'Ali.

Informé de ce qui s'était passé à Parga, le général Andréossi, Ambassadeur à Constantinople, craignant que le Consul français à Janina n'eut été assassiné, comme le bruit s'en était répandu, exigea du divan, qu'il serait envoyé un capidgi-bachi chargé de constater l'existence de M. Pouqueville, et d'en rapporter en preuve, une attestation signée de sa main. Ces témoignages de haute protection mirent un frein au ressentiment d'Ali contre le Consul, dont la conduite honorable reçut un hommage flatteur : le sénat

Ionien, par un décret, lui vota des remercîmens.

Malgré leur victoire, les Parganiotes tremblaient de voir les soldats du Pacha, si nombreux et si actifs, rester sur leurs frontières et les Français demeurer dans l'inaction. Leurs magistrats croyant trouver une protection plus efficace, ou du moins plus durable, se rendirent secrètement à bord de la croisière anglaise, pour la décider à s'emparer de Parga, par un coup de main. On en référa au général Campbell, gouverneur des îles Ioniennes, qui fit partir sur le champ sir C. Gordon avec un détachement, sous la protection de deux frégates. Un plan fut organisé pour se rendre maître de la citadelle. Le son d'une cloche servit de signal aux conspirateurs. L'Anglais, débarqué au pied du rocher, à la faveur des ténèbres, s'avança guidé par les Archontes, à la voix desquels on ouvrit toutes les portes. A l'instant même les conspirateurs se précipitent sur les sentinelles, les désarment et pénètrent dans la forteresse; les soldats français sont surpris dans leurs postes, et le colonel Nicole ne se réveille qu'en sentant la pointe des bayonnettes appuyée sur son cœur. Les guerriers des

deux nations rivales restent confondus, les uns d'un tel succès, les autres d'une surprise à laquelle ils ne pouvaient croire. Un seul homme perdit la vie. Les jours des Français furent respectés; on les renvoya libres à Corfou, et le pavillon anglais fut substitué sur le rocher de Parga, au drapeau tricolore.

Cet évènement, qui éloignait le terme des espérances d'Ali Pacha, ne lui parut pas néanmoins défavorable; il sentit dès-lors, qu'il lui serait plus facile d'obtenir Parga de l'Angleterre, que de l'arracher des mains des Français.

De retour à Janina, le Visir, toujours occupé des moyens d'étendre ou d'affermir sa domination, prit le parti de déporter les peuplades de l'Épire, dont la fidélité lui était suspecte, et qui lui causaient de l'ombrage. Les Acrocérauniens, dont il se défiait le plus, furent le point de mire de ses vengeances. Comme ils n'opposaient aucune résistance, Ali ne pouvait trouver de prétextes pour les exterminer; il s'en tint au projet de les déporter en masse. Ce malheureux peuple envoya une députation de ses vieillards pour demander en grâce de mourir sur la terre paternelle. Ali Pacha tint lui-même un divan pour entendre leur éloquent plai-

doyer. On fut touché des plaintes qu'ils exprimèrent ; mais un refus inexorable sortit de la bouche d'Ali, qui ne voulut pas même leur accorder un sursis jusqu'au printemps. Ses troupes entrèrent dans leurs montagnes, enlevèrent les habitans de tous les hameaux, sans distinction de sexe ni d'âge, pendant un hiver rigoureux. Partout les convois, les relais, pour transporter les bagages, étaient disposés comme pour une grande émigration aux approches de l'ennemi. On arrachait de l'héritage paternel, des cultivateurs paisibles; on arrachait de leurs foyers de jeunes femmes, des vierges, des mères et des enfans ; on entraînait des vieillards accablés d'années, pour les transporter dans l'Aidonie aux environs des rizières du marais Acherusien, où l'on promettait de leur faire bâtir des cabanes et des villages. Tandis que ces vieux colons quittaient les tombeaux de leurs pères, on voyait arriver du midi de l'Épire, une partie de la population chrétienne de Prévéza, ville objet de la haine d'Ali; et des peuplades entières de la Thessalie et de la Macédoine, qu'on transplantait comme de vils troupeaux, pour repeupler un pays que désolait le plus vindicatif des hommes.

Aucune peuplade, aucun Bey, aucun Aga,

n'osaient plus bouger, depuis qu'Ali avait consommé la ruine de Gardiki. On était frappé d'une horreur secrète, à l'aspect de cette ville, naguère florissante, changée tout-à-coup en un désert, dont aucun être vivant ne troublait la solitude. A chaque pas qu'on faisait sur ce cadavre d'une grande cité, on était arrêté par de vastes amas de ruines; la vengeance d'un ennemi implacable, n'avait pas même épargné les mosquées. Un seul minaret restait debout au milieu des décombres. On frissonnait en voyant ces rues désertes et silencieuses, la solennité des tombeaux épars autour des places, et le deuil d'une ville entière, privée de ses habitans. Partout se présentait l'image de la désolation, ouvrage du Visir de Janina : les bains publics ouverts, les portes des prisons brisées, des pans de murs écroulés, des rues incendiées, et pour êtres vivans, quelques sinistres jacals, ou des chiens devenus presque sauvages qui, par leur hurlement, demandaient leurs maîtres et invoquaient la pitié, voilà ce qui restait de Gardiki!

Maître de tout son territoire, Ali s'y trouvait encore à l'étroit. Il réunit les quarante villages du Zagori, à titre de Tchiftlik, au do-

maine de son Visiriat, pour en former la dotation de Sély-Bey, son troisième fils. En vain les chefs des vieillards réclamèrent; en vain, ils représentèrent qu'ils avaient été propriétaires dans tous les temps; les principes de la justice furent méconnus, et plus de cinq mille familles expropriées, furent attachées à la glèbe, en qualité de serfs. Ali avait pourtant devant lui un exemple récent de la chute d'une grande domination devenue tyrannique.

Les changemens survenus en France, en 1814, ayant amené la suppression du consulat général de Janina, M. Pouqueville, promu au consulat de Patros, fit ses dispositions pour passer dans le Péloponèse. Quelques jours avant de prendre congé d'Ali Pacha, il lui donna un grand dîner. Ce repas, qu'Ali avait demandé lui-même, (vraisemblablement en signe de réconciliation) ouvrit les portes du consulat de France aux habitans de Janina qui, depuis neuf ans, n'osaient s'y présenter qu'en secret ou avec la permission du Visir; le Consul reçut les visites de tout ce que la ville avait de personnes distinguées. Il partit de Janina, le 28 février, emportant les vœux et les regrets des habitans.

Ali Pacha, l'allié des Anglais, n'ayant plus à lutter avec la France, n'ayant point à redouter les Russes qui étaient en paix avec la Porte Ottomane, dont lui-même jusqu'alors était parvenu à dissiper les ombrages, Ali, sans être Roi ni Souverain, régnait sur une plus grande étendue de pays, que Pyrrhus, qu'Alexandre même, avant qu'il n'eût conquis l'Asie-mineure, l'Égypte et la Perse. L'événement qui vint agiter l'Europe, l'évasion de Bonaparte, qu'il apprit par deux officiers anglais, à Prévéza, où il était avec sa cour, n'altéra que faiblement sa sécurité politique; il n'y vit qu'une crise notable, mais courte, qui achèverait d'abattre la prépondérance de la France, mais qui n'aurait sur l'Empire Ottoman aucune influence directe. Toutes ses conjectures se réalisaient, lorsqu'il reçut au commencement de janvier 1816, la visite d'un Roi détrôné, visite que sa célébrité lui attira. Gustave Adolphe, voulant se rendre en Morée, pour y attendre les firmans avec lesquels il se proposait de passer à Jérusalem, toucha d'abord à Corfou, ensuite à Prévéza, et vint à la cour d'Ali, auquel il fit présent du sabre de Charles XII. Il fut reçu par le Visir avec tous les égards dus au malheur et au rang suprême qu'il

avait occupé. Ali ayant acheté de Gustave, un diamant du prix de trois cent vingt-cinq mille francs, le fit monter sur une étoile, en imitation de celle qu'il avait vue sur l'habit de Sir Frédéric Adam, et il la porta depuis sur sa poitrine en l'appelant *son ordre*.

Ces dernières années furent les plus paisibles pour le Visir de Janina qui, sans guerre extérieure ni intérieure, et sans aucune opposition, appesantissait son sceptre de fer sur les Albanies, à l'ombre de son gouvernement, plus fortement organisé qu'aucun de ceux des despotes de l'Orient. Il voyait sa puissance s'accroître et ses trésors s'accumuler sans perdre de vue Parga, l'objet avoué de son ambition, lorsqu'un accident imprévu vint l'arracher à sa sphère paisible de prospérité et de bonheur. La mère de Sély-Bey, son troisième fils, autrefois esclave circassienne et sa favorite, pour laquelle il avait toujours eu beaucoup d'égards et d'attention, habitait le grand sérail qu'il avait fait construire à Tépéleni, sur le même terrain qu'occupait la maison de son père.

Elle venait de recevoir la visite de son fils, lorsque tout-à-coup, au milieu de la nuit (on était en 1818), le palais parut tout en flammes. Dans ce moment d'effroi, augmenté

par un violent orage et par le feu du ciel, qui éclatèrent au même instant, la mère de Sély-Bey et les autres femmes d'Ali cherchèrent à fuir du harem : elles y furent repoussées par les Eunuques, chargés de les garder, et qui les auraient plutôt laissées périr au milieu de l'incendie, que de les voir exposées à des regards profanes, tant les préjugés des Musulmans sont invétérés. Dans cette cruelle extrémité, elles brisèrent les fenêtres et se sauvèrent par cette issue. Rien ne put arrêter la violence ni le progrès des flammes. Le lendemain, il ne restait presque rien du superbe édifice qu'Ali avait substitué à la demeure de ses ancêtres. On redoutait à tel point la rage dont il serait transporté en apprenant ce malheur, qu'on le lui annonça comme ayant eu pour cause le feu du ciel, en se gardant bien de lui laisser entrevoir qu'il put en avoir une autre; car on l'attribuait à la négligence de quelque personne de la suite de Sély-Bey. Ali accourut à Tépéleni, et là, il éprouva quelque consolation, en voyant encore intacts les souterrains dans lesquels étaient enfouis son argenterie et ses bijoux les plus précieux. Le feu avait même respecté la grande tour du jardin, contenant, dit-on, la plus grande partie de ses trésors,

qu'on évaluait à cinquante millions d'argent monnoyé. Cette tour était un grand bâtiment oblong, élevé de trois étages, et fermé par des portes massives, dont lui seul avait les clefs.

Ali conçut aussitôt le projet de reconstruire tout l'édifice, sans qu'il lui en coutât une obole. Voici la marche qu'il adopta. Il fit circuler avec profusion, dans toute l'étendue de ses domaines, une proclamation portant que le courroux du ciel s'était appesanti sur lui, et qu'Ali n'avait plus, dans le lieu de sa naissance, un asile où il pût reposer sa tête. Il invitait dans sa détresse, ceux de ses vassaux qui lui étaient le plus attachés, à venir à son secours : il fixait le jour où il recevrait leurs offrandes. Le jour venu, Tépéleni fut rempli d'une foule immense, accourue de toutes les parties de l'Albanie, chacun voulant s'empresser, pour sa sûreté personnelle, de venir présenter sa contribution réputée volontaire. A la porte extérieure du sérail incendié, on voyait Ali assis sur une vieille natte, les jambes croisées et la tête nue, tenant le bonnet albanais de couleur rouge à la main, pour y recevoir les aumônes de ses sujets. Plusieurs de ses affidés, trop pauvres pour qu'il pût en rien attendre,

avaient reçu sous mains des sommes considérables qu'ils rapportaient comme un don volontaire, exemple de zèle que chaque Bey ou Primat se piquait d'imiter. L'offrande était-elle au-dessous de ce qu'attendait Ali, on le voyait alors la comparer avec celle des personnes qui allaient, selon lui, jusqu'à se priver du nécessaire, pour lui donner une plus grande preuve de dévouement : « Reprenez, disait-il, reprenez votre argent; gardez-le pour vos propres besoins; de quelle utilité peut être une pareille bagatelle pour Ali, pour un homme écrasé par le courroux céleste. » Ce peu de mots suffisait pour qu'on doublât, pour qu'on triplât même la contribution, et Ali obtint par cette adroite comédie, une somme beaucoup plus considérable que celle qu'il lui fallait pour rebâtir son magnifique sérail.

On cite de lui un autre trait plus remarquable encore, en ce qu'il caractérise mieux sa fermeté d'âme, et l'empire qu'il exerçait sur lui-même. En 1813, tandis qu'il examinait des réparations qu'on faisait à son vieux sérail du Castron, à Janina, une grosse pierre tombe d'un échafaud sur son épaule, et le renverse. On le croit mort, et le bruit s'en répand aussitôt. Mais Ali, quoique sérieuse-

ment blessé, monte à cheval presqu'au même instant, et fait le tour de la ville, suivi d'un seul Albanais, sans laisser paraître le moindre symptôme de souffrance. Obligé pourtant de garder le lit plusieurs semaines, par suite du même accident, il dit après sa guérison, qu'il en avait agi ainsi, afin de prouver à son peuple, qu'il n'était point en danger, et de ravir à ses ennemis la satisfaction de le croire mourant.

Parmi tant de traits qui peignent le caractère d'Ali, et la plupart sous des couleurs si peu favorables, il en est un petit nombre qu'on peut citer à son avantage. Tel est celui que nous allons rapporter. Les chefs du district de Zagori, sous le faux prétexte de lever un tribut de cent quatre-vingt-dix mille piastres pour Ali, qui ne l'avait pas demandé, avaient exigé des sommes considérables du peuple soumis à leurs ordres. Ali les fait appeler et leur ordonne de restituer généralement à chacun tout ce qu'ils ont perçu ; puis il leur adresse un compliment ironique sur leur zèle pour ses intérêts, et leur enjoint de lui payer de leurs propres deniers le tribut de cent quatre-vingt-dix mille piastres qu'ils avaient voulu imposer arbitrairement à leurs concitoyens.

Enfin, cet homme touchait à l'accomplissement de ses désirs, et allait voir son ambition satisfaite; mais arrivé au plus haut degré de puissance, qu'il lui fut permis d'atteindre, il allait aussi se trouver sur le terrain glissant de sa ruine. Parga, la malheureuse Parga, qu'il n'avait jamais perdu de vue, était à la veille de tomber en son pouvoir.

A l'extrémité occidentale du cap Chimerium, s'élève l'Acropole de Parga, qui a donné son nom à un canton de l'Épire, très-peu étendu, mais resté libre jusqu'en 1819, au milieu de l'esclavage de la Grèce. Parga, située sur un rocher aride, d'un mille au plus de développement extérieur, est environnée à sa base, par les eaux de la mer qui baignent trois de ses côtés. On n'entre dans ce donjon, que par une porte pratiquée à un angle du rocher qui forme le col de la presqu'île. Le territoire annexé à Parga, qui était la seule extrémité de la Grèce, restée à ses libres possesseurs, est enveloppé du côté de la Thesprotie, par la chaîne du mont Pezovolos, ou montagnes de l'Épervier. Ce demi-cirque, pareil à un théâtre, dont Parga serait l'avant-scène, comprend une étendue de quinze milles. Sa profondeur est formée par un rayon de trois milles, de-

puis la mer jusqu'à la frontière turque. La partie supérieure des montagnes, n'offre de toutes parts que des rochers frappés d'aridité. A leur centre, on voit quelques bouquets d'arbres, mais au renflement de leur base, se développent comme par enchantement, des bosquets d'orangers, de citronniers et de cédrats, qui descendent comme par étage, jusqu'au fond d'une vallée pittoresque, couverte d'oliviers, dans laquelle ils se groupent, s'entrelacent et forment des jardins ombragés d'une verdure éternelle, jusqu'à l'entrée des faubourgs de la ville. Ce fut en 1401, que les Parganiotes, pour se soustraire au joug des Musulmans, eurent recours à la protection de Venise, alors en possession de l'Archipel Ionien. Venise trouvant les chrétiens retranchés, dans cet asile, s'était déclarée leur protectrice, en couvrant de son pavillon le rocher de Parga, dernier refuge des familles chrétiennes, qui se dérobaient au joug des infidèles. Parga seule, dans le cours d'une guerre de trente ans, avait échappée aux armes d'Ali Pacha, Visir de l'Épire. Cédée d'abord aux Ottomans par un traité formel, puis retenue, reprise et retenue de nouveau, passant de la protection des Russes à celle

des Français, le pavillon britannique, venait de s'y introduire en fraude.

Depuis trois ans, Parga était sous cette égide puissante, et on la croyait comprise dans l'union de l'Heptarchie ionienne. L'agriculture y florissait; son territoire semblait à l'abri des orages politiques. D'un autre côté, le nom de Parga était omis dans les traités de Paris et de Vienne, qui avaient placé la république septinsulaire, sous la protection de la Grande-Bretagne. On ne pouvait guère supposer d'ailleurs que l'ambition d'Ali Pacha restât dans l'inaction, parce qu'il avait échoué dans son dessein de s'emparer de Parga de vive force et par surprise. Ici comme dans bien d'autres occasions, son or fut tout puissant à Constantinople. La Porte demanda Parga pour prix de son consentement à ce que les Anglais occupassent les Sept-Iles, et un traité, qui resta d'abord secret, contint la clause de livrer au despotisme d'Ali, le seul endroit de l'ancienne Grèce qui fut resté libre.

On fut surpris d'abord, et ensuite indigné de l'empressement des agens de la Grande-Bretagne, à complaire en tout aux volontés du Visir de Janina. Leur déférence pour ce tyran de l'Épire, n'avait plus de bornes. Les

commissaires anglais se portaient avec complaisance aux différens rendez-vous que leur donnait Ali, et ils semblaient être à ses ordres pour courir tantôt à Prévéza, tantôt à Janina, tantôt à Butrinto, partout enfin, où il les conviait à des fêtes et à des conférences. On marchandait, au milieu des festins, la liberté d'un peuple, comme on traite, en Afrique, de la vente d'un troupeau d'esclaves. Le contrat était passé; on le connaissait et on n'en parlait néanmoins que comme d'une chimère, tant son immoralité paraissait contraire aux principes généreux des princes de l'Europe chrétienne.

Ici c'était sans avoir combattu et sans avoir été vaincus, que les Parganiotes allaient se trouver condamnés à subir des conditions contraires à la morale et à la religion. Que pouvaient-ils attendre d'Ali Pacha, sinon que l'opprobre de leurs familles ou des supplices ignominieux? *Le sanglant sacrifice va se consommer, Parga est cédée à Ali Pacha!* Au premier bruit de cette nouvelle, qui se répandit au mois de mars 1818, la population entière de Parga se rendit aux autels de la Vierge, protectrice d'une ville fondée sous ses auspices. Vieillards, hommes, femmes, enfans, mêlèrent leurs voix à celles des mi-

nistres des autels, et apostrophant, avec des sanglots, l'image vénérée. « O toi, qui nous » protégeas, et nous défendis long-temps, » *vierge couronnée*, notre mère et notre » reine, n'abandonne pas ton peuple chéri! » Fais un miracle en sa faveur; daigne le sau- » ver, quand l'univers chrétien semble l'aban- » donner. Tes autels fumeront à jamais de » notre encens, et nos neveux, en bénissant » ton nom, attesteront aux siècles à venir, » notre reconnaissance et tes bienfaits. » Après cette prière, mêlée de larmes et de sanglots, toutes les familles s'étant rendues au cimetière, on ouvrit le tombeau des ancêtres, et on en retira leurs ossemens. Les Parganiotes chargés ainsi des restes de ceux dont ils chérissaient la mémoire, se retirèrent dans leur citadelle avec ces tristes reliques, décidés, si on les sacrifiait, à s'ensevelir sous leur ruine.

Ils invoquèrent leurs droits, ils en réclamèrent la garantie, et se faisant illusion sur la validité de leurs titres, ils crurent d'abord qu'une haute protection (celle de la Russie) veillerait à leur destinée. On les détrompa; l'arrêt était irrévocable.

A la vérité, on avait stipulé que tous les Parganiotes qui émigreraient, seraient indemnisés de la perte de leurs propriétés.

Tout fut employé pour persuader à la masse de la population de se soumettre au dangereux ennemi qui voulait devenir leur souverain. Peine inutile! Une expérience de trente ans leur avait fait connaître le caractère d'Ali Pacha. D'une voix unanime, ils déclarèrent que si le décret rendu contre leur patrie, était irrévocable, ils iraient mendier leur pain sur une terre étrangère, plutôt que de se laisser massacrer de sang-froid par un tyran qui avait juré de sacrifier le dernier Parganiotes à sa vengeance implacable.

On fit une première estimation des propriétés publiques et particulières. Dix millions, telle fut la somme à laquelle on l'éleva, somme modique sans doute, pour une ville bien bâtie, contenant quatre mille habitans, et pour des villages où l'on en comptait un plus grand nombre, et qui avaient une étendue de territoire de vingt mille à la ronde. Le sol, l'un des plus fertiles qu'on puisse imaginer, était couvert de quatre-vingt-un mille pieds d'oliviers, dont la récolte produisait la meilleure huile du Levant.

A ce prix, pourtant, les Parganiotes consentaient à abandonner le pays natal, les tombeaux de leurs ancêtres, les édifices de leur culte et tous ces souvenirs qui rendent

le nom de la patrie si cher et si sacré; mais Ali Pacha trouvait dur d'avoir à payer une ville et un territoire qu'il affectait de regarder comme lui appartenant en propre. Des agens furent envoyés à Janina; on entama avec Ali une longue et fastidieuse négociation, qu'il eut soin de faire traîner en longueur, dans l'espoir qu'il trouverait, en temporisant, l'occasion de se saisir de sa proie. D'autres commissaires furent nommés pour une nouvelle estimation. Ali entoura de ses troupes toute la frontière des Parganiotes, faisant un dernier effort pour semer parmi eux la division, pour introduire dans la ville un certain nombre de ses affidés, pour effrayer les habitans par les plus terribles menaces de vengeance, s'ils ne se soumettaient pas à son autorité; mais leur vigilance et leur constance déjouèrent toutes les tentatives du Visir.

Enfin, parut la nouvelle estimation des propriétés. Elle ne montait plus qu'à trois millions et demi; car jamais Ali n'eut été l'acquéreur des propriétés des Parganiotes, sur une estimation équitable.

Après de nouveaux délais, pendant lesquels toutes les remontrances faites au Visir n'obtinrent d'autre réponse que des menaces,

on fit enfin les préparatifs de l'évacuation de Parga, dont le jour fut fixé au 10 avril 1819. Avant ce terme, les Parganiotes apprirent la marche des troupes d'Ali, qui s'avançaient pour occuper la ville. A cette nouvelle, un sombre désespoir s'empare des esprits. On court aux armes; on jure unanimement de mourir avec la patrie, si l'ennemi public paraît avant l'heure marquée pour la fatale émigration. Les Parganiotes exhumant des tombeaux les ossemens de leurs aïeux et des familles éteintes, les placent sur un bûcher construit avec les oliviers, enfans de la terre paternelle. Par un mouvement unanime, ils arrêtent d'égorger leurs femmes et leurs enfans, si les Mahométans souillent de leur présence une ville qu'ils ne doivent occuper que déserte. Un officier anglais va porter cette résolution à la connaissance du gouverneur de Corfou, Maitland, en lui annonçant que s'il n'arrête la marche d'Ali Pacha, le sacrifice dont Sagonte offrit le spectacle au monde, se renouvellerait à la face de l'Europe chrétienne. Le courrier traverse les mers, secondé par les vents, et reparaît avec le général anglais Adam. En entrant au port, cet officier aperçoit la flamme du bûcher qui consumait les ossemens, les cadavres, et les cercueils des Par-

ganiotes, qui avaient vécu plus heureux avant l'heure de l'esclavage. Le général anglais prend terre à la vue des Primats, précédés de leur Protopapas, qui le reçoivent avec un respect mêlé de résignation, et en lui annonçant que le projet médité va s'exécuter sur l'heure, s'il ne parvient à suspendre l'entrée des troupes albanaises d'Ali Pacha. Il donne des paroles d'espérances en étouffant la douleur qui l'oppresse, monte à la ville, et trouve les hommes armés aux portes de leurs maisons, qui n'attendent qu'un signal pour égorger leurs familles. Il les conjure d'attendre, court au camp des généraux d'Ali, et les fait consentir au délai fixé pour l'évacuation. La frégate *la Glascow* étant arrivée de Corfou, l'embarquement commença. La vue des Parganiotes, de cette tribu guerrière, s'agenouillant pour baiser pour la dernière fois la terre qui les avait vu naître, et l'arrosant de leurs larmes, offrit le spectacle le plus touchant. Ce fut à la lueur du bûcher funéraire, qui finissait de dévorer les restes de leurs ancêtres, qu'ils mirent à la voile pour s'éloigner du cap Chimerium. La plus grande partie de ces malheureux exilés se réfugièrent à Corfou, à Paxos, à Hydria. Ne formant plus une nation, n'étant plus unis par aucun lien

public ou privé, ils restèrent errans, et plusieurs sans asile.

Quand les troupes d'Ali entrèrent dans Parga, elles n'y trouvèrent que solitude et silence; la vie et le mouvement y étaient suspendus, les maisons désertes, les ossemens des morts consumés : c'était une nation éteinte. Un seul indice, la fumée qui sortait encore du bûcher funéraire, attestait que la ville avait eu des habitans.

La persévérance avec laquelle Ali était parvenu, au bout de vingt années, à s'en emparer, prouvait qu'il avait des vues justes sur l'intérêt de ses états. Parga, sans importance militaire en elle-même, et à peine susceptible d'une défense, présentait une ouverture dans la frontière maritime de l'Épire, un lieu de débarquement pour un ennemi, et un point de réunion pour tous les *cleftes* des environs, qui venaient y chercher un asile contre les troupes chargées de maintenir la tranquillité publique.

Peu de temps après l'occupation, Ali étant venu visiter le territoire de Parga, fut si frappé de sa beauté, de sa fertilité, et des avantages de sa situation, qu'il ne s'étonna plus de la résistance opiniâtre que lui avaient opposée les Parganiotes; mais la possession de Parga

ne pouvait contenter son ambition insatiable, quoiqu'elle le rendît maître de toute la Grèce continentale, depuis les frontières de l'Attique jusqu'aux montagnes de l'Illyrie.

Cette occupation ne comblait pas encore ses vœux. La conquête de la Moyenne-Albanie le faisait soupirer après celle de Scodra. Là, il soudoyait une faction qui réduisait le jeune Moustaï Pacha à vivre dans de continuelles alarmes. Rien pourtant ne manquait à l'ambitieux Visir, que la fortune accablait de ses dons. Ses fils et ses petits-fils étaient pourvus d'emplois éminens. Lui, pouvait se croire égal aux souverains, car si le titre lui manquait, les flatteurs ne manquaient pas à sa cour. On venait d'imprimer à Vienne un poëme en son honneur; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason qui représentait *sur un fond de gueule un lion embrassant trois lionceaux*, emblême de sa dynastie : on lui avait aussi dédié une grammaire française et grecque (1), où les titres de *haut*, de *puissant*, et de *très-clément*, lui étaient prodigués. Dans la dédicace, l'auteur s'exprimait

(1) De Michel-Étienne Patzoulla de Cleïsoura en Macédoine, imprimée à Vienne en 1815.

en ces termes : *La terre, illustre prince, est remplie de la gloire de ton nom; personne n'ignore la brillante et éclatante renommée de tes nobles vertus*, etc.

On eût dit, d'après ce qui se passait depuis quinze ans, qu'il n'y avait plus d'encens sur la terre que pour les brigands heureux. Pourtant le ciel avait déjà fait voir qu'il réprouvait et ces élévations et ces admirations illicites. La chute d'Ali se préparait avec lenteur. Ne s'aveuglant pas sur sa position, il refusait le diadême, et repoussait, comme César, ses imprudens amis, qui, depuis long-temps, le saluaient du titre de *Roi*. Il avait également dédaigné d'arborer, à l'instar des régences barbaresques, un pavillon particulier, trouvant ridicule de compromettre, pour des futilités tant d'autres avantages réels. Depuis long-temps il répétait, qu'en voulant être Visirs, ses enfans le perdraient; et en parlant lui-même de sa puissance, il étalait souvent cette maxime : « Un Visir est un » homme couvert de pelisses, assis sur un » baril de poudre, qu'une étincelle peut faire » sauter. »

Cependant, jusqu'ici la Porte Ottomane avait tout souffert du plus dangereux de ses Visirs, par sa position géographique, et par

ses relations avec les étrangers. Ali vieillissait; elle prévoyait qu'à sa mort, les dissensions entre ses fils, en les affaiblissant, replaceraient sous le sceptre du Grand-Seigner, cette grande partie de la Grèce continentale, qui en était comme séparée. Mais ce que la Porte convoitait le plus, c'étaient les trésors d'Ali; aussi attendait-elle sa mort avec une impatience qui dégénérait souvent en accès de dépit et de colère. Elle craignait que s'il mourait naturellement, tous ses trésors ne fussent partagés ou dissipés. Quoique sans aucune plan arrêté contre Ali, elle se trouva placée, par un conconrs singulier de circonstances, sous l'influence d'un de ses ennemis mortels.

Cet homme s'appelait Ismael Pachô Bey. Placé d'abord, par Ali Pacha, comme Selictar auprès de Véli, son second fils, il l'avait suivi en Morée, où il était devenu son confident et l'instrument des désordres qui rendirent son administration odieuse aux Moraïtes. Ali, dont il s'attira la disgrâce, l'ayant proscrit et dépouillé de ses biens, Pachô Bey s'efforça de brouiller le fils avec le père, échappant aux embuches de ce dernier qui, à plusieurs reprises, envoya des assassins pour se défaire d'un ennemi implacable et entreprenant. Pachô Bey

poursuivi avec acharnement par le Visir, échappe à un nouvel assassinat, s'exile, et parcourt, travesti en marin, les échelles commerciales de l'Asie et les villes de l'Égypte. Là, sans asile, il couchait à l'abri sous les portiques des mosquées, ou parmi les pauvres, sur les cendres chaudes des bains publics. Fatigué de traîner une vie si misérable, il se présente à la cour de Mouhamet Ali, Nazir de Drama, l'un des seigneurs les plus magnifiques de la Thrace, et parvient à lui plaire. Mais Ali Pacha, qui suivait ses traces, obtint contre lui un firman, qu'il remit à un Capidgi-Bachi, auquel Pachô Bey n'échappa qu'en prenant les vêtemens d'un moine bulgare. Sous ce costume, il fut reçu dans un couvent servien. C'est ainsi que deux hommes féconds en expédiens, et égaux en ruses, se disputaient, l'un les moyens de satisfaire sa vengeance, l'autre le soin de défendre sa vie. Ali ayant encore découvert la retraite de Pachô Bey, feignit de disgracier Athanasi Vaïa, qui prenant le froc des Caloyers, comme pour se rendre en pélérinage au mont Athos, avait formé le projet de s'insinuer auprès de Pachô Bey, pour l'immoler à la vengeance d'Ali Pacha. Le proscrit, à l'arrivée de son prétendu compagnon d'infortune, évente sa mission, et se ré-

fugie à Constantinople. C'est dans la capitale même de l'empire, qu'il court affronter l'orage et combattre ouvertement son puissant ennemi. Pachô Bey recherche d'abord les bannis de l'Épire, ses anciens compagnons d'armes ; il s'associe à l'Etolien Démétrius Paleopulo, autre victime de la tyrannie d'Ali Pacha, et qui, placé sous la protection de la légation de France, avait adressé à la Porte un plan détaillé, exposant les moyens propres à réduire le Visir de Janina. Ce mémoire avait été mis sous les yeux du divan, en 1812. On a vu qu'avant même cette époque, Ali n'avait échappé à une éclatante disgrâce, et à l'animadversion de la France, que par un concours d'évènemens imprévus, qui avaient détourné l'orage prêt à fondre sur lui. Liés d'intérêts, animés par une haine commune, Pachô Bey et Paléopulo reproduisirent le plan de destruction contre la famille d'Ali Pacha. Pachô Bey répondait du succès sur sa tête, assurant que malgré les troupes, les places fortes et les ressources du Visir, il arriverait en vue de Janina sans brûler une amorce Mais ce plan ne fut pas goûté des ministres, du Grand-Seigneur, accoutumés aux présens et aux pensions du moderne Jugurtha. Il paraissait plus doux à un cabinet tempori-

seur, d'attendre l'héritage des trésors d'Ali Pacha, que d'en brusquer l'acquisition par une guerre ouverte.

Fatigué de solliciter, Paléopulo se disposait, malgré son grand âge et ses infirmités, à se rendre dans la Bessarabie russe, pour y fonder une colonie, lorsque la mort vint mettre fin à ses infortunes. Avant de rendre le dernier soupir, le vieil Etolien conjure Pachô Bey de persévérer dans ses projets, en l'assurant que bientôt la famille d'Ali tomberait sous ses coups. « Je regrette, ajouta-t-» il d'une voix mourante, de ne pas me trou-» ver avec vous sur le Driscos; Ali Pacha re-» connaîtrait encore, Palcopulo, au bruit de » son gros fusil. » Résolu de suivre les conseils de son ami, dont les dernières paroles lui avaient paru prophétiques, Pachô Bey laisse là les mémoires, les plans de réforme, et ne s'occupe qu'à ruiner sourdement l'influence d'Ali, en s'établissant l'intermédiaire de tous ceux qui portaient leurs doléances au divan, contre l'administration du Visir de Janina et de ses fils. Il dressait leurs requêtes, qu'il remettait aux ministres de la Porte, charmés d'y trouver des motifs pour rançonner davantage le vieux satrape, en lui promettant d'étouffer le cri de la vindicte publique; mais ce manége

n'amenait à aucun résultat. Enfin Pachô Bey parvint à se faire recommander personnellement au Grand-Seigneur, comme une victime de la tyrannie d'Ali. Le Sultan voulut le voir, compatit à ses infortunes, et le nomma l'un de ses Capidgi-Bachi ou chambellan. Quoique ce poste n'eut plus, comme autrefois, la même importance, cependant, la nouvelle d'une pareille élévation dans la personne de Pachô Bey, porta l'inquiétude et le trouble dans l'âme d'Ali Pacha. Il vit à l'instant tout ce qu'il avait à redouter d'un pareil ennemi, qui se trouvait à portée désormais d'approcher tous les jours le Grand-Seigneur. La haute stature de Pachô Bey, sa physionomie pleine de noblesse, son assurance mâle, le don précieux de toutes les langues usitées dans l'empire Ottoman, qu'il parlait avec élégance, suffisaient pour le faire distinguer du Sultan, et l'avancer toujours davantage dans sa faveur.

Il hésitait pourtant à attaquer de front Ali Pacha; il essaya son crédit contre son fils Véli, en signalant la détresse de la Thessalie : le Sultan punit Véli Pacha, en le reléguant au poste obscur de Lepante. Les ennemis d'Ali comprirent alors, par le coup qui venait d'atteindre le plus puissant de ses

fils, que toute espérance de voir attaquer le père, n'était pas perdue. Ali, sûr que son crédit ne ferait que décroître tant que Pachô Bey aurait accès auprès du Grand-Seigneur, se décide à épouvanter le divan par un de ces coups d'audace, dont le succès avait toujours rempli son attente. Il cherche et trouve aisément parmi ses Albanais, deux sicaires tout prêts à exécuter ses volontés, et il les expédie à Constantinople, avec ordre d'assassiner Pachô Bey. Ils partent à cheval, arrivent au galop à la porte de Pachô Bey, et l'appèlent; au moment où il parait à sa fenêtre, ils déchargent contre lui leurs pistolets. Les balles sifflent à ses oreilles, mais ne l'atteignent que légèrement. Les assassins prennent la fuite à toute bride par la route d'Andrinople; un détachement bien monté, se met à leur poursuite; il ne peut atteindre et saisir qu'un des fugitifs, qu'on ramène Cet homme refuse d'abord de rien avouer. Appliqué à la torture, il déclare enfin que son compagnon et lui, ont été payés par Ali Pacha pour exécuter le meurtre de Pachô Bey. On attache l'assassin au gibet, devant la porte même du sérail impérial.

Le supplice de ce brigand, aux gages d'Ali Pacha, loin de calmer les inquiétudes du

Sultan et de ses ministres, leur révélait qu'il n'y aurait plus de sûreté publique dans la capitale, tant que le Visir de Janina aurait à ses ordres des Seïdes capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés. Le Sultan irrité voulait d'abord faire tomber sur Ali, tout le poids de son courroux. Il finit par adopter des mesures plus prudentes. Il nomma d'abord de nouveaux gouverneurs à un grand nombre de postes militaires qui avoisinent l'Albanie, et notamment à ceux qui commandent les principaux défilés, emplois remplis jusqu'alors par des créatures d'Ali Pacha. Enfin sa perte fut arrêtée dans un conseil privé, et on lança contre lui la sentence de *fermanly*, ou proscription impériale, qui fut ratifiée par un fetfa du Mouphti. Elle portait qu'Ali Pacha, déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, ayant obtenu, à diverses reprises, le pardon de ses déportemens et de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait pour se justifier *au seuil doré de la porte de félicité*, dans le délai de quarante jours. En même temps, ses capitchoardars, courriers, et tous ses agens, furent mis aux fers.

Ali, peu épouvanté à l'annonce de cet anathême religieux lancé contre lui, eut pourtant recours aux supplications et aux dénégations les plus formelles. Il accuse ses ennemis d'avoir conjuré sa perte et trompé la religion du Grand-Seigneur. Mais son or, qu'il verse à plaines mains, et ses tentatives pour rentrer en grâce, sont désormais inutiles : le Sultan a déclaré qu'il fera trancher la tête à quiconque osera lui parler d'Ali.

Sa détermination étant irrévocable, on décide d'équiper une escadre qui, après le Rhamazan, se rendra sur les côtes de l'Épire, avec des troupes de débarquement, qui seront levées aussitôt. En même temps, tous les chefs de la Romélie reçoivent l'ordre de se tenir prêts à marcher, au printemps, avec les Spaïs et les Timariotes de leurs gouvernemens ; un ordre semblable est adressé au Roumili-Valisi, ainsi qu'à Moustaï, Pacha de Scodra, à Pehlévan-Baba, Pacha de Roustouk, et à Mouhamet-Ali, Pacha, Nazir de la Thrace, dont Pachô Bey venait d'épouser la fille. Ces derniers étaient chargés de réunir les contingens de la Macédoine Transaxienne. Enfin, on décrète que Pachô Bey, désigné Pacha de Janina et de Delvino, au titre onéreux d'*Arpalich*, ou de conquête, aura le

commandement en chef de l'expédition dirigée contre Ali Pacha.

L'assassinat de Pachô Bey avait eu lieu au commencement de février, et le mois de mars était déjà presque écoulé, sans qu'on eût encore réuni sous la tente un seul soldat pour marcher en Albanie. Tout pouvait encore changer de face dans un gouvernement si sujet aux vicissitudes et aux révoltes. Le Sultan d'ailleurs voulait la guerre sans rien débourser pour la soutenir. Ali pouvait aisément corrompre avec ses trésors une partie des Pachas ou grands vassaux, tenus de marcher à leurs frais, contre un Visir qu'ils n'avaient pas tous un égal intérêt d'accabler; mais Ali préféra les conseils d'hommes hardis et entreprenans; ceux-ci penchaient à exécuter les plans donnés à une autre époque par des officiers anglais, trompés sur les ressources d'Ali. Asseoir un camp du côté de Caravéria, occuper Tempé, s'emparer des Thermopyles, confier aux trois fils du Visir, le commandement des corps d'armée, établis sur ces différens points; en cas de revers se replier sur l'Épire, tenir une forte garnison à Bérat, pour être tranquille du côté de la Haute-Albanie, conserver le quartier-général à Janina, pour être prêt à défendre la ligne des places

fortes, tel fut le plan que proposèrent à Ali Pacha ceux de ses affidés, qui voulaient l'engager à prendre l'offensive. Il le trouva trop gigantesque et le modifia.

Déclaré *Fermanly*, et sommé de se rendre à Constantinople, comparaître et périr eût été pour Ali une seule et même chose; or il se trouvait dans la position forcée des rebelles qui, sans nul moyen de changer la forme du gouvernement, sont réduits à défendre leur propre existence. Ne pouvant déjà plus se fier aux Mahométans, que leurs maximes religieuses attachaient à la cause du Grand-Seigneur, il prévoyait que les Turcs de Larisse, marcheraient contre lui. Déjà même il ne pouvait plus compter sur l'affection de ceux de l'Épire. Il eut alors la pensée d'avoir recours aux chrétiens Armatolis, dont il pouvait recomposer les bandes, en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Il pouvait organiser ainsi une guerre de *Guerillas*, d'autant mieux dirigée qu'elle aurait eu pour centre Janina.

Les diverses tribus de la Grèce septentrionale paraissaient lui être encore plus dévouées. Au moindre signe de ses volontés, les Archevêques, les Evêques, les Pachas, les Cadis, les Aïens, accouraient encore à sa

cour. Tous, à l'annonce du danger qui le menaçait, parurent redoubler de dévouement pour sa personne. Il eut la faiblesse de se croire aimé de *ses peuples*, expression qu'il substituait dans ses discours, à celle de vassaux et de raïas.

Toutefois, ne se fiant pas trop aux chances de la guerre, et au fond, désirant se réconcilier avec le Grand-Seigneur, il eut recours à la médiation de ses anciens amis les Anglais. S'étant rendu à Prévéza, il entra en conférence avec l'un des chefs, protecteur de la republique septinsulaire; mais il ne put rien obtenir sur l'article de la médiation, ni sur la demande d'une assistance armée. Seulement on consentit à lui vendre des armes et des munitions de guerre ; on alla même jusqu'à lui donner l'espérance qu'on parviendrait peut-être à empêcher l'escadre turque de paraître dans les eaux de Corfou.

Ali, sans être satisfait ni mécontent du résultat de sa démarche, reprit la route de Janina, où à peine arrivé, il s'occupa de réorganiser les Armatolis. On les vit répondre à son premier appel. Ali, ravi de voir leur empressement, leur donna des capitaines dignes de sa confiance. Ces bandes reçurent

l'ordre de se répandre sans délai dans les montagnes de la Thessalie.

A ces premières dispositions d'Ali, le divan opposa tout ce qu'il pouvait exercer d'influence pour engager les *Clefies*, à tourner leurs armes contre le proscrit de l'Épire. Des circulaires répandues avec profusion, engagèrent les Épirotes à se séparer de sa cause et à se débarrasser d'un homme qui allait attirer sur leur pays toutes les calamités de la guerre. Ali, qui avait prévu ces coups détournés, enjoignit aux gardiens des défilés de tuer sans rémission, tout porteur de dépêches qui n'aurait pas d'ordre signé de sa main, et de faire escorter jusqu'à Janina les voyageurs qui essayeraient de pénétrer dans l'Épire. Décidé enfin à lever franchement l'étendard de la révolte, il laissa croire aux Grecs qu'il n'était pas éloigné de se faire chrétien, et promit aux Turcs pauvres, le partage des biens confisqués aux Agas; puis, convoquant au château du lac, pour les premiers jours de mai, ce qu'il appela un grand divan, il manda les chefs principaux des Turcs et des Chrétiens, étonnés de se trouver ensemble. Là, prenant la parole, en s'adressant aux Primats grecs, il s'efforça de justi-

fier son gouvernement et ses actions, vanta la protection qu'il accordait aux Grecs, et déclara qu'il voulait les réunir sous ses drapeaux pour combattre à outrance les Turcs, leurs ennemis communs. Ayant ordonné ensuite de verser un tonneau rempli de sequins, au milieu de l'assemblée, il s'écria : « Voilà une » partie de cet or que j'ai conservé avec tant » de soin, et que j'ai particulièrement arra» ché aux Turcs nos ennemis ; il est à vous ! » Aussitôt, les aventuriers, dont il était entouré, firent retentir la salle des cris de *vive Ali Pacha ! vive le restaurateur de la liberté !*

Le lendemain, 24 mai, parut la proclamation, ou circulaire qu'il avait annoncée dans le grand divan. Elle était conçue en ces termes : « ALLÉGRESSE! *moi! Ali Tépéleni*, » chrétiens mes frères, je vous salue. Je vous » fais savoir qu'ayant besoin de soldats, vous » ayiez à me faire le plaisir d'en rassembler » (spécifiant à chacun le nombre). En consé» quence, je vous fais la remise des redevan» ces que vous payez à ma maison ; expédiez » vos contingens à Janina, afin que je les em» ploie où besoin sera. Comptez-moi au nom» bre des vôtres. Salut. »

Ali ne se bornant point à réorganiser les Armatolis, expédia des émissaires secrets aux

Monténégrins ainsi qu'aux Serviens, pour les engager à la révolte. Ses bandes obtenaient déjà quelques succès du côté du Vardar, et il avait des intelligences avec le nouveau Pacha de Larisse. Ses ennemis ne se montraient nulle part, et le nombre de ses soldats augmentait chaque jour. Enflé de ses espérances, il parut animé d'un courage nouveau, et apprenant que Pachô Bey s'était vanté d'arriver en vue de Janina, sans brûler une amorce, il dit dans son aveuglement : « qu'il » ne traiterait désormais avec le Grand-Sei» gneur, que lorsque l'armée albanaise serait » campée à Daoud Pacha, » bourgade qui n'est qu'à huit lieues de Constantinople.

Cependant le temps s'écoulait, et le divan flottait encore dans ses hésitations, lorsque poussé par le Grand-Seigneur lui-même, et réveillé par l'appât des trésors, dont le Pacha proscrit était possesseur, il fit enfin des préparatifs militaires. Le Pacha de Larisse, devenu suspect, fut remplacé par Drama Mahomet Ali, beau-père de Pachô Bey. On expédia courriers sur courriers, pour presser la réunion des contingens de la Romélie, et on accéléra l'équipement d'une escadre. Enfin l'armée de Drama Mahomet, dirigée contre Ali Pacha, vint camper aux champs de Philippes,

où elle se grossit considérablement. Le nouveau Pacha fit son entrée à Larisse, aux acclamations des Janissaires, qui s'étaient réorganisés depuis le départ de Véli Pacha. A peine Drama Mahomet fut-il installé à Larisse, qu'il reçut la soumission d'une partie des Armatolis, défection qui contraignit Ali de rappeler les avant-postes qu'il avait établis à Chalista, à Florina et à Castoria; mais déjà ces villes et les Canloniates s'étaient rangés sous les drapeaux du Roumili-Valisy, et le Visir de Janina perdit sans coup férir la Macédoine Cisaxienne et la Thessalie, jusqu'au défilé de Gomphi. Là s'arrêta Drama Mahomet, pour attendre l'arrivée d'Ismaël Pachô Bey, en conformité du plan de campagne réglé dans le divan.

On comptait aussi sur l'armée de Baba Pacha; elle parut à l'entrée de Tempé, traînant à sa suite, les Kersales, et d'autres enfans du mont Hémus. Attiré par les habitans de Livadie, qui chassèrent les troupes du Visir, Baba Pacha, prit la route de Lepante. A son approche, Véli Pacha expédia aussitôt par mer, à Prévéza, son harem et ses meubles, et abandonna Lepante; il prit la route de Janina. Le rapport qu'il fit à son père

n'exprimait que des revers présens, et des craintes pour l'avenir; il ne lui dissimulait pas que les Turcs étaient chancelans dans leur fidélité pour sa famille. Ali désarmant aussitôt ceux de Prévéza et d'Arta, exigea des ôtages de la plupart des Beys.

Mouctar, qui venait d'inspecter le Pachalick de Bérat, rentra presqu'en même temps que son frère à Janina, mais avec plus de confiance dans l'avenir. Les rapports opposés des deux frères, augmentèrent l'embarras d'Ali, sur la conduite qu'il avait à tenir à l'égard des Mahométans. Sa position n'eut pas été désespérée avec des troupes fidèles. Il venait de faire mettre sur le pied de guerre tous ses châteaux, toutes ses places, au nombre de plus de vingt-cinq. Le recensement de son artillerie présentait un effectif de plus de soixante-douze mortiers et de quatre cents pièces de canon, depuis le calibre de 18 jusqu'à celui de 36, la plupart en bronze, montées sur affuts de siége. Son château du Lac renfermait, en outre, ses canons de campagne, soixante pièces de montagnes et une certaine quantité de fusées à la Congrève. Rien ne lui manquait en munitions de guerre. Enfin, il avait fait établir une ligne de si-

gnaux depuis Prévéza jusqu'à Janina, pour avoir rapidement des nouvelles de l'escadre ottomane.

Plus le danger augmentait, et plus l'enthousiasme public se manifestait en faveur d'Ali, par des protestations mensongères et des signes menteurs; car Turcs et chrétiens, sans se concerter, sans se communiquer leurs pensées, donnaient un nouvel exemple de la dissimulation d'un peuple fatigué de la tyrannie. Ali, abusé, ne sortait plus de son palais qu'au bruit des acclamations publiques. A toute heure, il était présent où il croyait à propos de se montrer; on le voyait tantôt à cheval, tantôt porté sur un brancard, tantôt assis sur les bastions, au milieu des batteries, s'entretenir soit avec les ouvriers, soit avec les soldats, qu'il inspectait chaque jour, et qui rivalisaient d'efforts pour seconder ses désirs. On eût dit, en voyant son ardeur, que ses forces triomphaient des années. Non-seulement il s'attachait à exciter partout l'émulation et le zèle, à réchauffer les courages par ses discours et par ses harangues, mais il crut devoir se laisser aller aussi à la tendance du siècle et à l'impulsion des intrigans qui affluaient à sa cour, et qui dès-lors, remuaient la Grèce. Il annonça qu'il

était prêt à donner une *Charte* aux Épirotes. « Une Charte, disaient entr'eux les Turcs, » n'avons nous pas notre Alcoran? Hélas! le » malheureux veut donc changer les saintes » lois du Prophète! » Les Albanais se demandaient : « Si une Charte ferait augmenter leur » solde? » Les Grecs seuls, riaient en criant : « Donnez-nous une Charte? » Ali promit tout, et son agent Colovo, fut chargé de passer à Corfou, afin d'y recueillir les élémens d'un Code politique, à l'usage des vassaux de l'Épire. Il eut pour adjoint, dans sa mission pour la recherche et la rédaction de la Charte, Constantin Monovarda, riche négociant de Janina, jusqu'alors étranger aux intrigues d'Ali. A la faveur de cette mission apparente, les deux envoyés du Satrape en révolte, allèrent, dit-on, mettre en sûreté, à Corfou, une partie des trésors de leur maître. Ils s'occupèrent ensuite, pour la forme, de déterrer une Charte, ce qui n'était pas difficile chez les Corfiotes, qui, dans l'espace de vingt ans, avaient été successivement gratifiés, par les puissances occupantes, d'une demi-douzaine de Constitutions.

Les envoyés d'Ali remplissaient leur mission gaîment, lorsqu'on eut avis à Corfou de l'arrivée d'une escadre turque, dans la mer

Ionienne. Aussitôt ils s'empressent de repasser le canal, pour regagner l'Épire; mais à leur débarquement, ils sont saisis par les Tziamides, qui à l'apparation de l'escadre, venaient de se révolter. Traînés à bord du vice-amiral Turc, Colovo, signalé comme l'âme des conseils du Visir proscrit, fut mis aux fers, et bientôt appliqué à la torture.

Cependant, Ismael Pachô Bey, venait enfin d'entrer en campagne; il arriva sur le Vardar, vers la fin de juillet, et au cri de guerre parti de son camp, les Dgedges et les Toskides prirent aussi les armes contre Ali Pacha. De son côté, Moustaï Pacha vit accourir sous ses drapeaux les hommes agrestes des montagnes et les Bardes qui chantent encore les exploits de Scanderbeg.

Moustaï ayant rassemblé toutes ses hordes et arboré ses queues, passa le Drin, fut grossi par un contingent de Mirdites, et après s'être emparé de Durazzo, occupa toute la Haute Albanie, qu'il délivra d'une foule d'agens dévoués aux volontés d'Ali.

Déjà réduit à la défensive, du côté de la Thessalie et de la Macédoine, Ali se contenta au premier avis de l'ébranlement de la haute Albanie, d'envoyer son fils Mouctar, prendre le commandement de Bérat. Il plaça sous

ses ordres Sély Pacha, qu'il chargea de la défense de Prémiti et du soin de couvrir les défilés de Pyrrhus, jusqu'à Cleïssoura. Véli eut en partage le gouvernement de Prévéza, que son père avait embelli de sérails, et garni d'ouvrages. La défense de Tépéleni échut a Hustein Pacha, fils de Mouctar. Le chef de la police du vieux Satrape, Tahir Abas, fut commis à la garde de Souli, où le fort neuf recéla une partie des trésors de son maître.

Ces résolutions prises, Ali se réserva pour lui-même la défense de Janina. point central de ses opérations. Là, il espérait qu'à forces d'intrigues, d'argent, de constance et de temps, il parviendrait à sauver sa tête. Peu rassuré sur la fidélité de ses troupes en général, composées de quinze mille hommes d'élite, il leur donna pour sérasquier, Omer Bey Brioni, et pour lieutenans, Mantho, son secrétaire des commandemens, et Alexis Noutza, primat de Zagori. L'armée eut ordre de se tenir prête à occuper les défilés du Pinde, devenus, par les progrès des Turcs, la frontière de la domination d'Ali.

Dans l'intervalle, le jeune Moustaï Pacha qui s'avançait sur le Génusus, et qui n'avait plus qu'à se montrer pour qu'Avlone et Bérat lui ouvrissent leurs portes, reçut de Sco-

dra des courriers porteurs de la nouvelle que les Monténégrins venaient de pénétrer dans son Pachalick. Il reconnut l'ouvrage d'Ali dans cette diversion, qui mettait en danger son gouvernement, et se croyant quitte envers la Porte, il rebroussa chemin vers Scodra. Mouctar Pacha venait d'arriver à Bérat, lorsqu'il apprit que les Dgedges avaient quitté les bords de l'Apsus; il fit occuper Elbassan et Croïa, informant son père de la retraite du Pacha Moũstaï. On fut dans l'allégresse à Janina. Pachô Bey, campé entre l'Haliaconon et le Vardar, n'avançait pas; l'orage semblait s'éloigner. L'escadre ottomane, qui avait paru dans la mer d'Ionie, avait fait voile vers la Morée : on respirait en Épire.

Ismael Pachô Bey n'avait réunis qu'un ramas de hordes diverses, s'élevant au plus à vingt mille hommes, et commandés par six Pachas qui ne marchaient qu'à contre-cœur. Il fit son enrrée à Larisse après avoir traversé la Thessalie, au moment où Moustaï Pacha rentrait à Scodra. Pour remplir le vide de sa défection, Pachô Bey envoya l'ordre au Roumili-Valisy de se porter sur Bérat, par les défilés des monts Cantaviens. Il expédia en même temps un courrier à Baba, Pacha stationné à Salone, pour lui enjoin-

dre de poursuivre ses opérations offensives Baba Pacha se mit aussitôt en marche, s'empara de Lepante, de Missolongui, et entra, sans tirer l'épée, à Vonitza, impatient de prendre part au siége de Prévéza, où Véli avait rassemblé de grands moyens de défense.

Tandis que Baba Pacha suivait le cours de ses succès, l'escadre ottomane reparut sur les côtes de l'Acrocéraune. Capitana Bey s'étant emparé de port Panorme, y mouilla son escadre, afin de rallier les peuplades sous l'étendard du Croissant. Renforcé par un rassemblement d'insurgés, il s'empara du fort de Santi-Quaranta, du château de Delvino, de Saint-Basile, de Butrinto, et jeta l'ancre à l'embouchure de la Thyamis. Là, il se concerte avec les Tziamides pour attaquer Parga, dont la défense avait été confiée à Mehemet Pacha, fils de Véli. L'armée navale parut devant Parga, au moment où les troupes de terre se mettaient en bataille auprès de la fontaine de Saint-Tryphon. Après quelques volées de canon, tirées des bâtimens de guerre, on vit le jeune Méhemet Pacha, accompagné d'une trentaine des siens, descendre de la citadelle, s'embarquer sur une felouque et voguer vers le Capitana Bey, au-

quel il se rendit à discrétion. A cette nouvelle, le vieil Ali déchira ses vêtemens, et maudit les enfans de sa race.

Déjà son fils Véli était bloqué dans Prévéza, où après avoir brûlé le magnifique sérail construit par son père, il n'avait trouvé de refuge que dans la citadelle. Tandis que ces événemens se passaient au midi de l'Épire, Mouctar Pacha, qui se croyait tranquille possesseur de Bérat, apprit la défection des habitans de Canina, d'Avlone et de la partie septentrionale de la Chimère. Peu rassuré sur la fidélité des Toskides, il se hâta de quitter Bérat, et de se renfermer dans la citadelle d'Argyro-Castron.

Malgré ce revers, Ali espérait conserver au moins ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde. Omer Bey Brioni, son Seraskier, venait d'établir son quartier général sur le plateau du Lingos, de manière à défendre à la fois les défilés de la Macédoine et les gorges du Pinde. Avec des troupes aguerries, bien payées, bien armées, embusquées dans des retranchemens formidables, les chances militaires étaient en faveur d'Ali.

Mais laissant de côté le passage du Zigos, Pachô Bey se jette brusquement dans les dé-

filés de l'Anovlachie. On pouvait encore lui disputer le défilé de Cosari et le refouler au-delà du Pinde, mais, au lieu de marcher à sa rencontre, le scribe Mantho passe sous ses étendards, et informe Omer Bey Brioni, de sa défection. Brioni quitte aussitôt son camp, et vient avec sa division, se réunir à Pachô Bey qu'il trouve campé sur le Driscos. Alexis Noutza s'étant laissé aller à la trahison générale, Ali, qui comptait sur dix-sept mille hommes, se trouva tout-à-coup sans généraux et sans armée.

Jusques-là Pachô Bey, qui s'était vanté d'arriver en vue de Janina, sans brûler une amorce, avait tenu parole au divan. Un seul combat d'avant-poste à Krionero, avait marqué jusqu'ici une guerre qui s'était annoncée comme devant être terrible. Mais il restait à réduire des châteaux hérissés de canons et défendus par Ali en personne, décidé à combattre avec toutes les ressources de la rage et du désespoir. Ali nourrissait depuis long-temps l'idée de se défendre dans ses châteaux, en détruisant la ville de Janina, trop favorable aux approches de l'ennemi. Du moment où il se vit abandonné de son armée, il ne déguisa plus cette résolution, que fortifiait en lui le dévouement de ses sa-

tellites qui l'entouraient au nombre de plus de huit mille. Ses moyens de défense étaient formidables. Au milieu du lac dont les eaux baignent la base inaccessible de cette partie du Pinde, appelée mont Mitchikeli, s'élève une île couverte de sept monastères et d'un village, qu'Ali venaient de faire remplacer par une forteresse et des magasins. Là étaient renfermées ses munitions de guerre. À l'extrémité orientale de la Terre-Ferme, qu'un fossé navigable séparait de la ville, une vaste forteresse s'élevait ; elle était dominée par le château du Lac, d'où Ali commandait l'étendue entière de Janina. Deux cent-cinquante bouches à feu couvraient ces trois châteaux devenus l'asile du despote de l'Albanie. On l'avait réduit il est vrai, par la désertion de son armée, à la défense de l'enceinte palissadée de sa capitale, mais il était resté maître de la navigation du lac, au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Grecs Corfiotes.

Dès qu'on aperçut l'armée turque campée sur le Driscos, les habitans de Janina ne songèrent plus qu'à dérober leurs fortunes, ainsi que leurs familles, à l'avidité des hordes qui les environnaient ; ils avaient d'ailleurs tout à craindre d'Ali et

de ses satellites. Le lac fut aussitôt couvert de barques chargées de femmes et d'enfans des premières familles qu'on transportait vers le Zagori, en prolongeant les rives que l'armée turque n'avait pas encore tournées. La plupart des habitans enfouissaient leurs richesses, ou recouraient à l'émigration. Ali, que ce spectacle importunait, permit alors aux Arnautes fidèles à sa cause, le pillage d'une ville qu'il ne pouvait plus conserver, et qu'il était même de son intérêt de détruire. Une soldatesque effrénée envahit aussitôt toutes les maisons, les temples et les lieux publics. Trésors, autels, sanctuaires, rien ne fut respecté; on força les harems, les bains publics, et partout la pudeur fut aux prises avec la violence. Turcs et chrétiens furent également dépouillés et frappés.

On ouvrit jusqu'aux tombeaux des archevêques, pour en arracher des reliquaires enrichis de pierreries. Argent, bijoux, marchandises précieuses, tout devint le premier but du pillage, et au sein de cette malheureuse ville, offrant partout un théâtre de désolation, retentirent les cris, les gémissemens, le bruit des armes de ceux qui défendaient leurs foyers contre ceux qui les attaquaient. Les églises mêmes furent teintes du

sang des brigands qui en vinrent aux mains entre eux pour se disputer les vases sacrés et les lampes de vermeil. A toutes ces horreurs succède une plus grande horreur encore. Un signal est donné quand les Arnautes sont las du pillage, et la plus terrible détonation, suivie de sifflemens prolongés, annonce la destruction de la ville. Une grêle de bombes, d'obus, de grenades enflammées et de fusées incendiaires, portent la dévastation, le feu et le carnage dans les divers quartiers de Janina, qui n'offre bientôt plus qu'un vaste incendie. Assis sur un des bastions de son château du lac, Ali commandait les manœuvres, en désignant les endroits que les flammes tardaient à envahir. A sa voix, le feu de l'artillerie de ses forteresses redoublait avec furie. En deux heures, une mer de feu engloutit les bazars, les bezestins, les bains publics, les mosquées, les plus beaux édifices. Se dérobant aux progrès des flammes, les Janiotes, traînant à leur suite des hommes mutilés ou à demi-brûlés, des femmes éplorées chargées de leurs enfans, des vieillards succombant sous le poids de l'âge, parvinrent à l'enceinte palissadée; à peine l'eurent-ils dépassée, qu'ils furent attaqués par les avant-postes de l'armée turque. Loin de

protéger des infortunés échappés au feu et au carnage, les bandes de la Romélie fondaient sur des citadins sans défense, les dépouillaient et arrachaient de leurs bras les femmes et les enfans. Un cri de désolation donne au loin le signal d'alarme, et la masse de la population se disperse. Mais où trouver un refuge? Ceux qui échappent aux Turcs, sont arrêtés dans les défilés, par d'avides montagnards, qui achèvent de les dépouiller C'est dans l'épouvante que le sexe le plus faible puise ses forces; des femmes portant leurs enfans à la mamelle, franchissent la chaîne du Pinde, parcourent à pied en un seul jour, le chemin de Janina à l'Arta; plusieurs saisies des douleurs de l'enfantement, expirent au milieu des forêts. De jeunes vierges, après s'être défigurés par des incisions comme au temps des persécutions et des martyrs, cherchent un asile dans les cavernes, où un grand nombre vont mourir de faim et de misère. Bientôt les défilés et les routes sont jonchés de blessés, de mourans, de cadavres, et les traces de la désolation de Janina, se retrouvent dans toutes les parties de l'Épire.

Cependant, l'armée Ottomane, qui n'avait pris part aux derniers événemens, que pour piller les malheureux Janiotes

échappés de l'incendie, attendait Baba Pacha, qui arriva le 19 août, avec ses bandes. Le lendemain, Pachô Bey leva son camp pour marcher vers les ruines de la capitale de l'Épire : elles fumaient encore, lorsqu'il y fit son entrée par la porte de Perilepti. Ayant fait dresser sa tente hors de la portée du canon, et lu à haute voix, le firman qui lui conférait les titres de Pacha de Janina et de Delvino, il arbora les queues, emblême de son pouvoir, et prit le titre d'Ismaël Pacha. Du haut de ses donjons, Ali entendit les acclamations des Turcs qui saluaient leur nouveau Pacha des noms de *Vali* et de *gazi* ou *victorieux*. Le cadi donnant aussitôt lecture de la sentence qui déclarait Ali excommunié et déchu de ses dignités, un marabout lança une pierre du côté du château, où le proscrit était renfermé, et l'anathême contre le *noir Ali*, retranché du nombre des mahométans orthodoxes, fut répété par tous les assistans, aux cris de *vive le sultan Mahmoud! Ainsi soit-il, amen!*

Les assiégés répondirent par des huées, par des coups de canons et de mortiers, aux acclamations de l'armée turque, dont les foudres étaient impuissantes pour réduire trois forteresses hérissées de bouches à feu

et servies par des artilleurs qui étaient sortis des différentes armées de l'Europe. En même temps, l'escadrille d'Ali pavoisa comme dans un jour de fête, en manœuvrant à la rame, sous les yeux des Ottomans : elle les saluait à boulets, dès qu'ils faisaient mine de s'approcher des rivages du lac. La garnison d'Ali, forte de huit mille hommes effectifs, intimement liés à sa cause, se composait de Dgedges, de Toskides et de *Francs* ou Européens. Les trois forteresses conservaient entre elles une communication facile, sous la protection de leurs batteries. Le château du Lac, qu'Ali occupait, renfermait des vivres pour plus de quatre ans, et des munitions de guerre suffisantes pour opposer aux efforts des Turcs, une résistance opiniâtre. L'eau, de même que les vivres, ne pouvait manquer, le château étant placé sur un lac poissonneux et abondant en oiseaux aquatiques. Ali était resté maître, d'ailleurs, de la navigation; l'avidité des paysans et son or, en dépit de toutes les défenses, lui assuraient de la viande fraîche aussi long-temps qu'il y aurait des moutons et des chèvres dans l'Épire. Sa constance était fortifiée par l'attitude martiale des étrangers qui l'entouraient, et qui, fauteurs de rébellion, n'avaient d'autre perspective

que d'être passés par les armes, s'ils tombaient dans les mains des Ottomans. Les uns d'ailleurs, avaient vieilli dans le métier des armes; les autres, dans l'habitude des mers, où ils avaient exercé la piraterie. Leur cause était désormais commune. Ali devina facilement que parmi une garnison si nombreuse, beaucoup de soldats, accoutumés à la guerre des montagnes, ne se trouvant plus dans leur élément, épiaient l'occasion de déserter. Il tira parti de cette disposition même, et fit dresser une liste des mécontens : elle fut nombreuse. Il en désigna quinze cents pour une sortie, et ordonna qu'on leur payât leur solde en entier. Après avoir donné à Odyssée, leur chef, les moyens d'entamer une correspondance avec Ismael Pacha, il leur ouvrit les portes du château. A peine furent-ils en vue du quartier général ottoman, que leur chef, mettant un genoux en terre, salua Ismael Pacha des titres de *Vali* et de *Gazi*. Les transfuges furent accueillis aussitôt par des acclamations militaires; on les félicita de leur résolution, et on leur assigna un quartier à part, pour bivouaquer. Ali ayant ainsi rempli son premier but, qui était de se défaire de soldats dangereux, rendit bientôt les transfuges sus-

pects aux Osmanlis, enclins à se méfier des Albanais. Chaque jour ces derniers furent exposés à de nouvelles humiliations. Odyssée ajouta aux anxiétés de sa bande, en la quittant brusquement. On perdit ses traces dans les montagnes, d'où il gagna l'île d'Ithaque. Les Armatolis, qu'il avait abandonnés, devenus de plus en plus suspects aux Turcs, ne tardèrent pas à se débander pour se répandre en voleurs sur les derrières de l'armée Ottomane, qu'ils ne cessèrent plus de harceler et d'inquiéter. Ainsi furent remplies les vues du vieux Satrape.

On touchait à la fin de septembre, et les assiégeans, qui n'avaient ni grosse artillerie ni ingénieurs pour former en règle le siége des châteaux de Janina, voyaient les vivres apportés de Thessalie par les Grecs, diminuer de jour en jour. La pénurie était dans le camp. Les Turcs murmuraient et donnaient des signes de mécontentement et même de sédition. Quelques-uns de leurs chefs accusaient Ismael Pacha d'aimer le pouvoir et de trancher du Sultan. On épiait l'occasion de le rendre suspect au divan, en lui supposant des torts. Il sentit combien sa position était critique. A défaut de moyens militaires, propres à réduire Ali Pacha, il

jugea qu'il fallait accélérer sa chute par des manœuvres politiques. D'abord, il entame des négociations séparées pour amener ses fils Mouctar et Véli, à se soumettre; Véli était retranché dans Prévéza, et Mouctar occupait toujours la citadelle d'Argyro-Castron : Ismael Pacha leur fait offrir sous main une capitulation avantageuse.

Tout en conduisant cette double négociation, il cherche à rassurer le divan sur l'héritage éventuel des trésors d'Ali Pacha, et pour les lui faire attendre plus patiemment, il propose de mettre, en attendant, le Grand-Seigneur en jouissance immédiate des immeubles que possédaient Ali et sa famille. Il fallait d'abord connaître l'état de leurs biens-fonds et de leurs troupeaux, dont les revenus étaient estimés à plus de quinze millions de francs. Pour atteindre ce but, le divan s'avisa de demander qu'on lui envoyât, pour être interrogés et examinés, les trois secrétaires principaux d'Ali, qu'on avait faits prisonniers. Mais ici l'intérêt du Grand-Seigneur ne se trouva pas d'accord avec celui de ses généraux. Aucune confrontation ne fut possible. Il arriva que Colovo, qu'on avait appliqué à la torture, mourut à Athènes, affaibli par ses souffrances; que Mantho qui

avait trahi son maître, fut assassiné dans un festin, et que Stephani, troisième secrétaire d'Ali, termina ses jours dans une prison. Les généraux turcs s'en tinrent à expédier leurs têtes en trophées à Constantinople. Les négociations du Seraskier avec les fils d'Ali, eurent un résultat plus heureux. Véli capitula, et remit les châteaux de Prévéza au délégué de la Porte, en protestant d'un attachement sans bornes, au Grand-Seigneur. La soumission de Mouctar suivit de près celle de son frère. Mais Hussein Pacha, fils aîné de Mouctar, refusa de rendre Tépéleni. Ayant rassemblé les Toskides, il leur dit : « Mon père, mes oncles, mes cousins et ceux » que mon grand père avait honoré de sa con» fiance, l'ont trompé; voudriez-vous qu'il en » fût ainsi de Hussein Pacha? » A ces mots, les Toskides s'écrièrent qu'ils périraient tous, plutôt que d'abandonner le petit fils de leur maître.

Le vieil Ali ignorait la résolution généreuse de Hussein, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défection de ses trois fils, car Saly Bey s'était soumis également. Conservant un calme admirable au milieu de tant de revers, il se contenta de répondre : « qu'il était depuis » long-temps persuadé que ses fils étaient in-

» dignes d'être de son sang. » Il apprit lui-même ces revers à sa garnison. « Dès ce jour, » dit-il aux chefs et aux soldats, je n'ai plus » d'autres enfans et d'autres héritiers que les » braves défenseurs de ma cause. » Après cette courte harangue, il engagea contre les Turcs une furieuse canonnade qui se prolongea bien avant dans la nuit.

Cependant l'armée turque avait fait éclater le plus grand enthousiasme à la nouvelle de la soumission des fils d'Ali. Dans l'intervalle, des mortiers et des canons étant arrivés au camp d'Ismaël Pacha, il fit ouvrir aussitôt la tranchée devant les châteaux. A peine les boulets eurent-ils commencé à découronner le grand sérail de Litharitza, que les Turcs demandèrent à grands cris à monter à l'escalade. Cette vive ardeur, moins excitée par un sentiment guerrier que par le désir de s'emparer des trésors d'Ali, contraria le Seraskier du Sultan; ce n'était pas ainsi qu'il voulait terminer la guerre. Réduire Ali, en mettant ses richesses à l'abri de l'avidité des soldats, pour en grossir le trésor du Sultan et le sien propre, tel était le plan d'Ismaël Pacha. Pour tempérer la fougue de la soldatesque, il représenta aux principaux officiers, combien il serait extravagant d'attaquer le sabre à la main une for-

teresse hérissée de canons, sous le feu de laquelle il fallait marcher, sans être protégé par aucun ouvrage. Le terrain, d'ailleurs, était nu; il n'y avait aucune brèche autour de la place, et on ne s'était pas même logé à portée d'engager avec les assiégés un feu de mousqueterie. Ces raisonnemens, répandus dans le camp par les affidés du Séraskier, ne calmèrent pas les murmures. On s'aperçut que Baba Pacha, qui ne rêvait que pillage, faisait des brigues, permettait la maraude à ses soldats, et que d'indiscipline en indiscipline, il en était venu à ouvrir une correspondance avec Ali. Punir le Bulgare au milieu de ces hordes, eût été imprudent. Sa mort inopinée laissa partout l'idée qu'Ismaël Pacha s'en était défait par le poison, coup d'état connu en Turquie, quand l'usage du fatal cordon devient une mesure impolitique. On inventoria ses dépouilles précieuses, où l'on trouva une somme de quinze cents mille francs, qui fut expédiée au Grand-Seigneur.

Ismaël Pacha, débarrassé de son antagoniste, noua aussi à son tour des intrigues dans la garnison du château du Lac. Il parvint à susciter des mésintelligences entre Ali, les Dgedges et les Toskides, mécontens de voir languir dans les fers le vieil Ibrahim Pa-

cha, qui avait été leur Visir. Ils demandèrent hautement sa liberté. Ali, que la fortune mettait aux plus rudes épreuves, consentit à l'élargissement d'Ibrahim et de son fils, qu'il fit tirer de leur cachot. De concession en concession, les mutins demandèrent une augmentation de solde. Ali leur accorda cent francs par mois, et accrut en proportion la paye de ses autres troupes : « Je ne mar-» chande pas, dit-il, avec ma famille; mes » enfans adoptifs versent leur sang pour moi, » et l'or n'est rien en comparaison des ser-» vices qu'ils me rendent. »

Toutes les chances n'étaient pas contre Ali. Ismaël Pacha se trouvait dans une position que les approches de l'hiver rendait plus difficile. Déjà les premières neiges couvraient les hauteurs du Pinde, et les milices de la Macédoine, de même que les spaïs de la Thessalie, se débandaient pour rentrer dans leurs foyers. D'un autre côté, les Souliotes, qui, au nombre de sept à huit cents, avaient concouru à la prise de Prévéza, redemandaient, pour prix de leurs services, à être réintégrés dans leurs montagnes, se chargeant de réduire le château de Kiapha, où s'était enfermé Tahir Abas, le plus dévoué de tous les satellites d'Ali. Mais, soit qu'Is-

maël Pacha eût des ordres secrets, soit qu'il craignît lui-même les Souliotes, il éluda leur demande. Le mécontentement passa bientôt dans le cœur de toutes les milices albanaises. Il était accru par la lenteur des opérations. Le siège du château du lac n'avançait pas. Souvent il arrivait que les boulets n'étaient pas de calibre contre des remparts terrassés et en pierre solide, et que les artilleurs lançaient des bombes, la plupart vides, que les assiégés renvoyaient chargées. Pour se procurer du bois de chauffage, les Turcs étaient réduits à fouiller les décombres de la ville, tandis qu'Ali Pacha, soit pour se procurer des combustibles, soit pour ne donner aucune prise à l'incendie, faisait démolir son vaste palais. Les vivres pour le camp des Turcs étant devenus plus rares, la bande d'Odyssée, en attaquant les convois, augmenta la disette. Les Turcs s'en prirent aux Chrétiens, et même aux Souliotes, auxquels on assigna un quartier à part. Le mécontentement et le malaise devinrent général dans toute l'Épire. Les corvées, l'épuisement des magasins, la dévastation des villages, la perte des moissons, qu'on avait dévorées sur pied, firent presque regretter aux Chrétiens le gouvernement d'Ali. Déjà ils redoutaient le

succès d'un siège, qui ne devait aboutir qu'à leur donner des chaînes encore plus pesantes.

De son côté, Ismaël Pacha se flattait de vaincre tous les obstacles, et de finir par triompher d'Ali. Croyant jeter le trouble et le découragement dans son âme, il fit répandre dans son camp la nouvelle controuvée que ses fils, relégués dans l'Asie-Mineure, venaient d'être mis à mort. Soit qu'Ali fût au-dessus de toutes les infortunes, soit que le souvenir de la défection de ses fils lui fît envisager de sang-froid leur fin tragique : « Ils » avaient trahi leur père, dit-il froidement; » n'y pensons plus. »

A ceux qui paraissaient fléchir sous le poids de l'adversité : « Nous ne pouvons être » sauvés, disait-il, qu'à force de persévérance » et de courage. » Quelqu'un déplorait-il ses pertes personnelles, il lui répondait en faisant la récapitulation de ses palais brûlés, de ses biens envahis, laissant entrevoir des récompenses sans bornes après la victoire. Son magnifique palais du lac avait déjà disparu; quatre cent cinquante femmes qui composaient son harem vivaient sous des *blindages*, où le scorbut et la fièvre exerçaient des ravages affreux. Tout autre cœur que le sien eût été brisé. A travers sa fermeté stoïque, on

apercevait son dépérissement causé par le chagrin qui devorait son âme. Son extrême embonpoint se changeait en maigreur; ses yeux ne brillaient plus que d'un feu sombre; et ses mains, autrefois arrondies et chargées de brillans, ressemblaient aux mains d'un squelette. Il conservait, il est vrai, son rire guttural, voile sous lequel il déguisait jusqu'à ses emportemens, car il triomphait, non-seulement de son âge, mais de ses passions, et de la nature elle-même. Il ne s'abandonnait même plus au sommeil que lorsque l'extrême fatigue le contraignait à subir quelques instans de repos. Retiré alors au fond d'une casemate, garnie de quelques carreaux de velours, restes d'une splendeur passée, il appuyait sa tête sur les genoux d'Athanasi Vaïa, tandis qu'Ibrahim Saratch, son ancien maître de poste, veillait à sa porte. C'était sur ces deux hommes, exécuteurs zélés de ses commandemens, qu'il avait placé toute sa confiance. Dès qu'il était jour, il donnait ses audiences à l'entrée de sa casemate, se mêlant avec ses soldats, plaisantant avec eux sur l'anathême lancé contre lui. «Cest bien plutôt *Elmas Ali* (la perle), qu'ils devraient » me nommer, leur disait-il, au lieu de *Cara* » *Ali;* car trouverait-on, à l'âge où je suis,

» mon pareil dans tout l'empire turc? Les » lâches, ils me regretteront un jour, et ils » apprendront, par la somme des maux que » je leur léguerai, de quoi le *vieux lion* et » les braves qu'il commande étaient capables! »

Déjà les Monténégrins qui étaient rentrés dans leurs montagnes, aussitôt que Moustaï Pacha avait reparu dans Scodra, concertaient de nouvelles attaques. On parlait de mouvemens séditieux de la part des Serviens impatiens du joug des Turcs : Le Roméli Valisy Achmet Pacha, reçut l'ordre de quitter l'Épire pour surveiller les bords du Danube. Au milieu de ces incertitudes, de ces alarmes, les assiégeans continuaient avec lenteur leurs opérations. La fortune qui avait conduit Ismaël Pacha, aux portes de Janina, semblait l'abandonner. Ses soldats indisciplinés ne respectaient plus ses ordres; le service était entravé, et la confusion partout. On avait déjà lancé plus de cinq mille bombes sur les châteaux d'Ali, sans y causer de grands dommages. Irrité de voir traîner en longueur une lutte si inégale, le Sultan adressa un *hatti scerif* à Ismaël Pacha, conçu dans les termes les plus énergiques, où il blâmait sévèrement sa conduite, et la légèreté de ses plans pour soumettre le Pa-

cha rebelle. Ismaël aurait succombé dès-lors sous le poids de son entreprise, si les sages avis de Drama Mouhamet Ali Pacha, son beau-père ne l'eussent fortifié et soutenu dans ses espérances. Ils sentaient l'un et l'autre la nécessité de presser le siége et d'obtenir un succès quelconque pour calmer l'impatience du Grand-Seigneur.

On resserra les lignes du blocus et on fit mouvoir tous les ressorts pour jeter dans la garnison des châteaux, des semences de défection et de sédition. Dans l'intervalle des canonnades, les soldats des deux partis trafiquaient et entraient quelquefois en pourparlers; quelques-uns mêmes fumaient ensemble. Ali et Ismaël fermaient les yeux, tous deux par les mêmes motifs, dans l'espoir de se dresser réciproquement des embuches. Ali, exactement informé des événemens du dehors, envoyait du sucre et du café à son adversaire, par pure dérision; il lui faisait même proposer de lui vendre des vivres pour ramener dans son camp l'abondance. Sous ces apparences trompeuses il méditait un plan infernal. Ne pouvant trouver de salut que dans l'embrâsement général de toute l'Épire et même de toute la Grèce, il appelait secrètement à la révolte.

toutes les peuplades chrétiennes. Il lui fallait un noyau : par son or il attira d'abord à lui les Souliotes, pour en former le centre de réunion de tous les mécontens. Il leur compta deux mille bourses, environ un million, et leur donna, pour son commandant Tahir Abas, qui tenait le château de Kiapha, une lettre portant l'ordre de leur remettre la forteresse. Toute cette négociation fut conduite avec tant de secret, qu'Ismaël Pacha n'apprit la défection des Souliotes qu'en recevant l'avis qu'ils occupaient dejà le défilé de Romanadez. Au second campement, ils arrivèrent au bord de l'Achéron. Toutefois, Tahir Abas qui avait reçu d'Ali des ordres contraires aux lettres dont les Souliotes étaient porteurs, refusa de leur livrer la forteresse. Le but d'Ali n'en fut pas moins rempli. En compromettant les Souliotes, il les força de s'établir en partisans dans les montagnes. Là, ils se réunirent aux Armatolis de la bande d'Odyssée, et à huit cents Zagorites, qu'Alexis Noutza détacha de la cause du Grand-Seigneur, en les excitant à la révolte. Les insurgés réunis, harcelèrent tellement les Turcs, qu'Ali, par cette diversion utile, obtint un sursis qui lui donna le temps nécessaire pour attiser le feu d'une

des révoltes les plus vastes et les plus sanglantes que le démon de la discorde ait suscité sur la terre. Ismaël Pacha redoutant la colère qui allait transporter le Grand-Seigneur lorsqu'il verrait ainsi s'éloigner et lui échapper les trésors qu'il se croyait à la veille de saisir, mit tout en usage pour ramener les Souliotes : ce fut en vain. « Servez ma » cause jusqu'au mois de mars, leur fit dire » Ali, et le Sultan aura tant d'embarras alors » que nous serons en état de lui dicter des » lois à lui-même. »

Le Grand-Seigneur, informé de la situation des affaires en Épire, et des nouvelles chances qui se déclaraient pour le Pacha rebelle, jeta les yeux sur Churchid Mahomet Pacha, pour commander en chef son armée d'Albanie. Churchid était un vieillard d'un caractère ferme, éprouvé et opiniâtre; plus capable qu'aucun autre Pacha de mettre fin à cette guerre difficile. A tant de qualités, Churchid joignait la ruse, si nécessaire avec un ennemi tel qu'Ali Pacha.

Il s'excusa d'abord sur son âge et sur la faiblesse de sa santé; mais à peine le divan lui eut fait connaître qu'il recevrait non-seulement de puissans renforts, mais qu'il aurait les pouvoirs les plus étendus, que l'am-

bitieux vieillard se rendit aux vœux de son souverain et de ses ministres. Il était temps que cette guerre tomba dans des mains habiles.

Déjà le Visir rebelle réduit à quelques milliers de brigands, et à des châteaux ébranlés par les foudres de la guerre, contemplait du haut de ses donjons les ruines de son pays et les progrès de l'immense révolte qu'il avait suscitée. Assiégé depuis dix-huit mois, Ali se vit tout-à-coup, au mois de mars 1821, étayé par le soulèvement des Grecs, qui mit l'empire Ottoman sur le penchant de sa ruine, soit que le génie funèbre d'Ali ait préparé et combiné cet embrâsement général, soit qu'une main invisible et plus puissante ait donné l'impulsion à Monténégro, à la Servie, à la Valachie, à la Moldavie et à la Morée, soit enfin (ce qui est plus vraisemblable), qu'à ce concours se soit joint le mobile révolutionnaire, aujourd'hui si actif. Ainsi la guerre d'Ali Pacha contre son souverain servit comme d'introduction à cette lutte terrible et sanglante. Il était impossible qu'Ali, d'intelligence avec les Grecs, ne profitât pas directement ou indirectement, d'une si grande diversion.

Le jour de Pâques, il fit une sortie heu-

reuse. En même temps les insurgés, qui barraient le chemin depuis Saint-Dimitri jusqu'à l'Arta, enlevaient un convoi de deux cents mulets destiné pour l'armée Ottomane, qui manquait de vivres et de munitions de calibre.

Ce fut dans ces graves conjonctures que Churchid Pacha vint prendre le commandement en chef de l'armée devant Janina. Par l'ascendant de son caractère, il parvint aisément à dominer toutes les rivalités d'ambition et d'amour-propre de la part des autres Pachas employés sous ses ordres. Il garda même pour principaux lieutenans Ismaël Pacha, son prédécesseur, Mouhamet Ali Pacha, et Omer Bey Brioni, dont le zèle était éprouvé et qui avaient une connaissance particulière de cette guerre.

Tels étaient les embarras et les alarmes du divan, que Churchid n'hésita pas d'entamer des négociations avec Ali, sachant d'ailleurs qu'il avait réellement désiré se réconcilier avec son souverain. Mais Ali, instruit de l'état des affaires, craignant d'ailleurs quelque piége, refusa toute offre d'accommodement avant le départ préalable de l'armée turque. Cette condition n'était pas même proposable, avec un adversaire tel que Churchid. Grâce à la

fermeté du nouveau Seraskier du Sultan, les Turcs se maintinrent dans leurs positions. Mais que de difficultés n'eurent-ils pas à vaincre? La plupart des tribus belliqueuses de l'Albanie, cherchaient à profiter de la guerre entre les Grecs et les Turcs, pour se rendre indépendantes : elles se tenaient tranquilles dans leurs vallées, mais ne laissaient point arriver de vivres au camp Ottoman. Les Anglais établis à Corfou tiraient parti de cet état de chose pour tout vendre à un prix excessif aux Turcs de Prévéza, qui, au moyen de fortes escortes, amenaient les convois devant Janina.

Quand Churchid eut été reconnu généralisme de toutes les forces turques en Epire, et qu'il eût réglé toutes les parties du service soit du camp, soit de l'armée active, il vit que le parti d'Ali Pacha se composait principalement d'une foule de chefs de brigands ou de Cleftes, qui, parcourant les montagnes de la Thessalie et de la Livadie, cherchaient partout à soulever les habitans, soit Musulmans, soit chrétiens. Ces Cleftes, nommés aussi Armatolis, et que leurs partisans comparaient aux *Guerillas* espagnols, sortaient tous de l'ancienne armée d'Ali Pacha. Cet homme extraordinaire avait enrôlé sous

ses bannières, sans distinction de religion et de nation, les brigands et les voleurs de grands chemins, auxquels il avait inspiré l'amour de son service, soit par une solde lucrative, soit par l'ascendant de son génie. Aussi, pendant toute la durée de sa puissance, les Cleftes, jusqu'alors si indisciplinés, avaient maintenu l'ordre le plus parfait dans ces contrées montagneuses. Au fait de tous les défilés, de toutes les cavernes, aucune autre association de brigands ne pouvait échapper à leur surveillance. La proscription d'Ali ayant amené d'abord la désorganisation de son pouvoir, puis la dissolution de son armée, tous les anciens chefs de Cleftes reprirent leur premier métier et leurs habitudes.

Ces résultats, Ali les avait prévus ou calculés, dans l'intérêt de sa cause ; de-là l'opiniâtreté de sa défense ; de-là ses intrigues pour tout embrâser; de-là, les instructions qu'il fit parvenir à ses deux fils, Mouctar et Véli, exilés en Asie-Mineure, car il avait su de bonne heure que le bruit de leur mort était controuvé. Du fond de leur exil, Mouctar et Véli, se mirent à correspondre avec les anciens soldats de leur père et à leur envoyer par des agens secrets, de fortes sommes d'ar-

gent et des directions, afin de se mettre en campagne.

Les liaisons que Véli Pacha forma dans la Morée, dont il avait été gouverneur, furent encore plus importantes, et contribuèrent aux succès de l'insurrection des Moraïtes. Son intervention secrète leur procura l'avantage d'avoir pour alliés les Albanais, habitans de l'Argolide, de Tripolitza et de l'intérieur de la Grèce; par-là, il isolait de plus en plus les Turcs; il établissait plus de liaison et d'ensemble entre les insurgés de la Morée et de l'Epire. Dès le mois de juin, le feu de la révolte s'étendit dans la Thessalie, dans l'Etolie et dans l'Acarnanie. Churchid craignant alors de voir sa ligne de communication interceptée ou coupée, détacha de son camp retranché devant Janina, trois corps d'armées, pour combattre et dissiper les révoltés, dont l'audace n'avait plus de bornes. Le premier corps était commandé par Omer Bey Brioni, qui marcha sur Agrapha et sur la Thessalie; le second corps se dirigea, sous les ordres de Pliassa Pacha, contre l'Étolie, et le troisième, conduit par Joussouf Pacha de Negrepont, se porta sur l'Arcananie. Le danger pouvait être conjuré tant que Parga et Prévéza seraient au pouvoir des Turcs. Leurs

garnisons s'y étaient maintenues, grâce à la présence et aux évolutions de Capitana Bey, qui mouillait dans les eaux de Prévéza avec une division navale. Toute cette position couvrait du côté de la mer et des montagnes le camp turc de Janina et les opérations du siége. A mesure que les circonstances devenaient plus graves, les bruits les plus faux étaient répandus par l'un et l'autre parti dans l'intérêt de leur cause. Tantôt on affirmait qu'Ali était mort et que la guerre d'Épire n'ayant plus d'objet, allait s'éteindre; tantôt que l'armée turque était en retraite ou dispersée, et qu'Ali venait de rentrer à Janina. Ces derniers bruits se soutinrent davantage tant à cause des progrès de l'insurrection, que des mouvemens rétrogrades de quelques divisions de l'armée turque.

Churchid sut démêler avec beaucoup de sagacité le mobile de toutes les intrigues qui faisaient agir les insurgés de l'Épire. Il communiqua au Grand-Seigneur ses soupçons sur les menées secrètes des fils d'Ali. Un Grec déguisé en derviche qui leur servait d'espion ayant été arrêté à Constantinople, la correspondance dont il était porteur trahit leur secret. Le terrible Capidgi-Bachi, chargé de porter au sérail les têtes de Mouctar et de Véli,

partit immédiatement pour l'Asie Mineure. Les deux fils d'Ali étaient en surveillance stricte, l'un à Koustanie et l'autre à Keissarije : ils ne purent échapper au bourreau.

Dans l'intervalle, Churchid qui s'était rendu momentanément en Thessalie pour y rétablir les affaires des Turcs, reparut devant Janina. Ses troupes ayant reçu quelques renforts, il commença aussitôt de nouvelles opérations. Des munitions de calibre étaient arrivées au camp ; les canonnades et le bombardement recommencèrent. Le 24 juillet, le feu prit au château situé au milieu du Lac, où s'était renfermé Ali. Presque tous ses magasins furent réduits en cendres. Ce terrible incendie dont la cause resta inconnue (le château était hors de la portée des batteries). dura quatre jours, pendant lesquels Ali se montra supérieur à lui-même.

Plus grand dans le malheur qu'il ne le fût jamais au faîte de sa puissance, on le vit donner ses ordres, et prescrire les mesures de sûreté générale avec un sang-froid et une fermeté admirables. Dans la détresse commune, il se retrancha toutes les aisances, toutes les commodités de la vie, partageant son pain, son tabac, son café avec ses compagnons d'armes, voulant désormais vivre et mourir

en soldat. Sa fermeté et sa constance charmaient les Grecs. Après les opérations de leur flotte, le siége de Janina était la circonstance la plus favorable à leur cause. La résistance jusqu'alors invincible du vieux et intrépide Ali avait singulièrement contribué à l'insurrection du Péloponèse et des îles. Le bruit de sa mort répandu de nouveau dans le camp de Churchid, n'était qu'un stratagême déjà employé pour décourager les fauteurs de la révolte.

Le siége des forts de Janina ne fut bientôt plus qu'un siége d'observation. Trois Pachas sur sept en avaient été détachés pour combattre les insurgés de l'Albanie et de la Grèce. Churchid lui-même se mit en marche le 2 septembre avec un gros détachement d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, formant douze mille hommes. A la suite de trois attaques, très-meurtrières pour les deux partis, mais où les insurgés perdirent toute leur artillerie de campagne, Churchid les força de se retirer en désordre. Il rétablit la position appelée des *Cinq-Puits*, et resta maître des communications de son corps principal qui continuait le blocus de Janina. Un corps grec qui était en marche sur cette ville, pour venir au secours d'Ali, fit halte

sur-le-champ, dès qu'il apprit les revers des insurgés de l'Epire; il prit à six lieues de Prévéza, une position pour la défense de laquelle les Grecs s'efforcèrent de rassembler leurs différens corps dispersés.

Ainsi Churchid prenant sur tous les points l'offensive avec des renforts de la Bosnie et de Vidin, suivit avec énergie le cours de ses opérations. Il sollicita et obtint du Grand-Seigneur l'autorisation de négocier avec les insurgés albanais, et d'user de modération avec les chefs mahométans. Mais le Grand-Seigneur se montrait inexorable envers Ali Pacha. Le *Vieux-Lion*, c'est ainsi que l'appelaient les Turcs, était resserré et aux abois, manquant de vivres, se débarrassant du superflu de sa garnison, par détachement de cent à deux cents hommes qui se dispersaient dans les campagnes. Ali, par ses nombreux émissaires, ne négligeait rien pour attiser le feu de la révolte générale; l'argent même, il finit par le prodiguer. On assure qu'il mit deux millions à la disposition du sénat grec provisoire de Tripolitza, et que dans l'instruction de donation apporté par deux chefs albanais, il prit le nom de *Constantin*, adressant des félicitations aux vail-

lans Hellènes, sur le tour favorable que prenaient leurs affaires.

Quoique le *Vieux-Lion* ne combattit que pour lui-même, et non pour les Grecs, il était visible que s'il triomphait de ses ennemis, il n'y aurait plus que désastres à attendre pour l'empire Ottoman. Si au contraire il succombait à la fortune des armes et au poids de sa vieillesse, il paraissait impossible que le Péloponèse put soutenir les efforts des Turcs qui ne manqueraient pas de venir délivrer les garnisons des places fortes bloquées ou réduites à elles-mêmes.

Churchid ne laissait rien ignorer au divan, dont il avait conquis la confiance par l'énergie de ses opérations, et la justesse de ses vues. Le 13 novembre, il reçut un nouveau renfort de troupes asiatiques, qui éleva son armée de blocus, à vingt-cinq mille hommes. Il était d'ailleurs investi d'un firman qui enjoignait à tous les autres Pachas voisins, de marcher sous ses drapeaux sur sa simple réquisition. Dès-lors, il fit ouvertement des dispositions pour s'emparer des forts de Janina par escalade. En même temps il faisait armer une escadrille, dans l'intention d'attaquer l'île du Lac, dont Ali préparait

l'évacuation. Churchid fit annoncer dans son camp, que l'assaut général aurait lieu le 20 novembre. Les bruits qu'il fit semer adroitement tendaient à entraîner des défections dans la garnison d'Ali, et de l'amener lui-même à entrer en négociation, car Churchid voulait surtout le prendre vivant avec ses trésors. Dans toutes les instructions qu'il recevait de Constantinople, on lui recommandait expressément de diriger sa principale attention sur les trésors d'Ali qu'on faisait monter à une somme énorme tant en espèce qu'en bijoux et en lingots.

Mais, soit par bravade, soit pour soutenir le zèle de ses soldats, Ali jurait encore à cette époque, qu'il arborerait le drapeau grec sur les murs d'Andrinople, avant le commencement de février. Toutefois vers décembre, manquant de tout, craignant d'être abandonné ou trahi, pressé d'ailleurs soit par ses confidens, soit par sa femme Vasiliki, Ali se décide enfin à ouvrir des négociations. Churchid lui promet de vaincre le ressentiment du Grand-Seigneur, toujours inexorable. Ainsi après dix-huit mois de siége, et d'une défense héroïque, cet homme extraordinaire, qui avait régné en souverain sur l'Épire, était réduit à disputer sa

vie aux ministres des vengeances de la Porte Ottomane. Entre deux vieillards également braves et rusés, il était difficile qu'une négociation si épineuse pût avoir un prompt résultat; elle fut suspendue. Vers la fin de décembre, Churchid qui s'était emparé de l'île du Lac, soit qu'elle eut été évacuée par Ali, soit que les Turcs l'eussent enlevée de vive force, ne songea qu'à resserrer le plus étroitement possible, Ali dans sa forteresse du Lac. En vain la garnison rebelle avait donné au *Vieux-Lion* les preuves les plus étonnantes de dévouement. Le terme de toute résistance approchait. Dans cette position extrême, Ali n'ayant plus que six cents hommes, eut encore à gémir de la désertion de son ingénieur nommé Caretto, aventurier napolitain, qui apprit aussitôt aux assiégeans à diriger le feu de leurs batteries, de manière à démonter celle des rebelles. On ne douta plus dès-lors de la perte d'Ali dans le camp de Churchid et à Constantinople. Elle pouvait cependant encore être différée, lorsqu'une épidémie, suite inévitable des siéges qui se prolongent, servit de prétexte à Tahir Abas et à Mouhardár Aga, pour exciter quatre cent cinquante soldats albanais de la faible garnison d'Ali, à ouvrir à Churchid les

portes de la forteresse de Litaritza. Ali fut réduit avec une soixantaine de ses serviteurs les plus déterminés à se réfugier dans la citadelle, lieu très-fort d'assiette où se trouvait le tombeau de sa femme Éminéh. Il y avait fait transporter à l'avance des vivres, ses trésors et une énorme quantité de poudre dans la ferme résolution de se faire sauter plutôt que de se rendre.

Maître du fort de Litaritza, Churchid fit tirer delà une tranchée jusqu'aux points de Teké et de Sainte-Marine, qui enveloppa le château du Lac, et resserra le *Vieux-Lion* sans lui laisser l'espérance de recevoir aucun secours. Ali renfermé dans son dernier repaire, avec une poignée d'hommes déterminés à mourir, fit notifier à Churchid que son intention était de mettre le feu à deux cents milliers de poudre et de se faire sauter, si le Sultan ne lui accordait pas sa grâce ou sûreté pour sa vie. Ce n'était pas une vaine menace de la part d'un homme plus disposé à imiter la fin héroïque du Caloyer Samuël et de Moustapha Bairactar, que l'exemple de ses propres enfans tombés sous le fatal cordon. Churchid savait d'ailleurs qu'Ali tenait jour et nuit dans le magasin à poudre un Turc appelé Sélim prêt à lui sacrifier sa vie,

et auquel il portait lui-même à manger; il savait que ce Séïde tenait toujours prête une mêche allumée pour mettre le feu aux poudres, au premier signal de son maître. C'était sur ce volcan, qu'une étincelle pouvait embrâser, que le *Vieux-Lion* fondait ses dernières espérances. Il venait d'y renfermer Vasiliki, sa femme chérie et c'était dans ce sépulchre anticipé, qu'il allait se confiner la nuit, lorsqu'il voulait prendre quelque repos.

Ces dispositions étaient connues, ainsi que les menaces d'Ali, ce qui tenait les assiégés sur leur garde et à une certaine distance du fatal donjon ; leur courage était glacé devant deux cents milliers de poudre prêts à tout renverser et à tout écraser en une seconde. Dans cette terrible perplexité, Churchid après avoir pris l'avis de son conseil, fit annoncer au rebelle par un de ses officiers envoyé en parlementaire, qu'enfin Sa Hautesse avait eu égard à ses sollicitations et à ses instances, qu'elle daignait accorder au Visir Ali son pardon, et qu'il venait d'être formellement autorisé par le divan, à lui accorder amnistie pleine et entière, pourvu qu'il se rendit de suite à Constantinople pour se prosterner aux pieds de son maître, qui voulait bien se contenter de cet acte de soumission. A cette

condition, Sa Hautesse lui conserverait sa fortune; il pourrait même, avec un certain nombre d'amis à son choix, se retirer dans telle partie de l'Asie mineure qu'il indiquerait et où il finirait tranquillement le reste de ses jours. Le Seraskier du Sultan, ajoutait que le firman de clémence allait être expédié ; mais qu'au préalable, il convenait qu'Ali se rendit dans l'île du Lac, afin d'y conférer avec Churchid en personne. Enfin, pour lui donner un témoignage sincère de réconciliation et une garantie particulière de sa sûreté, le Seraskier consentait à ce que toutes choses restassent sur le même pied où elles se trouvaient dans la citadelle, c'est-à-dire que la mèche allumée demeurât confiée à Sélim, et la garnison dans le même état.

Ali accède à la proposition de Churchid, soit aveuglement, soit qu'il fut dans sa destinée de se laisser prendre aux mêmes piéges qu'il avait tendus si souvent lui-même à ses ennemis. Il s'embarque avec une douzaine de ses officiers et se rend à l'île du Lac. Le Seraskier du Sultan lui avait fait préparer un logement magnifique, dans le même couvent de Sotiras où il était accusé d'avoir fait mourir de faim, en 1812, Moustapha Pacha de Delvino. Là, pendant sept jours, Ali,

traité avec beaucoup de déférence, eut des conférences fréquentes avec les chefs de l'armée turque, dont plusieurs étaient ses anciennes créatures. Ils ne cessèrent de l'entretenir de la certitude du pardon de sa révolte. Soit qu'Ali fut abusé, soit qu'il n'ajoutât point une foi entière à l'acte de clémence dont il était bercé, il est certain qu'il recommençait à nouer des intrigues, se félicitant même d'avoir accepté les premières propositions du Seraskier. Il montrait d'autant plus de sécurité que la mèche fatale était toujours entre les mains de son fidèle Sélim, que ses trésors, placés sur des barils de poudre, pouvaient être engloutis au premier signal, et que sa tête sans ses trésors n'était rien pour ses ennemis, surtout pour le Grand-Seigneur qui ne lui faisait la guerre que pour le dépouiller.

On en était là de part et d'autre, lorsque le 5 février au matin, Churchid Pacha dépèche vers Ali, Hassan Pacha, ancien amiral de Sa Hautesse, pour lui annoncer qu'il vient enfin de recevoir l'acte de pardon de son souverain. Le Seraskier l'en félicitait, en l'invitant, dans un jour de bonheur pareil, à donner une preuve éclatante de sa soumission. Il lui demandait en conséquence de

donner, avant tout, des ordres, d'abord à Sélim, pour qu'il eut à remettre la mèche allumée, et ensuite à la garnison pour qu'elle évacuât son dernier retranchement, après avoir arboré le drapeau impérial ; qu'alors seulement on lui notifierait l'acte de clémence du Grand-Seigneur.

A cette sommation, les yeux d'Ali se dessillèrent; mais il n'était plus temps. Il répondit qu'en partant de la citadelle il avait ordonné à Selim de n'obéir qu'à son ordre verbal ; que toute autre injonction écrite ou même signée de sa main, n'aurait aucun effet auprès de ce fidèle serviteur, et qu'il demandait par conséquent à aller lui-même lui intimer l'ordre de se retirer. On lui refusa cette faculté, et il s'ensuivit une longue discussion, ou toute la sagacité et l'adresse d'Ali Pacha ne purent rien contre un parti pris. Les officiers du Seraskier lui renouvellèrent les protestations les plus fortes, jurèrent même sur l'Alcoran qu'on n'avait aucune intention de le tromper. Enfin Ali, après avoir flotté entre la résolution et la défiance, soutenu encore par un faible rayon d'espoir, voyant d'ailleurs que rien ne pourrait changer sa position, finit par se décider. Il tire alors de son sein la moitié d'une bague dont

l'autre moitié était dans les mains de Sélim. « Allez, dit-il, présentez-lui ceci, et ce fé» roce lion se changera en timide et obéissant » agneau. » En effet, à la vue de ce signe convenu, Sélim s'étant prosterné, éteignit la fatale mèche et fut aussitôt poignardé. La garnison, à qui on déroba la connaissance de ce meurtre, informée de l'ordre qu'avait donné Ali Pacha, arbora aussitôt le pavillon impérial et fut relevée par un autre corps de troupes.

Il était alors midi, et Ali Pacha, retiré dans l'île du Lac, éprouvait un affreux battement de cœur sans pourtant que ses traits fussent altérés par l'agitation. Dans ce moment solennel, il montrait une contenance ferme et courageuse au milieu de ses officiers, la plupart défaits ou accablés. De fréquens bâillemens de sa part, indiquaient néanmoins que la nature n'avait pas perdu tous ses droits sur cette âme forte. Mais quand Ali considérait ses armes, son poignard, ses pistolets, son tromblon, alors son front s'épanouissait et son œil éteincelait des feux de l'audace. Il était assis en face de la porte d'entrée de la salle des conférences, lorsque vers cinq heures après midi on vit arriver, avec un visage sombre, Hassan Pacha, Omer Bey Brioni, le Selic-

tar de Churchid Pacha et quelques autres chefs de l'armée turque avec leur suite. A leur aspect, Ali se lève avec l'impétuosité de la jeunesse, la main sur ses pistolets de ceinture : « Arrêtez!...... Que m'apportez-vous ? » crie-t-il à Hassan d'une voix tonnante? — Le » firman de Sa Hautesse ; connaissez-vous ces » sacrés caractères? (en lui montrant la signa- » ture). — Oui, et je les révère! — Eh bien, » répond Hassan, soumettez-vous au destin ; » faites vos ablutions, votre prière à Dieu et » au Prophète ; votre tête est demandée.....» Ali ne laissant pas achever. — « Ma tête, ré- » plique-t-il en fureur, ne se livre pas si aisé- » ment. » Ces mots, dits rapidement, sont accompagnés d'un coup de pistolet, dont la balle brise la cuisse de Hassan. Aussi prompt que l'éclair, Ali tire aussitôt deux autres coups de pistolets qui tuent deux de ses adversaires. Déjà il tenait en joue son tromblon rempli de chevrotines, lorsque le Sélictar, dans la mêlée (car les affidés d'Ali défendaient leur maître avec fureur), le perce d'une balle dans l'abdomen. Une autre balle lui traverse la poitrine et il tombe en criant à un de ses Sicaires : « Va, cours, » ami! va tuer sur-le-champ la pauvre Vasi- » liki, afin que ces chiens ne la profanent

» pas! » A peine a-t-il achevé ces mots qu'il expire, après avoir tué ou blessé quatre des principaux officiers de l'armée turque. Plusieurs des siens étaient tombés à ses côtés avant qu'on pût s'emparer de la salle. Sa tète fut séparée de son corps, ensuite embaumée, et expédiée le lendemain à Constantinople, par Churchid Pacha. Elle y arriva le 23 février. Le Sultan la fit porter au sérail et la montra au divan assemblé; on la promena en triomphe dans toute la capitale, où la populace, ivre de joie, se mit en mouvement pour contempler cette tête, naguère un si grand objet d'effroi. On l'exposa ensuite au-dessus de la grande porte du sérail, à côté de son arrêt de mort.

Telle fut la fin d'Ali Pacha : « de ce géant, » dirent les Épirotes, qui a disparu du milieu » d'un peuple dont il avait réprimé la barba» rie, et qui laisse un vide énorme. »

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 02 12 023 3